





JERUSALEM DÉLIVRÉE.

POËME DU TASSE.

NOUVELLE TRADUCTION.

TOME SECOND.



A LONDRES.

M. DCC. LXXx.



LA JÉRUSALEM DÉLIVRÉE.

CHANT XI.

Tout occupé de l'affaut qu'il méditoit, Godefroi faifoit préparer les machines guerrieres, quand le Solitaire l'aborde, & le

tirant à l'écart, d'un ton imposant & majestueux lui tient ce discours : ,, Seigneur, ,, tu armes contre Solime les forces de la ,, Terre, mais tu ne commences pas par ,, où tu dois commencer.

,, Cherche dans le Ciel du secours & ,, de l'appui ; invoque avant tout la céleste ,, milice ; elle seule peut t'obtenir la vic- ,, toire ; c'est à elle que tu dois la deman- ,, der : que les Prêtres revêtus de leurs au- ,, gustes ornemens marchent les premiers, ,, & que leur pieuse harmonie porte jus- ,, qu'au ciel nos hommages & nos vœux. ,, Vous, Chefs augustes d'une sainte en- ,, treprise, donnez l'exemple à vos sol- ,, dats, & qu'ils s'avancent sur vos traces. »

Bouillon applaudit au pieux Solitaire : ,, Mortel chéri des Cieux, lui repond-il, ,, je veux suivre tes conseils : pendant que ,, je rassemble les Chefs, toi, va trouver les ,, Pontifes Guillaume & Adhémar, & ,, tous trois ordonnez la pompe de cette ,, auguste cérémonie. ,,

Le lendemain, dès le lever de l'aurore,

le vieillard réunit les Paſteurs & les Prêtres dans le lieu conſacré au culte de l'Eternel : les Prêtres revêtent de longs habits de lin, les Pontifes ceignent la mître & prennent des ornemens tiſſus d'or & de ſoie.

Pierre s'avance le premier : dans ſes mains eſt l'étendard redouté que le ciel même révere : les Prêtres diſtribués ſur deux lignes égales le ſuivent d'un pas grave & lent ; le front humilié, d'une voix ſuppliante, ils forment un double concert : Guillaume & Adhémar ferment ces lignes & marchent parallélement.

Bouillon paroît ſeul après eux : les Chefs le ſuivent deux à deux ; les ſoldats marchent enſuite chacun à ſon rang. Ainſi ſortoient de leurs retranchemens les peuples unis pour venger leur commune croyance. La trompette ne faiſoit point entendre ſes ſons belliqueux ; tout dans leurs chants reſpiroit la piété.

Ils t'invoquent, ô Pere tout-puiſſant ! & toi Fils égal au Pere & toi qui les unis tous deux par les nœuds d'un éternel amour !

ils t'implorent, ô Vierge ſecourable aux mortels, Vierge mere d'un Homme-Dieu ! & vous, troupe brillante, Chefs ſubordonnés de l'immortelle milice, & toi fidele Précurſeur, devant qui s'humilia la majeſté d'un Dieu.

Ils réclament ton ſecours, ô toi qui fondas, qui ſoutiens cette chaire d'où les Pontifes, tes ſucceſſeurs, répandent ſur l'Univers les tréſors de la grace & ouvrent les portes du ſalut : & vous qui annonçâtes aux mortels étonnés un Dieu vainqueur du trépas, & vous qui pour atteſter ce miracle, prodiguâtes votre ſang & votre vie.

Soyez-nous propices, vous dont la langue ou les écrits enſeignerent aux humains le chemin qui conduit au ciel. Et toi favorite de Jéſus-Chriſt, toi qui ſus choiſir le ſort le plus heureux, & vous qui, renfermées dans un aſyle ſolitaire ne connûtes que Dieu pour époux, & vous encore femmes généreuſes qui par un effort plus ſublime, bravâtes les ſupplices & la fureur des tyrans.

Tels étoient les chants des Chrétiens : dans leur marche, leurs rangs se prolongent & se déploient ; d'un pas tardif & lent ils s'avancent vers ce mont couronné d'oliviers, dont le nom est si cher à l'univers : il s'étend à l'orient de Solime, & n'en est séparé que par la vallée de Josaphat.

Les vallons, les collines, les grottes profondes retentissent de leurs chants ; de mille côtés l'écho les répete : il semble qu'une harmonie cachée anime les antres & les bois : par-tout on entend résonner le nom de Jésus & le nom de Marie.

Du haut de leurs remparts, les Infideles en silence, contemplent un spectacle qui les étonne. Cette marche lente & mesurée, ces humbles accens, ces rits inconnus, cette pompe étrangere, fixent leurs regards : enfin ils poussent des cris profanes : le torrent, la vallée, la montagne mugissent de leurs outrages & de leurs blasphêmes.

Mais ces outrages & ces cris se perdent dans les airs ; semblables au vain gazouillement des oiseaux : envain des traits sifflent,

ils ne peuvent arriver jusqu'aux Chrétiens. Rien ne trouble leur pieuse mélodie, rien ne dérange l'ordre de cette pompe auguste.

Sur la cime de la montagne, ils élevent l'autel où doit s'immoler la grande victime : des deux côtés brûle une lampe toute éclatante d'or & de lumiere. Guillaume revêt de nouveaux ornemens & se recueille dans un respectueux silence : il éleve ensuite la voix, s'accuse lui même, & présente à l'Eternel des actions de grace & des prieres.

Les Prêtres & les Chefs sont à genoux autour de l'autel : la foule plus éloignée a les regards attachés sur le Pontife : enfin le mystere est accompli : „ Partez, " dit Guillaume, & la main étendue, il bénit le peuple prosterné. Pleins d'une sainte ferveur, & les Chefs & les soldats retournent vers le camp.

Godefroi rentre dans sa tente, suivi d'un nombreux cortége : il invite les principaux guerriers à sa table ; il veut que le vieux Comte de Toulouse y soit assis vis-à-vis de lui.

Après un repas ſobre & frugal : » Demain, » dit Bouillon, aux premiers rayons de l'au- » rore vous ſerez prêts pour l'aſſaut : demain » ſera un jour de peines & de combats : » allez apprêter vos armes & réparer vos » forces. «

Les Chefs ſe ſéparent : bientôt la trompette guerriere annonce que tout doit être ſous les armes au retour du ſoleil. On travaille, on s'apprête ; enfin la nuit avec le ſilence amene le ſommeil & ſuſpend les fatigues.

L'aurore luttoit avec les ombres, & les premiers feux du jour n'avoient point frappé les portes de l'orient : le bœuf d'un pas tardif ne traçoit point encore ſes pénibles ſillons ; l'oiſeau dormoit ſous le feuillage, le paſteur dormoit, les troupeaux dormoient auſſi : le chaſſeur ni les chiens ne troubloient point encore le ſilence des bois, quand tout-à-coup la trompette appelle les combats, & de ſes ſons guerriers épouvante les airs.

Mille cris répetent auſſi-tôt, aux armes !

aux armes! Godefroi se leve ; il ne revêt point sa cuirasse accoutumée, il ne prend point son lourd bouclier : il n'a que l'armure & l'habillement d'un simple fantassin : Raymond le surprend dans cet équipage.

Il devine son projet : ,, Seigneur, lui ,, dit-il, où est ta cuirasse, où sont tes ,, armes ? Pourquoi ce corps presque nud ? ,, Je n'aime point à te voir exposé avec une ,, si foible défense : tu n'aspires sans doute ,, qu'à une gloire commune ?

,, Eh ! que prétends-tu ? la palme d'un ,, soldat ? laisse aux autres ces vulgaires ,, exploits : qu'ils exposent, dans les com- ,, bats, une vie moins utile & moins inté- ,, ressante ? Toi, reprends ton armure & du ,, moins, pour nous, prends soin de tes ,, jours : tu es l'ame du camp, le mobile de ,, notre entreprise ; assure nos succès en ,, conservant ta vie.

Il se tait : ,, Sage & vertueux ami, lui ,, répond Bouillon, quand Urbain me ,, ceignit cette épée dans Clermont, je ne ,, promis pas au ciel de n'être que Capi-

,, taine : par un vœu secret, je m'engageai ,, encore à combattre comme simple soldat.

,, Quand j'aurai mis toutes nos forces en ,, activité, quand j'aurai rempli tous les ,, devoirs d'un chef, j'irai sous ces remparts ,, acquitter un devoir non moins sacré ; & ,, sans doute Raymond ne me désavouera ,, pas. Que le ciel veille sur ma vie, moi ,, je ne puis songer qu'à remplir mes ser- ,, mens. ,,

Il dit, & tous les Chevaliers François & ses deux freres suivent son exemple : les autres guerriers s'arment comme eux en fantassins. Cependant les Infidelles sont déja sur la partie de leurs murs que bat le fougueux Aquilon & qui se replie vers l'Occident.

Tranquilles sur les autres côtés que la nature a pris soin de défendre, ils réunissent dans ce seul point toutes leurs forces : Aladin y rassemble, & ses sujets, & sa milice étrangere. Les enfans, les vieillards viennent partager leurs travaux & lutter, avec eux, contre la fortune ; ils fournissent

à des bras plus vigoureux la chaux, le ſoufre, le bitume, les pierres & les fleches.

Le rempart eſt hériſſé d'armes & de machines guerrieres; là, le Sultan tel qu'un géant terrible éleve ſon front menaçant : plus loin paroît le Circaſſien tel qu'un baſtion au milieu des crénaux. Clorinde eſt ſur une tour & domine, & les aſſiégés & les aſſiégeans.

Sur ſes épaules pend un carquois; la fleche eſt dans ſes mains; ſon arc eſt déja tendu : dans cette attitude, elle attend l'ennemi au paſſage : telle jadis au ſein des nues, on croyoit voir la fille de Latone lancer les traits & la mort.

Le vieux Monarque à pied court d'une porte à l'autre, fait apporter de nouvelles armes, fortifie les poſtes, voit tout, examine tout, encourage & raſſure ſes guerriers. Les femmes éperdues vont dans les Moſquées implorer leur Prophete.

,, O Mahomet, s'écrient-elles, que ton ,, bras juſte & redoutable briſe la lance du ,, brigand François ! abbats, renverſe, ſous nos

„ nos murs, l'impie qui a tant outragé ton „ nom „ ! Leurs prieres inutiles se perdent dans les airs, & leur Divinité n'entend point leurs cris dans le séjour de la mort & de la nuit éternelle. Cependant Bouillon fait déployer ses enseignes & marcher ses bataillons.

Toute son armée se développe sous ses yeux : elle est sur deux colonnes qui s'avancent obliquement vers les remparts. Au centre sont ces machines qui recelent dans leur sein la destruction & le trépas.

La cavalerie est sur les derrieres, & se répand dans*la plaine pour prévenir les surprises. L'attaque commence : les fleches, les pierres volent de tous côtés ; la mort s'élance des machines meurtrieres & roule sur les remparts. Nombre d'Infidelles expirent, nombre d'autres fuient & désertent les murs qu'ils devoient défendre.

Les Chrétiens impétueux courent & se précipitent. Les uns de leurs boucliers serrés couvrent & défendent leurs têtes ; les autres à l'abri des béliers trouvent un asyle contre

les pierres qu'on leur lance : enfin ils arrivent au fossé & tentent de le combler.

Le fond n'en est point couvert de limon, ni baigné par les eaux ; bientôt il est rempli de fascines, de pierres & de troncs d'arbres. L'audacieux Adraste s'y jette le premier & attache une échelle à la muraille ; ni les fleches, ni le bitume bouillant qui pleut sur lui ne peuvent l'arrêter.

Déja ce fier Helvétien alloit toucher aux crénaux ; en butte à mille traits, aucun n'avoit ralenti son ardeur ; mais tout-à-coup une pierre énorme, monstrueuse, lancée par le Circassien, tombe sur son casque & le renverse.

Le coup n'est point mortel, mais ses esprits en sont étonnés : sans connoissance, & presque inanimé, il presse la terre sous son poids immobile. D'un ton farouche & menaçant, Argant s'écrie : » Le premier est „ tombé, qui osera le remplacer ? lâches „ guerriers, que ne montez-vous à la breche? „ je vous attends sans me cacher. Envain „ vous vous couvrez sous vos boucliers,

„ ſous vos machines ; la mort vous y at-
„ teindra comme des bêtes farouches dans
„ leur repaire. „

Il dit : mais ſes outrages irritent les Chrétiens ſans les rendre imprudens ; toujours ſoigneux de ſe défendre contre les traits & les fardeaux qu'on leur lance, ils placent enfin au pied de la muraille le redoutable bélier. Déja des poutres énormes armées de fer ébranlent les portes & font trembler les remparts.

Cependant les Infideles, avec cent bras, roulent une pierre immenſe : elle tombe ſur les boucliers preſſés avec le fracas d'une montagne qui s'écroule, les rompt, briſe les caſques & accable nombre de guerriers ; la terre eſt couverte d'armes, de ſang, de cadavres meurtris & déchirés.

Les Chrétiens irrités s'élancent & vont à découvert défier l'ennemi & les dangers. Les uns dreſſent des échelles & y montent ; d'autres ſappent les fondemens ; déja le mur croule & ouvre au milieu des ruines un chemin à l'ardeur des aſſiégeans.

La breche s'aggrandit ſous les coups redoublés du bélier ; les aſſiégés emploient toutes les reſſources pour ſe défendre. Ils oppoſent des balles de laine aux efforts de la redoutable machine ; cette matiere molle & qui cede, les trompe & les amortit.

Cependant Clorinde a ſept fois tendu ſon arc ; ſept fois un trait a ſifflé dans les airs, & chaque trait a été enſanglanté. Ce ne ſont point des victimes ignorées que choiſit cette amazone ; elle les dédaigne, & ſa fureur n'eſt fatale qu'à d'illuſtres têtes.

Le premier qu'elle atteint, c'eſt le fils du Roi d'Albion ; à peine s'eſt-il montré qu'il eſt frappé du coup funeſte ; ſa main eſt percée malgré l'acier qui la défend. Inhabile au combat, il ſe retire & frémit plus de colere que de douleur.

Le Comte d'Amboiſe expire ſur la crête du foſſé ; Clotaire ſur l'échelle, reçoit dans le flanc une plaie mortelle ; le Comte de Flandre eſt atteint au bras gauche au moment où lui-même travaille à faire mouvoir le bélier. Il veut arracher le trait qui l'a

bleſſé, mais le fer reſte dans la bleſſure.

L'imprudent Adhémar étoit ſpectateur du combat; le trait fatal vole & lui perce le front; il y porte la main, un ſecond trait attache cette main au viſage. Il tombe & les armes d'une femme s'abreuvent du ſang d'un Pontife.

L'audacieux Palaméde déja touche aux crénaux & va s'élancer ſur le rempart; une ſeptieme fleche l'atteint à l'œil droit & reſſort ſanglante derriere la tête. Il tombe & meurt au pied du mur qu'il voulut eſcalader.

Cependant Godefroi donne aux aſſiégés de nouvelles alarmes & forme une nouvelle attaque: il a fait conduire auprès d'une des portes la plus terrible de ſes machines: c'eſt une tour de bois qui s'éleve au niveau du rempart: dans ſes flancs elle porte des armes & des guerriers, & roule ſur un eſſieu mobile.

De ſon ſein partent des javelots & des flechesmeurtrieres. Semblable à un vaiſſeau qui court à l'abordage, elle tente de s'atta-

cher à la muraille; mais les aſſiégés, avec des pieux, avec des hallebardes, l'attaquent & la repouſſent. L'air eſt obſcurci d'une nuée de fleches : le trait revient heurté par un trait ennemi. Les Sarraſins tombent du haut des murs, comme les feuilles, ou comme les fruits qu'abbatent la grêle ou la tempête.

Moins bien armés que les Chrétiens, ils éprouvent toujours une perte plus grande : éperdus, effrayés des coups qu'on leur porte, la plupart prennent la fuite; mais le fier Soliman reſte immobile, & retient avec lui les plus hardis : Argant accourt; arrache une poutre à la tour ennemie & s'en ſert pour la repouſſer.

Clorinde vient auſſi partager leurs dangers. Cependant les Chrétiens armés de faux longues & tranchantes, coupent les cordes auxquelles les balles de laine ſont ſuſpendues : elles tombent & livrent le mur, ſans défenſe, aux efforts du bélier.

Battu de tous côtés, il s'ouvre & chancelle : Godefroi s'approche, couvert de ſon

bouclier : il voit Soliman descendre au milieu des ruines pour en défendre le passage, pendant que Clorinde & le Circassien se tiennent sur le rempart : à cette vue une noble ardeur le transporte & l'enflamme.

Il se tourne vers son fidele Sigier, qui porte son arc & un bouclier moins pesant : ,, Donne-moi, lui dit-il, ces armes plus lé- ,, geres ; je veux le premier m'élancer sur ,, ces débris : il est temps qu'enfin quelque ,, exploit glorieux signale mon audace. ,,

A peine il a parlé qu'une fleche siffle & l'atteint à la jambe : les nerfs sont déchirés ; il sent une douleur cruelle. O Clorinde, le coup part de ta main ; c'est à toi que l'honneur en appartient. Si ce jour ne fut pas pour les Sarrasins le jour de la mort & de la servitude, ils ne le durent qu'à toi.

Le Héros, maître de sa douleur, ne rallentit point ses pas ; il monte sur les ruines, il appelle ses guerriers ; mais enfin le mouvement aigrit sa blessure ; sa jambe plie & se dérobe sous lui : il est forcé d'abandonner l'attaque.

De la main il appelle le généreux Guelfe : „ Je cede, lui dit-il, à la douleur ; com- „ mande à ma place : dans un moment, je „ reviens à toi. “ A ces mots il s'élance sur un coursier, mais il ne peut dérober sa retraite aux yeux des siens & des Infideles.

Avec lui disparoît la fortune des Latins : les assiégés sentent renaître leur vigueur ; leur espérance se ranime : l'audace des Chrétiens diminue ; leur efforts sont moins rapides ; le fer languit dans leurs mains & le son même de la trompette s'affoiblit & s'éteint.

Bientôt sur les remparts reparoissent ces troupes que la crainte en avoit chassées : à la vue de la terrible Clorinde, l'amour de la patrie arme jusqu'aux femmes mêmes. Les cheveux épars, la robe retroussée, elles accourent, elles lancent des traits, des dards : pour défendre leurs murailles, elles ne craignent point d'exposer leur vie.

Guelfe, le valeureux Guelfe tombe renversé : le sort l'a choisi entre mille guerriers & a dirigé contre lui une pierre lancée de loin. L'épouvante redouble parmi les Chré-

tiens & s'éloigne des Infideles. Raymond eſt en même-temps frappé d'un même coup, & va, comme lui, meſurer la terre.

L'intrépide Euſtache eſt atteint ſur le revers du foſſé. Dans ce malheureux moment, les Sarraſins ne portent point un coup qui ne donne la mort, ou ne faſſe au moins une cruelle bleſſure. Le Circaſſien qu'énorgueillit le ſuccès éleve une voix inſultante.

,, Ce n'eſt point ici Antioche : vous ne ,, trouverez point ici cette nuit dont l'om- ,, bre protégea vos artifices ; il faut com- ,, battre à la clarté des cieux & contre un ,, peuple éveillé. Qu'eſt devenue cette ar- ,, deur pour la gloire, & cette avidité pour ,, le butin ? Lâches Chrétiens, ou plutôt ,, femmes timides, un moment de fatigue ,, vous épuiſe ; à peine l'aſſaut commence ,, & déja vous l'abandonnez. ,,

Sa fureur ſe ranime : Cette vaſte cité qu'il défend n'eſt déja plus un théatre digne de ſon audace. Il s'élance à travers les ruines des remparts & crie à Soliman d'une voix de tonerre.

,, Soliman ! c'eſt en ce lieu , c'eſt en ce ,, moment qu'on pourra décider de notre ,, valeur : qui t'arrête ? que crains-tu ? je ,, vais hors de ces murs chercher la gloire ; ,, ſuis-moi ſi tu l'oſes. ,, Il dit ; & tous deux à l'inſtant ſe précipitent , l'un entraîné par la fureur , l'autre conduit par l'honneur & piqué d'un défi qui l'outrage.

Ils tombent ſur les Chrétiens étonnés & ſurpris : tous deux jaloux de s'effacer , ils égorgent les guerriers , ils briſent , ils diſperſent les boucliers & les caſques ; coupent les échelles , abattent les béliers & de ces monceaux de ruines & de débris , ils élevent un nouveau rempart à la place du rempart détruit.

Ces guerriers dont l'audace brûloit d'eſcalader les murailles , n'aſpirent déja plus à entrer dans Solime : ſans force pour ſe défendre , ils cedent au torrent qui les pourſuit , & livrent à la rage des deux Héros , leurs machines déſormais inutiles & briſées.

Ces fougueux rivaux s'abandonnent à

toute leur impétuoſité : ils demandent des flammes, & déja chacun d'eux armé d'une torche brûlante, marche à la tour de bois. Telles jadis on peignoit les filles de l'enfer ſortant du Tartare, des flambeaux à la main pour bouleverſer le monde.

Mais l'indompté Tancrede qui encourage ailleurs ſes guerriers à l'aſſaut, voit enfin leur ravage & la flamme dévorante. Soudain il vole pour arrêter leur fureur : ſa valeur impétueuſe les repouſſe, les met en fuite & leur rend la terreur qu'ils avoient répandue parmi les Chrétiens.

Pendant que la fortune balance les revers & les ſuccès, Godefroi eſt rentré dans ſa tente : à ſes côtés ſont Baudouin & le fidele Sigier. Ses amis affligés accourent & l'environnent. Dans l'impatience qui le preſſe, il veut arracher le trait funeſte, le bois ſe rompt & laiſſe le fer dans la plaie.

Il veut qu'on emploie pour l'en retirer les moyens les plus prompts ; il veut que l'acier tranchant ouvre ſa bleſſure : ,, Rendez-moi, ,, dit-il, aux combats, il ne faut pas que

,, ce jour les termine ſans moi. ,, Il dit, & appuyé ſur une lance, il offre ſa jambe au fer qui va la déchirer.

Déja le vieil Hérotime, né ſur les bords de l'Eridan interrogeoit, pour le guérir, ſon art & ſes reſſources : Hérotime connoît les plantes & leurs vertus, les eaux & leur uſage : favori des Muſes, il pouvoit chanter les héros & immortaliſer leurs exploits ; mais il aima mieux conſacrer ſes travaux à une ſcience plus obſcure, & ne s'occupa qu'à rendre la ſanté aux mortels affligés.

Godefroi eſt debout, le regard ſerein & la tête immobile : Hérotime, les bras nuds, la robe retrouſſée, tantôt avec le ſecours des plantes, tente d'arracher le trait fatal : tantôt armé d'un fer mordant, il le ſaiſit & l'ébranle ; eſſais inutiles, impuiſſantes reſſources !

Le trait ſe refuſe à ſon adreſſe, & la fortune eſt inexorable à ſes vœux : ſes efforts meurtriers ne font qu'accroître la douleur du Héros. Enfin l'ange qui veille ſur Bouillon, touché de ſes maux cruels, va cueillir ſur le

Mont

Mont Ida, le Dictame, plante salutaire, dont la fleur a l'éclat de la pourpre.

La nature apprit aux chevres sauvages à connoître les vertus de cette herbe bienfaisante : c'est elle qui les guérit quand la fleche du chasseur s'attache à leurs flancs & les déchire. L'Ange l'apporte à l'instant, & sa main invisible en distile le suc dans les eaux destinées à laver la plaie du Héros.

Il y mêle l'onde sacrée de la fontaine de Lydie, & l'odorante panacée : le Vieillard en verse sur la blessure ; soudain le trait se détache de lui-même & sans effort : le sang s'arrête ; la douleur fuit, la vigueur renaît : ,, Ce n'est point mon art qui te ,, guérit, s'écrie Hérotime, tu ne dois rien ,, à mes soins.

,, Je reconnois, à ce miracle, une céleste ,, puissance : sans doute du haut des cieux ,, un Ange est descendu pour toi ; prends ,, tes armes : qui t'arrête ? retourne à l'as- ,, saut. " Godefroi brûlant de combattre a déja repris sa lance, son casque & son bouclier.

Suivi de mille guerriers, il marche vers la cité : le ciel eſt obſcurci d'un nuage de pouſſiere qui vole ſous leurs pas ; la terre tremble ; les ennemis, de loin, apperçoivent le héros & le reconnoiſſent : une frayeur ſoudaine les ſaiſit & les glace. Trois fois Godefroi éleve la voix.

A cette voix altiere, à ces cris qui les rappellent au combat, les Chrétiens ſentent renaître leur audace : ils revolent au pied des remparts : mais déja Soliman & le Circaſſien ſe ſont retirés au milieu des débris, & défendent obſtinément le paſſage contre Trancrede & contre ſa troupe.

Godefroi arrive caché ſous ſes armes, & d'un air terrible & menaçant, il lance au Circaſſien une javeline foudroyante : le bélier n'imprime pas un mouvement plus rapide ; l'arme funeſte vole avec un bruit affreux. Argant, toujours intrépide, préſente ſon bouclier.

Le bouclier eſt percé ; ſa cuiraſſe & ſon armure le ſont encore, & le fer s'abreuve de ſon ſang ; mais inſenſible à la douleur,

il l'arrache & le renvoie à Godefroi : „ Tiens, lui dit-il, je te rends tes armes. „

L'inſtrument fatal de l'injure & de la vengeance vole & revient ; mais le héros ſe courbe, & ſe dérobe au coup qui lui étoit deſtiné. Le fidele Sigier le reçoit, le fer lui perce le goſier ; il expire & s'applaudit d'expirer pour ſon maître.

Au même inſtant une pierre lancée par Soliman, frappe le chef des Neuſtriens ; il tourne ſur lui-même & tombe en tournant. Godefroi cede à ſon reſſentiment, ſaiſit ſon épée, ſe précipite au milieu des ruines, & va de plus près combattre les ennemis.

Le choc eſt affreux, & le héros ſe ſignale par les coups les plus terribles : mais la nuit enveloppe la terre de ſon voile ténébreux ; ſes ombres pacifiques ſuſpendent enfin les querelles des mortels. Godefroi ſe retire & termine cette ſanglante journée.

Mais avant que de rentrer dans ſon camp, il y fait reporter ſes bleſſés, & ſauve de la fureur de l'ennemi les débris de ſes machines. Cette tour, la terreur des Infideles,

quoiqu'elle ait reçu plus d'une atteinte, ſe ſoutient encore, & peut redevenir funeſte aux aſſiégés.

Elle rouloit, & bientôt elle eût été à l'abri des retranchemens ; mais elle a le ſort d'un vaiſſeau qui, vainqueur des vents & des tempêtes, vient, à la vue du port, échouer ſur le ſable, ou périr ſur un rocher. Ou telle encore qu'un courſier qui, après avoir franchi les précipices & les torrens, chancelle & tombe à la porte de l'aſyle qui va le recevoir.

La tour penche tout-à-coup ; deux de ſes roues ſe briſent & ſe dérobent ſous elle : on la ſoutient, on la releve, en attendant qu'on vienne réparer ſes ruines.

Godefroi veut qu'avant le jour elle ſoit rétablie : il place tout autour des gardes pour la défendre. Mais, du haut des remparts, on entend le bruit des marteaux & les cris des travailleurs ; mille flambeaux allumés éclairent & trahiſſent leur ouvrage.





CHANT XII.

LA nuit roule sur son char d'ébène ; mais tout veille encore dans le camp & dans la ville. Les Chrétiens continuent, dans l'ombre, leurs travaux & font une garde assidue : les Infideles raffermissent leurs remparts ébranlés, chancelans, & en réparent les ruines. Les uns & les autres donnent à leurs blessés les soins les plus attentifs.

Enfin on a pansé les plaies ; la nuit avance & les travaux avec elle : quelques-uns sont achevés, les autres languissent ; l'ardeur se rallentit : le silence & les ombres devenues plus épaisses invitent au repos ; mais il n'en est point pour l'amazone toujours affamée de périls & de gloire ; elle presse les travailleurs & ranime leur activité qui s'éteint. Argant l'accompagne, & elle se dit en secret :

C'est bien aujourd'hui qu'Argant & le Roi des Turcs peuvent se vanter d'avoir

fait des prodiges de valeur ; ſeuls, ils ont oſé ſortir de Solime, ſe jetter au milieu des ennemis, & mettre leurs machines en pieces : & moi, loin des Chrétiens, à l'abri d'un rempart, j'ai combattu ſans péril ! des coups heureux ont ſignalé mon adreſſe : voilà tous mes exploits & toute ma gloire. Eſt-ce donc là tout ce qu'une femme peut oſer ?

Ah ! plutôt que de montrer une ame foible & timide au milieu de tant de héros, que ne vais-je ſur les montagnes, ou dans les bois, lancer mes traits aux bêtes ſauvages : que ne vais-je reprendre les habits de mon ſexe, & me cacher dans la retraite, ſi je ne puis égaler ces guerriers. Ainſi parle Clorinde, inquiette, abſorbée dans ſes penſées : enfin un grand projet s'offre à ſon idée ; elle ſort de ſa rêverie & ſe tourne vers Argant.

„ Il y a long-temps, Seigneur, que „ j'éprouve un mouvement inconnu qui „ m'agite & m'enflamme : ſoit inſpiration „ de Dieu, ſoit erreur de l'homme qui ſe

,, fait un Dieu de ſon deſir ; tu vois ces ,, flambeaux qui brillent hors du camp des ,, ennemis, j'irai-là le fer dans une main, ,, une torche dans l'autre, & je mettrai le ,, feu à la tour : mon projet une fois rem- ,, pli, je laiſſe au ciel le ſoin de tout le ,, reſte.

,, Si le deſtin s'oppoſe à mon retour, ,, j'abandonne à tes ſoins mes fidelles com- ,, pagnes, & ce mortel vertueux qui eut ,, toujours pour moi la tendreſſe d'un pere : ,, fais reconduire en Egypte ces infortunées ,, que ma perte laiſſeroit ſans ſecours & ,, ſans appui, & ce vieillard accablé de ,, ſes malheurs & du poids de la vie : au ,, nom de Dieu, Seigneur, ſouviens-toi ,, de ma priere ; ce ſexe & cet âge ſont bien ,, dignes de ta pitié. ,,

Argant demeure interdit : il ſent l'aiguillon de la gloire qui, du cœur de Clorinde, paſſe dans le ſien : ,, Tu iras là, lui dit-il, ,, & moi, tu me laiſſerois ici confondu ,, dans la foule des guerriers vulgaires? & ,, tu crois que tranquille, loin du danger,

„ je pourrois contempler avec plaiſir la „ flamme & la fumée de l'incendie que tu „ aurois allumé ? Non, non, ſi juſqu'ici „ j'ai partagé tes périls, je veux encore te „ ſuivre à la gloire ou à la mort.

„ Ce cœur ſait auſſi bien que le tien mé- „ priſer la mort, & je ſais comme toi „ qu'il eſt beau d'échanger la vie contre „ l'honneur. — Tu en as donné, lui ré- „ pond Clotinde, une preuve immortelle „ dans cette ſortie qui t'a couvert de gloire : „ mais enfin je ne ſuis qu'une femme, & „ mon trépas n'eſt point une perte pour la „ triſte Jéruſalem ; mais toi, ſi tu péris, „ veuille le ciel écarter ce malheur ! ſi tu „ péris, qui reſtera pour défendre ſes mu- „ railles ?

„ Envain, lui répliqua le guerrier, tu „ voudrois enchaîner mon ardeur par de „ frivoles raiſons ; je ſuivrai tes pas ſi tu „ veux me guider : ſi tu le refuſes, je te „ devance. „ Tous deux d'accord ils vont trouver Aladin, qui les reçoit au milieu des plus ſages de ſon conſeil : „ Seigneur,

,, lui dit Clorinde, daigne écouter nos pro-,, positions, & agréer notre dessein.

,, Argant te promet de brûler la machine ,, ennemie, & jamais Argant ne promit ,, envain : j'accompagnerai ses pas : nous ,, attendons seulement que la fatigue ait ,, amené le sommeil. ,, Aladin leve les mains au ciel, & des larmes de joie mouillent ses joues couvertes de rides : ,, Grâces ,, te soient rendues, dit-il, ô toi qui daignes ,, encore abaisser tes regards sur tes servi-,, teurs & sauver mon empire !

,, Non, il ne tombera, pas puisqu'il lui ,, reste pour appui de si braves Guerriers. ,, Mais vous, couple généreux, quels bien-,, faits, quels présens pourront égaler vos ,, services ? Que la renommée publie votre ,, gloire & l'immortalise ; que l'Univers ,, consacre vos noms & vos exploits ; vous ,, trouverez votre plus noble récompense ,, dans votre action même : mais mon ,, cœur reconnoissant ne s'acquittera qu'à ,, demi, en vous offrant une partie de mes ,, Etats. ,,

Ainsi parle le vieux Monarque : il presse dans ses bras, tantôt Argant, tantôt Clorinde. Le Sultan ne peut plus dissimuler la noble jalousie qui l'anime : ,, Ce n'est pas ,, envain, dit-il, que j'ai ceint cette épée ; ,, je marcherai avec vous, ou du moins je ,, suivrai de près vos pas. —— Quoi ! reprend ,, Clorinde, irons-nous tous à cette entre- ,, prise ? eh ! si tu viens, qui défendra ,, Solime ?

Argant lui préparoit un refus plus piquant & plus altier ; mais Aladin le prévient, & d'un front calme & serein : ,, Soliman, ,, lui dit-il, nous connoissons toute ta ,, valeur ; jamais elle ne s'est démentie : ,, infatigable au combat, jamais l'aspect ,, du plus affreux danger n'intimida ton ,, courage.

,, Tu pourrois encore te signaler cette ,, nuit, par des exploits dignes de toi ; ,, mais je ne crois pas que vous deviez tous ,, sortir à la fois. Il faut, pour rassurer un ,, peuple alarmé, qu'il reste au milieu de ,, nous, quelqu'un des plus fameux guer-

,, tiers. Je ne consentirois pas même à ,, laisser partir Argant & Clorinde, dont ,, le sang aussi mérite d'être épargné, si ,, l'entreprise étoit moins utile, & si je ,, pouvois la confier à d'autres bras.

,, Mais cette tour funeste est environnée ,, d'une garde nombreuse : pour l'attaquer ,, avec succès, il faudroit envoyer une ,, troupe plus nombreuse encore, & la ,, prudence le défend. Laissons donc partir ,, ce couple illustre qui veut s'exposer pour ,, la cause commune : tous deux plus d'une ,, fois ont couru de semblables hasards ; ,, eux seuls feront plus que mille soldats : ,, puissent-ils revenir vainqueurs dans nos ,, murs !

,, Toi Seigneur, tu dois aux soins de ta ,, grandeur & à l'honneur de ta couronne, ,, de rester dans Solime. Quand Argant & ,, Clorinde auront allumé l'incendie : car ,, ils l'allumeront, & un pressentiment ,, secret m'en donne la certitude, si l'en- ,, nemi les poursuit, tu iras les sauver & ,, les défendre. ,, Ainsi parloit Aladin ;

Soliman cede à ses conseils ; mais la tristesse est sur son front.

√ ,, Attendez , ajoute Ismen , attendez ,, pour sortir que la nuit soit plus avancée : ,, peut-être le sommeil triomphera enfin de ,, ces gardes qui veillent autour de cette ,, funeste machine. Moi cependant je pré- ,, parerai des matieres enflammées , qui s'y ,, attacheront & la dévoreront toute entiere. ,, On adopte son avis , & les deux Guerriers vont attendre l'heure favorable à l'exécution de leur projet.

Clorinde , pour dérober sa marche aux yeux des Chrétiens , quitte ses pompeux habits & sa brillante armure : elle revêt une cotte-d'armes noire , funeste présage de son malheur. Elle prend un bouclier sans éclat , & un casque qui n'a ni cimier ni panache. Arsés est auprès d'elle , l'Eunuque Arsés qui la reçut au moment où elle respira le jour , & qui prit soin de son enfance.

Quoiqu'accablé de vieillesse , il s'est partout traîné sur les pas de l'intrépide Guerriere:

il lui voit changer ſon armure ; ſon cœur préſage les dangers où elle va s'expoſer ; il s'en afflige, il la conjure par ſes cheveux blancs, par le ſouvenir de ſa tendreſſe & de ſes ſervices, d'abandonner une funeſte entrepriſe. Elle réſiſte à ſes prieres & à ſes larmes.

,, Cruelle ! lui dit-il enfin, puiſque rien ,, ne peut fléchir ce cœur obſtiné, il faut ,, que je dévoile à vos yeux le myſtere de ,, votre naiſſance : quand vous connoîtrez ,, qui vous êtes, vous ſuivrez, à votre ,, gré, ou mes conſeils, ou l'ardeur qui ,, vous entraîne. ,, Il pourſuit, & Clorinde les yeux fixés ſur lui, l'écoute en ſilence.

,, Senape régnoit ſur l'Ethiopie ; peut- ,, être y regne-t-il encore : il adore le Fils ,, de Marie, & tout ſon peuple l'adore ,, comme lui. J'étois eſclave dans ſon Pa- ,, lais & confondu avec les Femmes de la ,, Reine, je ſervois cette Princeſſe : elle ,, étoit noire ; mais ſa couleur n'altéroit ,, point ſa beauté.

,, Senape l'aimoit avec fureur & ſa

„ louſie étoit égale à ſa flamme : cette fu-
„ neſte paſſion ſe nourriſſoit dans ſon cœur
„ déchiré. Il la cachoit aux mortels ; il
„ auroit voulu la cacher au ciel même. La
„ Reine toujours ſage, toujours modeſte
„ vivoit dans le ſilence & dans la retraite ;
„ & faiſoit ſon bonheur du bonheur de
„ ſon époux.

„ Dans ſa chambre étoit un tableau de
„ piété qui repréſentoit une hiſtoire tou-
„ chante : on y voyoit une jeune fille blan-
„ che comme la neige, enchaînée près d'un
„ dragon furieux : un cavalier perçoit le
„ monſtre qui nageoit expirant dans les
„ flots de ſon ſang. Devant ce tableau,
„ ſouvent la Reine humilioit ſon front,
„ faiſoit l'aveu de ſes fautes ſecrettes, ver-
„ ſoit des larmes, & récitoit des prieres.

„ Cependant elle conçoit & met au jour
„ une fille d'une blancheur éclatante : cette
„ fille c'étoit vous.... A cette vue, elle
„ ſe trouble, & ſon cœur eſt étonné de
„ ce prodige nouveau : bientôt elle crai-
„ gnit la jalouſie d'un époux ſoupçonneux ;

,, elle craignit que cette couleur inconnue ,, en Ethiopie ne fût pour lui la preuve ,, d'un crime affreux ; & pour éviter sa fu- ,, reur, elle résolut de vous cacher à sa vue.

,, On lui offre à votre place une petite ,, Ethiopienne qui vient aussi de naître : ,, les femmes de la Reine & moi nous étions ,, les seuls qui eussions accès dans la tour ,, où elle étoit renfermée : elle connoissoit ,, mon zele ; ce fut à ma fidélité qu'elle ,, daigna confier le triste & cher dépôt dont ,, elle étoit forcée de se séparer. Vous n'a- ,, viez point été plongée dans ces eaux que ,, les Chrétiens appellent sacrées : l'usage ,, d'Ethiopie recule cette cérémonie à un ,, âge plus avancé.

,, Les larmes aux yeux, elle vous remit ,, dans mes bras, m'ordonna de vous por- ,, ter dans un pays lointain, & d'y élever ,, secrétement votre enfance. Qui pourroit ,, vous peindre la douleur de cette mere ,, infortunée ? Combien de fois elle vous ,, serra dans ses bras ? combien de fois elle ,, répéta ses tristes & derniers adieux ? vos

,, joues furent ſouvent arroſées de ſes pleurs ;
,, ſouvent ſes ſanglots interrompirent ſes
,, plaintes & ſes regrets : enfin levant les
,, yeux au ciel : ô mon Dieu, dit-elle, toi
,, qui ſondes l'abîme des ames, toi dont
,, l'œil éclaire les replis les plus ſecrets
,, de mon cœur !

,, Si ce cœur fut toujours pur, ſi jamais
,, le crime ne ſouilla ni ma penſée, ni
,, mon lit, . . . ah ! ce n'eſt pas pour moi
,, que je t'implore ! d'autres fautes m'ont
,, mérité tes dédains & ton courroux. . . .
,, Mais, ô mon Dieu, veille ſur un enfant
,, innocent, qu'une mere déplorable eſt
,, forcée d'arracher de ſon ſein ! que ma
,, fille vive ; qu'elle ne tienne de moi
,, qu'un attachement inviolable aux loix
,, de l'honneur ! qu'elle apprenne d'une
,, autre à être heureuſe & fortunée !

,, Et toi, céleſte guerrier, qui ſauvas cette
,, Vierge du ſerpent prêt à la dévorer, ſi
,, j'ai, devant ton image, allumé de pieux
,, flambeaux, ſi je t'ai offert de l'or & de
,, l'encens, daigne t'intéreſſer à ma fille ;

,, ſois ſon protecteur & ſon aſyle dans les ,, dangers. Elle ſe tait à ces mots ; ſon ,, cœur ſe ferme & ſe reſſerre, & la pâleur ,, de la mort couvre ſon viſage.

,, Je vous pris entre mes bras, je vous ,, baignai de mes larmes, & je vous em- ,, portai cachée dans une corbeille ſous des ,, feuilles & des fleurs. Je trompai tous les ,, yeux : ſeul & ſans confident, je partis ,, déguiſé. Une ſombre forêt me reçut ; là ,, je vis venir à moi une tigreſſe, l'œil en ,, feu, la gueule béante.

,, Plein de frayeur, je m'élance ſur un ,, arbre & je vous laiſſe ſur le gazon : le ,, monſtre s'approche & tourne ſur vous ,, ſes ſiniſtres regards : mais ſoudain il s'a- ,, doucit, & oubliant ſa férocité, de la ,, langue il vous careſſe & vous flatte, vous ,, lui ſouriez, & votre main innocente lui ,, rend ſes careſſes.

,, Enfin elle ſe couche auprès de vous & ,, vous préſente ſes mammelles que preſſent ,, vos levres avides. Etonné, confondu, ,, je contemple ce prodige. Cependant,

,, l'animal qui vous voit raſſaſiée de ſon ,, lait, s'enfuit & diſparoît à mes yeux.

,, Je deſcends, je vous reprends dans ,, mes bras, & pourſuivant ma route, je ,, m'arrête enfin dans une bourgade obſ- ,, cure : là, je vous élevai à l'ombre du ſi- ,, lence & du myſtere. Ce fut-là que votre ,, langue apprit à former les premiers ſons, ,, que vos pieds foibles & tremblans haſar- ,, derent les premiers pas. L'aſtre qui me- ,, ſure les mois avoit ſeize fois recom- ,, mencé ſa carriere depuis que nous étions ,, dans cet aſyle.

,, Déja je touchois au déclin de mes ans, ,, j'étois riche & chargé des tréſors dont, ,, en partant, la Reine m'avoit comblé : je ,, me laſſai enfin d'errer dans une terre ,, étrangere; l'amour de la patrie ſe réveilla ,, dans mon cœur : je voulus revoir mes ,, amis, les lieux qui m'avoient vu naître, ,, & vieillir dans mes propres foyers.

,, Je pars, je dirige mes pas vers l'E- ,, gypte, & je vous emmene avec moi : ,, j'arrive aux bords d'un torrent, des bri-

„ gands m'y ſurprennent ; la mort d'un „ côté, de l'autre une onde rapide & me- „ naçante : que devois-je faire ? je veux „ me ſauver, & je ne puis laiſſer mon doux „ & précieux fardeau : je me jette à la „ nage : d'une main je fends les eaux, de „ l'autre je vous ſoutiens.

✓„ Le torrent eſt rapide ; au milieu s'ou- „ vre un gouffre profond où l'onde tourne „ & ſe replie ſur elle-même : j'en appro- „ che, elle m'entraîne & va m'engloutir ; „ je vous abandonne alors : mais, ô pro- „ dige ! l'eau ſe courbe ſous vous, ſes „ vagues careſſantes vous ſoutiennent ; le „ vent qui la ſeconde vous porte ſur la rive „ & vous dépoſe ſur le ſable. Moi-même „ enfin, j'y arrive avec peine, haletant & „ fatigué.

„ Je vous réchauffe dans mon ſein. La „ nuit nous couvre bientôt de ſes ombres, „ & nous livre au ſommeil : je vois en ſonge „ un guerrier terrible & menaçant ; il m'ap- „ puie ſur le viſage une épée nue ; & d'un „ ton impérieux, je te commande, me

,, dit-il, d'exécuter d'abord les ordres que
,, te donne la Reine : Baptife cet enfant :
,, elle eft chérie du ciel, & je dois veiller
,, fur fes jours.

,, Je la garde, je la défends ; c'eft moi
,, qui ai pour elle adouci les monftres des
,, forêts & donné du fentiment aux eaux :
,, malheur à toi ! fi tu ne crois à un fonge
,, interprête des céleftes volontés. Je repris
,, mon voyage ; né Mufulman, & tout
,, plein de ma croyance, je regardai mon
,, fonge comme une vaine illufion.

J'oubliai mes promeffes & les prieres de
,, la Reine : je laiffai fur vos yeux le ban-
,, deau de l'erreur, & vous fûtes élevée
,, dans la loi de Mahomet. Vous croiffiez,
,, & bientôt votre audace intrépide dompta
,, la nature & la foibleffe de votre fexe ;
,, les armes à la main, vous acquîtes de la
,, gloire, des tréfors. Vous favez quels ont
,, été depuis vos deftins ; vous favez que
,, fidele à mes devoirs, ma tendreffe vous
,, a toujours fuivie dans vos courfes guer-
,, rieres.

,, Hier, plongé dans un ſommeil lé-
,, thargique, un ſonge offrit encore à ma
,, vue ce formidable guerrier : il porta ſur
,, moi des regards plus ſiniſtres, & d'une
,, voix terrible : Infidele, me dit-il,
,, l'heure s'approche où Clorinde doit chan-
,, ger de ſort : malgré tes efforts, elle ſera
,, à moi, il ne te reſtera que ton déſeſ-
,, poir. Il dit & d'un vol rapide il s'éleve
,, dans les airs.

,, Ce ſonge, ô cher & triſte objet de mes
,, ſoins, ce ſonge vous menace de quelque
,, évenement funeſte ! je ne ſais, mais peut-
,, être le ciel ne veut pas qu'on attaque la
,, religion de ſes peres : peut-être le culte
,, d'Ethiopie eſt le culte véritable. Ah !
,, quittez, je vous en conjure, quittez ces
,, armes, & reprenez ce courage impétueux. ,,
Il ſe taît ; & des pleurs inondent ſes joues :
Clorinde demeure inquiette & rêveuſe. La
même viſion avoit troublé ſon ſommeil &
alarmé ſon cœur.

Enfin reprenant un air calme & ſerein :
,, Je ſuivrai, lui dit-elle, une croyance qui

„ me paroît la vraie : toi qui me la fis fucer „ avec le lait, pourquoi veux-tu élever „ aujourd'hui des nuages dans mon ame ? „ je n'abandonnerai point mon entreprife ; „ je ne quitterai point mes armes : une „ pareille lâcheté déshonoreroit Clorinde. „ Non, quand la mort fe préfenteroit à mes „ yeux, fous la forme la plus affreufe, elle „ ne m'arrêteroit pas. „

Elle confole enfuite le Vieillard ; mais l'heure preffe, elle part & va rejoindre le Héros qui doit, avec elle, affronter les dangers. Ifmen vient par fes difcours exciter leur valeur déja trop enflammée : il leur préfente une compofition de foufre & de bitume, & un flambeau caché dans un vafe d'airain.

Ils fortent enveloppés des voiles de la nuit, ferrés l'un contre l'autre, ils defcendent le long de la colline d'un pas rapide & allongé. Déja ils voient la machine ennemie qui s'éleve dans les airs. A cet afpect leur courage s'enflamme, leurs cœurs s'embrâfent & femblent prêts à s'élancer fur

cet objet fatal de terreur & de vengeance: ils brûlent d'allumer l'incendie & de se baigner dans le sang; la garde s'alarme & pousse un cri.

Cependant ils continuent de s'avancer en silence: enfin la garde redouble & crie, aux armes! aux armes! ils ne se cachent plus, ils se précipitent; en un instant ils ont attaqué, frappé, enfoncé l'ennemi. Telle la foudre brille, éclate & tombe tout à la fois.

A travers mille bras, à travers mille coups, ils ont atteint la fatale machine: déja le feu pétille dans leurs mains, déja la flamme a saisi les alimens que lui prépara l'Enchanteur; déja elle s'attache à la tour & la dévore; un tourbillon de fumée l'environne; l'air en est obscurci, & les étoiles en perdent leur clarté.

Le vent souffle, nourrit l'incendie & accroît la terreur; le trouble & l'épouvante sont parmi les Chrétiens: ils courent aux armes, mais cette masse énorme, redoutée,

tombe & s'écroule ; un moment a détruit le fruit d'un ſi long travail.

Aux cris des ſentinelles, à l'éclat de la flamme, deux eſcadrons ſont accourus : Argant leur montre le front, Argant les menace : ce ſera dans votre ſang, leur dit-il, que j'éteindrai cet incendie. Cependant ſerré contre Clorinde, il recule pas à pas, & ſe retire ſur le ſommet de la colline. Tel qu'un torrent gonflé par la pluie, la foule des Chrétiens ſe précipite ſur eux, s'étend, les preſſe & les environne.

Mais la porte dorée eſt ouverte ; Aladin y eſt avec ſes Guerriers, pour y recevoir les deux Héros vainqueurs & triomphans. Ils s'élancent, un gros de Chrétiens s'élance après eux : Soliman les repouſſe, ferme la porte ; mais il l'a fermée ſur Clorinde.

Infortunée Clorinde, pour punir ſur Arimon le coup qu'il t'avoit porté, tu reviens ſur tes pas, tu le punis, & ta vengeance ſera la cauſe de ta mort ! Au milieu des ombres, au milieu de la mêlée, Argant n'a

n'a plus ſongé à l'amazonne : il n'a ſenti que les périls dont il étoit entouré.

Enfin la Guerriere a éteint ſa fureur dans le ſang de ſa victime : elle ſe reconnoît, elle voit la porte fermée ; elle voit les Chrétiens autour d'elle, & ſa perte aſſurée. Cependant perſonne n'a les yeux ſur elle ; un eſpoir ſoudain vient ranimer ſon cœur ; elle ſe gliſſe au milieu des ennemis & ſe perd dans la foule.

Puis, à la faveur du trouble & de la nuit qui la couvre, elle ſe retire furtivement & s'éloigne. Tel raſſaſié du carnage, un loup ſe dérobe en ſilence à la fureur des Bergers : mais Tancrede l'a vue percer le malheureux Arimon ; il l'a vue, il la ſuit toujours attaché à ſes pas.

Il veut ſe meſurer avec elle : au coup qu'elle a frappé, il l'a priſe pour un rival digne de lui. Elle va par d'obliques détours chercher une autre porte : le Héros la pourſuit ; Clorinde ſe retourne : „ O toi, s'écrie-„ t-elle, qui me pourſuis avec tant d'ardeur,

,, que m'apportes-tu ? —— La guerre & la ,, mort. ,,

,, —— La guerre & la mort ! tu l'auras ,, puiſque tu la cherches. ,, Elle dit & l'attend de pied ferme : Tancrede abandonne ſon courſier ; auſſi-tôt le fer à la main & brûlans de courroux , l'un ſur l'autre ils s'élancent ; tels combattent deux taureaux qu'anime un amour jaloux & furieux.

Généreux Guerriers , vous mériteriez un plus vaſte théatre ! le ſoleil du moins devoit éclairer vos exploits. O nuit qui les cachas dans le ſecret de tes ombres , ſouffre que je déchire le voile épais dont tu les couvris , & que je les faſſe briller dans tout leur éclat aux yeux des races futures ! que leur gloire ſorte de ton obſcurité , & vive éternellement dans le ſouvenir des mortels !

Ils ne ſavent , ni reculer , ni ſe couvrir de leurs armes : l'ombre & la fureur leur ôtent l'uſage de l'adreſſe & de la ruſe : leurs pieds ſont toujours immobiles , leurs mains toujours actives : les épées étincellent l'une contre l'autre heurtées ; ſoit de

la taille, ſoit de la pointe, leurs coups ne ſont jamais ſans effet.

La honte amene la vengeance, & la vengeance à ſon tour renouvelle la honte. Ils s'approchent, ils ſe ſerrent; dans leur fureur ils ſe frappent avec la poignée de leurs épées, ils ſe choquent avec leur caſque & leur bouclier.

Trois fois de ſes bras vigoureux Tancrede preſſa la Guerriere; trois fois elle ſe dégagea des liens dont il l'enchaînoit: liens cruels que formoit la rage, & qu'amour eût rendu ſi doux! Ils s'attaquent une ſeconde fois avec le fer, & l'un & l'autre le teint de ſon ſang. Fatigués enfin & hors d'haleine, tous deux s'éloignent & vont reſpirer un moment.

Leurs corps affoiblis, languiſſans, s'appuient ſur leurs épées, & tous deux ſe fixent & ſe regardent: déja l'aurore peignoit l'Orient de ſes couleurs & faiſoit pâlir le front des aſtres de la nuit. Tancrede voit ſon ennemi baigné dans ſon ſang; lui-même eſt à peine bleſſé: ſon orgueil s'en applaudit.

Miférables jouets de l'erreur ! nous nous livrons en aveugles au moindre efpoir qui nous abufe & qui nous flatte.

Malheureux, tu triomphes ! ah quels triftes exploits ! quelle funefte victoire ! chaque goutte de ce fang que tu vois couler, tes yeux la paieront d'un torrent de larmes ! les deux Guerriers reftent un moment immobiles & les regards attachés l'un fur l'autre : enfin Tancrede rompt le filence.

» Le fort devoit à notre valeur un plus » noble théatre & des témoins de notre » gloire : mais puifque le cruel nous refufe » cette douceur, daigne du moins me ré- » véler ton nom & ta naiffance. Permets » que vainqueur ou vaincu, je connoiffe » celui qui doit honorer mon triomphe ou » ma défaite.

» — Tu me demandes un fecret que » jamais je ne révele à un ennemi ! que » t'importe mon nom ? fache feulement que » je fuis un des guerriers qui ont embrâfé » la tour. » Tancrede à ces mots eft tranfporté de fureur : » Barbare, s'écrie-t-il, ton

» ſilence & ton diſcours irritent également
» ma vengeance ».

A l'inſtant la colere ſe rallume & le combat ſe ranime : quel combat ! leurs forces ſont éteintes, ils ne connoiſſent point l'adreſſe, il ne leur reſte que la rage : ils ſe percent & ſe déchirent. Sanglans, couverts de bleſſures, ils ne tiennent plus à la vie que par leur fureur.

Telle on voit la mer Egée, lorſque les vents qui ſoulevoient ſes flots ſont rentrés dans leurs grottes profondes : le calme ne regne point encore ſur ſon ſein, & ſes ondes obéiſſent toujours au mouvement dont elles furent agitées. Tels les deux guerriers, quoiqu'épuiſés & ſans vigueur, ſentent encore l'impulſion de leur fureur premiere.

Mais enfin l'heure fatale qui doit finir la vie de Clorinde eſt arrivée : Tancrede atteint ſon beau ſein de la pointe de ſon épée. Le fer s'y enfonce & s'abreuve de ſon ſang, l'habit qui couvre ſa gorge délicate en eſt inondé : elle ſent qu'elle va mourir ;

ſes genoux fléchiſſent & ſe dérobent ſous elle.

Tancrede pourſuit ſa victoire ; & la menace à la bouche, il la pouſſe, il la preſſe ; elle tombe : mais dans le moment un rayon céleſte l'éclaire ; la vérité deſcend dans ſon cœur, & d'une Infidele en fait une Chrétienne. D'une voix mourante, elle prononce en tombant ces paroles dernieres.

» Ami, tu as vaincu ; je te pardonne : » toi-même pardonne à mon malheur. Je » ne te demande point grace pour un corps » qui bientôt n'a plus rien à craindre de » tes coups ; mais aie pitié de mon ame. » Que tes prieres, qu'une onde ſacrée verſée » par tes mains, lui rendent le calme & » l'innocence. „ Ses triſtes & douloureux accens retentiſſent au cœur de Tancrede, le pénetrent, éteignent ſon courroux, & de ſes yeux arrachent des larmes involontaires.

Non loin de là un ruiſſeau jaillit en murmurant du ſein de la montagne : il y court, il remplit ſon caſque & revient triſtement

s'acquitter d'un ſaint & pieux miniſtere. Il ſent trembler ſa main, tandis qu'il détache le caſque & qu'il découvre le viſage du Guerrier inconnu : il la voit, il la reconnoît ; il reſte ſans voix & ſans mouvement : ô fatale vue, funeſte reconnoiſſance !

Il alloit mourir ; mais ſoudain il rappelle toute ſes forces autour de ſon cœur : étouffant la douleur qui le preſſe, il ſe hâte de rendre à ſon amante une vie immortelle pour celle qu'il lui a ôtée. Au ſon des paroles ſacrées qu'il prononce, Clorinde ſe ranime ; elle ſourit, une joie calme ſe peint ſur ſon front & y éclaircit les ombres de la mort. Elle ſembloit dire : Le ciel s'ouvre & je m'en vais en paix.

Sur ſes joues la pâleur des violettes ſe mêle à la blancheur des lys : elle fixe ſes yeux éteints vers le ciel, & ſoulevant ſa main froide & glacée, elle la préſente comme un gage de paix à ſon amant. Dans cette attitude, elle expire & paroît s'endormir.

A cet aſpect, les forces que Tancrede avoit recueillies le quittent & l'abandon-

nent : il ſe remet tout entier ſous la main de la douleur qui ſerre ſon cœur & le glace. La mort eſt ſur ſon front & dans tous ſes ſens. Immmobile , ſans couleur & ſans voix , rien ne vit plus en lui que ſon déſeſpoir.

Les derniers liens qui arrêtoient ſon ame ſe briſoient l'un après l'autre : elle alloit ſuivre l'ame de ſon amante , quand le haſard ou le beſoin amena dans ces lieux une troupe de Chrétiens.

Le Chef reconnoît le Héros à ſes armes : ilaccourt ; il reconnoît auſſi Clorinde , & ſon cœur eſt percé de douleur. Sans la croire Chrétienne , il ne veut pas laiſſer ce beau corps à la fureur des bêtes farouches : il les fait porter l'un & l'autre ſur les bras de ſes ſoldats , & marche à la tente de Tancrede.

Dans ce mouvement lent & tranquille , le Guerrier ne reprend point encore l'uſage de ſes ſens ; mais de foibles ſoupirs prouvent qu'il conſerve un reſte de vie. Le corps de ſon amante , immobile & glacé,

porte par-tout l'empreinte du trépas. Enfin on les dépose l'un & l'autre dans une tente séparée.

Tancrede est entouré de ses fideles écuyers, qui lui donnent les soins les plus empressés & les plus tendres : déja ses yeux languissans se rouvrent à la clarté du jour ; il entend des voix confuses, il sent les mains qui pansent ses blessures ; mais son ame étonnée de se retrouver, doute encore de sa vie & a peine à s'assurer d'elle-même : ses regards errent autour de lui ; enfin il reconnoît & sa tente & ceux qui l'environnent.

D'une voix foible & douloureuse : » Est-ce » que je vis, dit-il ? est-ce que je respire, » mes yeux voient-ils encore les rayons » odieux de ce jour funeste ?... de ce jour » qui éclaire mon crime, & me reproche » les horreurs que la nuit m'avoit cachées. » Ah ! main cruelle, honteux instrument » de la mort, toi qui connois toutes les » manieres de la donner, pourquoi lâche » & timide maintenant, n'oses-tu trancher

» les derniers liens de ma coupable vie ?

» Perce donc auſſi mon ſein !... déchire » ce cœur infortuné !... mais tu ne ſais » qu'être barbare, & ce ſeroit un bienfait » qu'une mort qui finiroit mes douleurs ! je » vivrai, triſte & mémorable exemple d'un » amour malheureux ! objet d'horreur, oui, » une vie traînée dans l'opprobre eſt le ſeul » ſupplice qui puiſſe égaler ton forfait.

» Je vivrai au milieu des remords ; les » ennuis ſeront mes compagnons & mes » bourreaux : errant, forcené, je redou- » terai les ombres ſolitaires de la nuit qui me » rappelleront ma funeſte erreur : j'abho- » rerai ce ſoleil dont les rayons odieux » m'ont révélé mes malheurs & mon crime. » Je me craindrai moi-même, & me fuyant » toujours, je me retrouverai ſans ceſſe.√

» Mais hélas ! en quels lieux ſont ces reſtes » déplorables & chéris ? ce qu'en a épargné » ma fureur, peut-être en ce moment, » ſaigne ſous la dent cruelle des bêtes fa- » rouches ? ah, malheureux Tancrede, les » ombres ont égaré ta main ; mais c'eſt toi

» qui as appris à ces monſtres à déchirer ton » amante : c'eſt à toi qu'ils doivent cette » noble & ſanglante pâture.

» O reſtes que j'adore ! j'irai, j'irai aux » lieux où je vous ai laiſſés : je vous re- » cueillerai pour vous poſſéder ſi vous y êtes » encore. Mais ſi les bêtes ſauvages les ont » dévorés, je me livrerai moi-même à leur » rage : leurs entrailles feront mon tom- » beau, comme celui de mon amante ; » heureux ſi mes triſtes débris s'y mêlent & » s'y confondent avec les ſiens. »

Ainſi parloit cet amant déſeſpéré : on lui dit que l'objet de ſes regrets n'eſt pas loin de ſa tente : un rayon de joie ſe mêle aux ombres dont ſon front eſt couvert : tel fuit l'éclair qui déchire le ſein de la nue. Il ſouleve, avec efforts, ſes membres languiſſans, appéſantis, & d'un pas chancelant, il ſe traîne vers ce corps adoré.

Quand il voit ſur ce beau ſein la cruelle bleſſure que ſa main a faite ; quand il voit ce viſage décoloré, ſans éclat, mais ſerein encore, & tel qu'un ciel ſans nuage dans

l'obſcurité de la nuit, il tremble, ſes genoux fléchiſſent & ſes fideles écuyers le ſoutiennent à peine : » O céleſte beauté, dit-» il, tu peux adoucir les horreurs du tré-» pas, mais tu ne peux plus adoucir mon » ſort !

» O belle main qu'en mourant elle me » préſenta comme un gage de paix & d'ami-» tié! dans quel état, hélas, je te revois : » dans quel état ſuis-je moi-même ! Voilà » donc les funeſtes & déplorables effets de » ma rage ? barbare! ta main cruelle a fait » ces bleſſures ; tes yeux plus cruels encore » les contemplent !

» Ils les contemplent ſans verſer des lar-» mes !.... chere amante, je ne puis te » donner des pleurs, mais je te donnerai » mon ſang ! » A ces mots, furieux, déſeſpéré, il arrache l'appareil qui couvre ſes plaies & les déchire : ſon ſang ruiſſelle, ſa main alloit porter les derniers coups ; mais il s'évanouit, & l'excès de ſa douleur le ſauve de ſa rage.

On le reporte ſur ſon lit ; on rappelle

ſon

ſon ame fugitive & on l'attache à la vie. Cependant déja la renommée a publié ſa funeſte aventure & ſes cruels déplaiſirs. Le pieux Bouillon accourt à ſa tente, de fideles amis y volent avec lui : mais ni les conſeils du Héros, ni les diſcours de l'amitié ne peuvent conſoler ſes douleurs.

Sa plaie ſaigne & s'aigrit encore ſous les mains qui tentent de la guérir : mais le vénérable Solitaire, qu'une pieuſe tendreſſe intéreſſe au ſort de Tancrede, d'une voix ſévere lui reproche ſa foibleſſe & ſon égarement.

„ O Tancrede, Tancrede combien tu „ es changé ! que ſont devenus ta raiſon „ & ton courage ? Quel nuage s'eſt épaiſſi „ ſur tes yeux & les ferme à la lumiere ? „ Ce malheur que tu déplores eſt un bien- „ fait du ciel : n'entens-tu pas ſa voix qui „ te rappelle ſous la loi du devoir ? Ne „ reconnois-tu pas ſa main qui te marque la „ route que tu as abandonnée ?

„ Chevalier dégénéré, de vengeur de Jé- „ ſus-Chriſt, tu étois devenu, par un

,, indigne échange, l'efclave d'une créature ,, rebelle à fon auteur : un heureux revers ,, punit ton erreur & te rend à toi-même ,, & à tes vertus : & tu te refufes à la grace ,, qui t'appelle ?

,, Tu te refufes, ingrat, à la tendreffe du ,, ciel, tu t'irrites contre lui. Malheureux ! ,, où cours-tu ? où t'entraîne ton aveugle ,, défefpoir ? Déja tes pas font fufpendus ,, fur le précipice ; l'abîme va t'engloutir ; ,, & tu ne le vois pas ? au nom du ciel, ,, rentre dans toi-même, ouvre les yeux ; ,, maîtrife enfin une douleur qui te conduit ,, à une double mort. ,,

Il fe tait : à l'idée d'une mort éternelle, Tancrede eft faifi d'un faint effroi : fon cœur s'ouvre aux douces confolations, & fes tranfports diminuent. Cependant il gémit toujours ; fa langue ne fait encore qu'exprimer fes plaintes & fes regrets : tantôt il fe parle à lui-même, fouvent il s'entretient avec Clorinde qu'il croit voir du haut des cieux fe pencher vers lui pour l'entendre.

D'une voix foible & mourante il l'ap-

pelle quand le jour finit ; il l'appelle quand le jour commence : il l'invoque, il la pleure : telle pendant les nuits solitaires la triste Philomele déplore la perte de ses petits que lui ravit un oiseleur inhumain, & qu'un tendre duvet couvroit à peine. Les airs & les bois retentissent de ses plaintes. Enfin ses vœux se ferment un moment, & le sommeil lui verse des pavots qu'il mouille de ses larmes.

Un songe lui offre l'objet de ses soupirs & de ses regrets tout brillant d'une céleste lumiere & couronné d'étoiles : mais au milieu de cet élat divin qui releve sa beauté, Tancrede retrouve les traits qui lui sont connus. Il lui semble que d'un air attendri elle essuie ses larmes, & lui dit : ,, Cher & ,, fidele amant, contemple ma beauté, sois ,, témoin de mon bonheur, & que cette ,, vue calme tes regrets.

,, C'est à toi que je dois ma félicité : ton ,, erreur m'a fait perdre une vie périssable, ,, mais ta pitié m'a placée au rang des immor-

,, tels, & dans le sein de l'être suprême :
,, une volupté céleste & pure y comble mes
,, desirs ; c'est-là que je t'attends : là, dans
,, les flots d'une éternelle clarté, nos ames
,, confondues jouiront d'elles-mêmes & du
,, Dieu qui fera leur bonheur.

,, Oui, je t'y attends, cher Tancrede,
,, si toi-même tu ne te fermes pas la route
,, du ciel, & si tu ne te laisses pas entraîner à
,, l'erreur de tes sens. Vis, & sois sûr que
,, je t'aime autant qu'il m'est permis d'ai-
,, mer un mortel. ,, Elle dit : ses regards s'allument du zele qui l'enflamme ; la douce consolation coule dans le cœur du Héros. Clorinde se perd dans la clarté qui l'environne, & disparoît à sa vue.

Tancrede se réveille, la sérénité dans l'ame, & s'abandonne aux soins fideles qui le rappellent à la vie : cependant il ordonne qu'on rende à son amante les devoirs suprêmes : il ne peut lui élever un superbe mausolée ; le ciseau n'anima point des figures destinées à pleurer sur sa tombe,

mais du moins on choiſit le marbre le plus précieux, & l'art en arrodit les contours.

Un nombreux cortége accompagna le cercueil avec des flambeaux funebres : les armes de la Guerriere furent attachées à un pin, en forme de trophée. Dès le lendemain le Héros ſurmontant ſa foibleſſe & maîtriſant ſa douleur, alla, pénétré d'un reſpect religieux, viſiter le lieu qui renfermoit cette dépouille auguſte & chérie.

A la vue du tombeau qui poſſede la plus belle moitié de lui-même, il pâlit ; ſa langue & ſes ſens ſont glacés : ſes regards s'attachent immobiles ſur ce marbre funeſte. Enfin un torrent de pleurs s'échappe de ſes yeux, & d'une voix qu'entrecoupent les ſanglots : „ O tombe, s'écrie-t-il, ô cher & fatal „ objet qui renferme mon amante & que „ j'arroſe de mes larmes !

„ Non, ce n'eſt point la mort qui habite „ dans ton ſein ; ma Clorinde y vit encore, „ & l'amour y vit avec elle : je ſens, „ ah ! je ſens des feux qui me ſont connus ;

,, ils ſont moins doux qu'autrefois, mais ,, toujours auſſi brûlans : ô tombe ! reçois ,, mes ſoupirs, reçois ces baiſers mouillés de ,, mes pleurs ; tranſmets-les à ces reſtes chéris que tu poſſedes & que je ne puis plus ,, embraſſer !

,, Sa belle ame n'en ſera point offenſée : ,, le ſéjour qu'elle habite eſt inacceſſible à la ,, colere & à la haîne : elle pardonne à mon ,, erreur, & cette idée eſt la ſeule conſolation qui me ſoutienne au milieu de mes ,, cruels ennuis. Elle ſait que ſa mort ne ,, fut que le crime de ma main ; elle permet que ce cœur qui l'aima, l'aime ,, encore juſqu'à ſon dernier ſoupir.

,, Oui, je l'aimerai juſqu'à mon dernier ,, ſoupir. Heureux le jour qui finira mes ,, douleurs ! plus heureux mille fois, ſi ,, dans ton ſein mes cendres pouvoient ſe ,, confondre & repoſer avec les ſiennes ! ,, réunis ſur la terre, réunis dans les cieux, ,, nous devrions à la mort un bonheur que ,, nous refuſa la vie ! flatteuſe eſpérance,

,, ah que mon deſtin feroit glorieux, ſi tu ,, n'étois pas une illuſion ! ,,

Cependant des cris ſiniſtres ont alarmé Solime fur le fort de Clorinde : bientôt des avis plus certains portent dans toute la ville la douleur & la déſolation. Tout retentit de plaintes, de regrets & de gémiſſemens. On croiroit qu'un vainqueur furieux la détruit dans les fondemens; que le fer & la flamme ravagent les maiſons & dévorent les temples.

Mais l'inconſolable Arſés attire fur lui tous les regards : ſa douleur profonde, concentrée, ne s'exprime point par des larmes : il ſouille ſes cheveux blancs de cendre & de pouſſiere; il ſe meurtrit le viſage & déchire ſon ſein. Cependant Argant s'avance au milieu de la foule éplorée.

,, Clorinde n'eſt plus, s'écrie-t-il ! que ,, n'ai-je pas fait, que n'ai-je pas dit pour ,, ſauver ſes jours ! Dès que je me ſuis ,, apperçu qu'elle étoit reſtée au milieu des ,, ennemis, j'ai voulu la ſuivre & périr

„ avec elle. Combien de fois j'ai ſupplié „ votre maître de me faire ouvrir les por- „ tes ? il a repouſſé ma priere, il a réſiſté à „ mes larmes, & j'ai été forcé de plier ſous „ ſon pouvoir ſuprême.

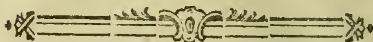
„ Hélas ! s'il m'eût été permis de me „ livrer à mon ardeur, je l'aurois ſans „ doute arrachée des mains de la mort ; ou „ du moins ſur cette terre arroſée de ſon „ ſang, une fin glorieuſe auroit terminé ma „ vie. Mais que pouvois-je davantage ? & „ les hommes & le ciel en avoient autre- „ ment décidé. Elle eſt morte ! & je ſais „ quel devoir elle me laiſſe à remplir.

„ Solime, écoute mes ſermens ! écoute- „ les, ô ciel ! & ſi je ſuis parjure, que ta „ foudre m'anéantiſſe ! Je jure de venger „ Clorinde ſur ſon barbare homicide ; je „ jure de ne jamais quitter cette épée qu'elle „ n'ait percé le cœur de Tancrede, & que „ je n'aie laiſſé ſon odieux cadavre en proie „ aux vautours. „

Il dit : le peuple applaudit à ſes pro-

meſſes, & l'idée d'une prompte vengeance trompe la douleur commune. Vains ſermens ! bientôt les effets démentiront ſes eſpérances : il expirera lui-même ſous les coups du Héros que déja il croit accablé ſous les ſiens.





CHANT XIII.

CETTE machine immense, la terreur de Solime, est à peine réduite en cendres, qu'Ismen cherche de nouveaux moyens pour enchaîner la valeur des Latins & tromper leur espoir.

Non-loin des tentes des Chrétiens, au fond d'un vallon solitaire, s'éleve une antique forêt : des arbres aussi vieux que le monde, y répandent une ombre funeste. Là, quand le soleil darde ses feux les plus brûlans, à peine on voit luire une lumiere tremblante, triste & décolorée. Tel paroît un foible crépuscule sous un ciel nébuleux, lorsque la nuit succede au jour, ou le jour à la nuit.

Mais quand le soleil est sur son déclin, ce n'est plus qu'une sombre horreur, d'épaisses ténebres & une nuit aussi affreuse que celle des enfers. L'œil est étonné de ne

plus voir, & les cœurs sont glacés d'effroi. Les troupeaux & les bergers craignent d'errer sous ces ombrages : jamais le voyageur ne s'y repose, il les fuit & les montre de loin, comme un objet sinistre & malheureux.

C'est-là que portées sur des nuages, avec leurs infâmes amans, les sorcieres vont célébrer leurs orgies nocturnes : sous les formes les plus hideuses, elles y tiennent leur infernal conseil, & dans leur abominable débauche, outragent la nature & l'amour.

Jamais dans ce bois funeste, les habitans de ces lieux n'oserent arracher un rameau : les Chrétiens plus hardis y porterent la coignée, & c'étoit-là qu'ils avoient construit leurs machines. A la faveur du silence & de la nuit, l'Enchanteur pénetre dans cette forêt; il y décrit un cercle & y trace des caracteres magiques.

Il quitte sa ceinture, met dans le cercle un pied nud & murmure tout bas les mots les plus puissans : trois fois il se tourne vers l'orient, trois fois du côté où le soleil se

couche ; trois fois il agite cette baguette qui rappelle les morts du fond des tombeaux & les rend à la vie : trois fois de son pied nud il frappe la terre & enfin il prononce ces terribles accens.

,, Ecoutez, écoutez, ô vous que jadis ,, du sein de la lumiere le tonnerre précipita ,, dans l'abîme, vous qui, errans au milieu ,, des airs, y formez les tempêtes & les ,, orages, & vous, habitans de l'enfer, ,, ministres du désespoir & de la mort, je ,, vous invoque ! & toi plus qu'eux tous, ,, Monarque des sombres royaumes, qui ,, regnes sur les feux dont toi-même tu es ,, dévoré !

,, Prenez sous votre garde cette forêt & ,, ces arbres que j'ai comptés & que je ,, confie à vos soins : qu'à chacun de ces ,, arbres quelqu'un de vous s'unisse comme ,, l'ame au corps des mortels : que le Chré-,, tien qui osera en approcher, recule épou-,, vanté ; que du moins il s'arrête aux pre-,, miers coups, & redoute votre ven-,, geance. ,, Il ajoute des mots encore

plus

plus affreux, que sans être impie aucune langue ne peut répéter.

A sa voix les astres qui couronnent le front de la nuit perdent leur clarté : la lune se trouble & se couvre d'un nuage. Mais les démons ne paroissent point encore : Ismen furieux : ,, Esprits infernaux, s'écrie-t-il, ,, vous n'obéissez pas à ma voix ! peut-être ,, vous attendez de plus redoutables accens ,, & des mots plus mystérieux ?

,, Je n'ai point encore oublié les secrets ,, les plus puissans de mon art : d'une langue ,, ensanglantée, je sais encore proférer ce ,, nom terrible & redouté qui fait trembler ,, les enfers & pâlir leur Monarque sur ,, son trône. Si . . . Si . . . ,, il alloit en dire davantage, mais déja le charme est accompli.

Auprès de lui se rassemble une troupe innombrable d'esprits mal-faisans ; & ceux qui errent dans les airs, & ceux qui habitent les sombres horreurs de l'abîme : tous sont encore remplis d'effroi & pleins de l'arrêt terrible qui leur défendit de se mêler dans les querelles des mortels. Mais l'accès

de la forêt ne leur a point été interdit, & sans violer les céleſtes décrets, ils peuvent habiter les arbres que leur confie l'Enchanteur.

Fier du ſuccès de ſes charmes, Iſmen retourne vers Aladin : ,, Seigneur, lui dit-,, il, ſors du trouble qui t'agite ; que ton ,, cœur connoiſſe enfin la paix & la tran-,, quillité. Ton trône n'a plus rien à redou-,, ter : les ennemis ne pourront plus relever ,, leur machine détruite. ,, Il dit, & puis lui raconte les prodiges qu'il vient d'opérer.

Il ajoute enſuite : ,, Le ciel nous pro-,, met encore un événement dont mon cœur ,, n'eſt pas moins flatté : bientôt Mars & ,, le Soleil ſe joindront dans le ſigne du ,, Lion : leurs feux combinés dévoreront la ,, terre ; la pluie ne s'épanchera plus ſur ,, ſon ſein aride : l'air ſera immobile & ,, brûlant : tout annonce aux mortels la ,, ſéchereſſe la plus funeſte.

,, Ici du moins tes ſujets trouveront un ,, aſyle au milieu des ombrages & ſur le ,, bord des fontaines : mais les Chrétiens

„ languiront ſur une plaine ſtérile & deſ-
„ ſéchée ; déja vaincus par le ciel, ils
„ ſeront anéantis par l'Egyptien.

„ Pour toi, tranquille ſpectateur de ta
„ victoire, tu triompheras ſans avoir com-
„ battu : mais ſi l'orgueilleux Circaſſien,
„ qui s'indigne contre le repos, & ne con-
„ noît de gloire que celle qu'on moiſſonne
„ au milieu des dangers, vient d'une ar-
„ deur importune exciter ton courage,
„ tâche de trouver un frein qui l'arrête :
„ bientôt le ciel propice à nos vœux, te
„ donnera la paix & rejettera ſur nos enne-
„ mis les fléaux dont ils nous ont menacés. „

Raſſuré par ce diſcours, Aladin ne craint plus les forces des Chrétiens. Déja ſes murailles ſe relevent : toujours actif, il en preſſe les réparations : citoyen, étranger, tout travaille ; tout eſt dans un continuel mouvement.

Cependant le pieux Bouillon ne veut point livrer à Solime un inutile aſſaut ; c'eſt d'une nouvelle tour qu'il attend le ſuccès :

& pour en conſtruire une, il envoie ſes travailleurs dans la forêt qui, juſqu'alors, a fourni du bois à ſes beſoins. Ils y vont aux premiers rayons du jour : mais à ſon aſpect, une frayeur ſoudaine les ſaiſit & les glace.

Tel un enfant timide fuit des ſpectres que lui forge ſon imagination : tel dans l'ombre & dans le ſilence de la nuit, il redoute les fantômes qu'il a créés. Ainſi tremblent les travailleurs, à qui la crainte figure des monſtres plus terribles que les ſphinx & lès chimeres.

Etonnés, éperdus, ils retournent ſur leurs pas & dans de ridicules récits, ils peignent des prodiges qui ne trouvent aucune croyance. Godefroi les renvoie avec une eſcorte de guerriers intrépides, dont l'audace puiſſe raſſurer leurs eſprits.

Mais à peine ont-ils appercu ces ombres épaiſſes, ces aſyles affreux & ſauvages, leur cœur palpite & frémit d'épouvante & d'horreur. Cependant ils avancent encore,

& sous une feinte hardiesse, ils cachent leur frayeur & leur lâcheté : déja ils approchoient de la forêt enchantée.

Tout-à-coup un bruit affreux s'y fait entendre : tel mugit un volcan dans le sein de la terre ébranlée ; tel est le murmure des vents, ou le gémissement des vagues brisées contre les écueils. On croit y démêler le rugissement des lions, le sifflement des serpens, les hurlemens des loups, les cris des ours, les éclats de la trompette & les sons bruyans du tonnerre mêlés & confondus.

Travailleurs & guerriers, tout pâlit : mille indices trahissent la terreur dont leur ame est frappée : la raison ne peut soutenir leur audace ; la discipline ne peut les arrêter : ils cedent à la puissance invisible qui les frappe. Ils fuient ; & l'un d'eux vient auprès de Bouillon excuser en ces mots leur foiblesse.

,, Seigneur, il n'est plus personne qui ose
,, attaquer cette forêt : l'enfer tout entier
,, s'est armé pour la défendre. Qui pourroit

„ la regarder ſans crainte , auroit le cœur „ muni d'une triple enceinte de diamant : „ il faut être inſenſible pour ſoutenir les „ tonnerres & les rugiſſemens qui s'y font „ entendre. „

Alcaſte écoutoit ce diſcours ; Alcaſte dont la valeur ſtupide mépriſe les mortels & la mort : les monſtres les plus formidables , les volcans , la foudre , les tempêtes , tout ce que l'univers raſſemble de plus affreux , rien ne peut étonner ſa témérité.

Alcaſte avec un geſte dédaigneux & un ſourire moqueur : „ J'irai , dit-il , où n'oſe „ aller ce Guerrier ; moi-même je cou- „ perai ce bois qu'habitent les chimeres & „ les ſonges : ces fantômes affreux , ces „ murmures , ces cris ne pourront le garan- „ tir de mes coups : je braverai l'enfer tout „ entier , ſi l'enfer s'eſt ligué pour le „ défendre. „

Il part de l'aveu de Godefroi ; bien-tôt il voit la fatale forêt ; il entend ſes mugiſ- ſemens : toujours intrépide , il s'avance & déja ſes pieds alloient fouler le ſol enchanté ;

mais tout-à-coup s'éleve devant lui une barriere de feu.

Bientôt c'est une muraille dont les flammes rapides roulent des torrens de fumée, & de tous côtés environnent le bois & le défendent. D'espace en espace, des flammes s'élevent sous la forme de châteaux, de tours, de machines guerrieres.

Au milieu de ces feux, que de monstres armés ! que d'effroyables fantômes ! l'un jette sur Alcaste des regards louches & sinistres, d'autres le menacent & lui présentent la mort. Il fuit enfin ; il fuit à pas lents, tel qu'un lion que des chasseurs poursuivent : mais c'est toujours une fuite, & pour la premiere fois il a connu la peur.

Il s'étonne de trouver dans son ame ce sentiment nouveau : il s'en indigne, & son cœur est déchiré par le repentir. Sombre, morne, honteux de lui-même, il n'ose plus lever ses regards jadis si fiers, & va cacher dans sa tente sa tristesse & sa confusion.

Godefroi le demande ; il balance &

cherche des excuſes pour ſe dérober à ſes yeux : il ſe rend enfin à ſes ordres, mais il marche d'un pas tardif & la tête baiſſée. A ſon ſilence d'abord, enſuite au déſordre de ſes réponſes, le Héros connoît ſa diſgrace & ſa fuite : ,, Que faut-il en croire, dit-il ? ,, ſont-ce des preſtiges ? Sont-ce des mira- ,, cles ?

,, S'il eſt parmi vous un guerrier qui oſe ,, ſonder cet étrange myſtere, qu'il aille, ,, & que du moins il nous en rende un ,, compte plus fidele. ,, Il dit : & ce jour & les deux autres qui le ſuivirent, les plus fameux guerriers tenterent de pénétrer dans la redoutable forêt ; tous reculerent à ſon aſpect ; tous furent ſaiſis de crainte & d'effroi.

Cependant Tancrede avoit rendu à ſa chere Clorinde les honneurs ſuprêmes : quoique languiſſant, accablé de douleurs & d'ennuis, il puiſſe à peine ſoutenir ſon caſque & ſa cuiraſſe, il s'offre à cette pénible entrepriſe. Son corps reçoit la loi de l'ame qui l'anime ; & le courage en

lui, devient de le force & de la vigueur.

Il marche en ſilence, & les yeux ouverts ſur les dangers inconnus qu'il va braver: il ſoutient l'aſpect effrayant de la forêt; ſans s'étonner, il entend le bruit du tonnerre, il ſent les ſecouſſes de la terre ébranlée: ſon cœur frémit un inſtant; mais bientôt d'un pas intrépide il entre dans le bois redouté, & ſoudain le rempart de feu s'éleve devant lui.

Il recule à cette vue; il balance un moment, & ſe dit à lui-même: » Que » ſerviront ici mes armes? Dois-je me » précipiter dans la gueule de ces monſ- » tres, au milieu de cette flamme prête à » me dévorer? ſans doute je ne dois pas » épargner mon ſang quand l'honneur le » demande; mais l'honneur n'ordonne » pas d'en être prodigue: je connois ſa » voix, le cœur de Tancrede eſt fait pour » la diſtinguer.

» Mais ſi je retourne ſans ſuccès, que » dira l'armée? Quelle autre forêt pourra » fournir à nos beſoins? Godefroi voudra

» vaincre tous ces obſtacles, & peut-être » un autre guerrier oſera ce que n'aura » oſé Tancrede? peut-être ces flammes n'ont » de redoutable que l'apparence ? . . . « Allons. . . . il dit & s'élance au milieu de l'incendie.

Il ne ſent point cette chaleur brûlante que doit produire un feu ſi terrible : il ne peut juger ſi ces flammes ſont réelles ou fantaſtiques : tout-à-coup ſous ſes pas l'incendie s'évanouit ; un nuage épais lui ſuccede, chargé de ténebres & de frimats ; les frimats & les ténebres diſparoiſſent à leur tour.

Tancrede ſurpris, mais toujours intrépide, avance d'un pas ferme & sûr dans cette forêt profane, & en ſonde les plus ſecrets détours : aucun prodige, aucun fantôme ne vient troubler ſa vue ; rien ne s'oppoſe à ſa marche que l'épaiſſeur du bois & ſes tortueux labyrinthes.

Enfin il découvre un vaſte & ſpacieux terrein qui s'éleve en amphithéatre : au milieu paroît un orgueilleux cyprès ſem-

blable à une piramide : il dirige ses pas vers cet arbre ; il voit sur l'écorce des caracteres mystérieux , tels que jadis l'Egypte en employoit pour fixer la parole & peindre la pensée.

Parmi ces signes inconnus, il en retrouve quelques-uns dont les Syriens font usage : il lit : *O ! Guerrier téméraire , qui as osé porter tes pas dans les régions de la mort , de grace , si tu n'es pas aussi barbare que tu es intrépide , de grace , ne trouble pas ce secret asyle ? pardonne à des infortunés privés de la lumiere des cieux ; ce n'est point aux vivans à faire la guerre aux morts.*

Pendant que Tancrede cherche le sens que lui cachent ces mots , il entend le vent qui frémit à travers le feuillage : bientôt des sons lugubres , & un concert de soupirs & de sanglots , viennent frapper ses oreiles , & portent dans son cœur , des sentimens mêlés de pitié , d'épouvante & de douleur.

Il tire son épée , & de toute sa force il frappe le cyprès : ô prodige ! le sang coule

de l'écorce & va rougir la terre. Le Héros redouble : alors il entend ſortir comme du ſein d'un tombeau de longs gémiſſemens.

Bientôt une voix lui crie : ,, Ah Tan-,, crede ! arrête ! tu m'as déja fait une ,, trop cruelle bleſſure ; barbare ! tu m'as ,, arrachée du corps que j'animois ; pour-,, quoi viens-tu déchirer encore cet arbre ,, malheureux , auquel m'unit une dure ,, deſtinée ? Veux-tu , cruel , outrager juſ-,, ques dans le tombeau les cendres de ton ,, ennemie ?

,, Je ſuis Clorinde ; Je ne ſuis pas la ſeule ,, qui habite cet arbre funeſte : Chrétien , ,, Infidele , tout ce qui a péri ſous les murs ,, de Solime eſt enchaîné ici par la force ,, d'un charme inconnu : ces rameaux , ces ,, arbres ſont animés , & tu ne peux en ,, couper une branche , que tu ne ſois ,, homicide. ,,

Le malade qui voit en ſonge des dragons ou des chimeres que la flamme environne , les craint ſans les croire ; & quoiqu'à demi convaincu de l'erreur de ſes ſens , il

il fait pour les fuir d'inutiles efforts, tant l'aſpect de ces monſtres imaginaires lui imprime de terreur & d'effroi : ainſi le Héros frémit & cede à des illuſions que ſon eſprit combat encore.

Son cœur ſubjugué par un ſentiment impérieux, s'alarme & ſe glace ; le fer échappe de ſes tramblantes mains ; éperdu, hors de lui-même il croit voir ſa Clorinde gémiſſante, éplorée, qui lui reproche ſes bleſſures & ſes outrages : il ne peut plus regarder ce ſang ; il ne peut plus entendre ces douloureux ſoupirs.

Ainſi ce courage que les dangers les plus affreux, que la mort même n'ont pu troubler, eſt amolli tout-à-coup par une ombre trompeuſe, par de vains ſanglots, par le nom ſeul d'un objet adoré. Un vent impétueux a porté loin de la forêt le fer que ſa main a laiſſé tomber : il ſort & retrouve ſon épée ſur ſa route.

Il arrive auprès de Godefroi, & après avoir recueilli ſes eſprits : ,, Seigneur, lui ,, dit-il, je viens te confirmer des prodiges

,, que tu n'as pas voulu croire, & qui en ,, effet ſont incroyables : ce bruit hor- ,, rible, ces ſpectres effrayans, tout eſt ,, réel.

,, Un feu ſoudain s'eſt allumé à mes ,, yeux, & les flammes ont formé un rem- ,, part autour de la forêt ; des monſtres ,, armés m'en ont défendu les abords : ,, j'ai franchi les obſtacles ; le fer, l'incen- ,, die, & les monſtres ont diſparu : j'ai ,, vu les ténebres de la nuit, & les frimats ,, de l'hiver, que bientôt la clarté la plus ,, pure a fait diſparoître.

,, Le dirai-je ? ces arbres ſont animés : ,, des ames humaines leur donnent le ſen- ,, timent & la vie. Moi-même j'ai entendu ,, de triſtes accens qui retentiſſent encore ,, douloureuſement dans mon cœur. Le ,, ſang coule de leur écorce coupée..... ,, Non, j'avoue ma foibleſſe.... non... ,, je ne pourrai jamais en arracher une ,, branche. ,,

Il dit : cependant le pieux Bouillon flotte agité de mille penſées : ira-t-il lui-même

tenter cette aventure & lutter contre les enchantemens; ou bien enverra-t-il dans une forêt plus éloignée chercher les matériaux néceſſaires à ſes deſſeins? mais le Solitaire vient l'arracher à la rêverie dans laquelle il eſt plongé.

,, Quitte, quitte, lui dit-il, ces pen-
,, ſées audacieuſes! un autre bras que le
,, tien doit couper ces arbres que défend
,, envain un charme inconnu. Déja, déja
,, le vaiſſeau fatal aborde ſur un rivage
,, déſert, & plie ſes voiles: déja le Guer-
,, rier qui doit nous faire triompher a
,, rompu l'indigne chaîne qui le retient, &
,, abandonne des lieux témoins de ſa foi-
,, bleſſe. Bientôt Sion ſera ſous nos loix,
,, & le fier Sarraſin expirera ſous nos
,, coups.,,

Son viſage eſt en feu; ſa voix a plus d'éclat que celle d'un mortel: Godefroi ſe livre à un nouvel eſpoir, & une ardeur inconnue s'allume dans ſon ame. Cependant le ſoleil eſt dans le ſigne du cancer, & du feu de ſes rayons il embrâſe la terre,

La chaleur épuise les forces des guerriers, & nuit aux desseins du Héros.

Les astres ne répandent plus une bénigne influence ; leur aspect mal-faisant porte dans l'air les impressions les plus funestes : tout est en proie à une ardeur qui consume & dévore. A un jour brûlant, succede une nuit plus cruelle que remplace un jour plus affreux.

Jamais le soleil ne se leve que couvert de vapeurs sanglantes, sinistre présage d'un jour malheureux : jamais il ne se couche que des taches rougeâtres ne menacent d'un aussi triste lendemain. Toujours le mal présent est aigri par l'affreuse certitude du mal qui doit le suivre.

Sous ces rayons brûlans, la fleur tombe desséchée ; la feuille pâlit, l'herbe languit altérée ; la terre s'ouvre, & les sources tarissent. Tout éprouve la colere céleste, & les nues stériles répandues dans les airs, n'y sont plus que des vapeurs enflammées.

Le ciel semble une noire fournaise : les yeux ne trouvent plus où se reposer : le

zéphir se tait enchaîné dans ses grottes obscures ; l'air est immobile : quelquefois seulement la brûlante haleine d'un vent qui souffle du côté du rivage more, l'agite & l'enflamme encore davantage.

Les ombres de la nuit sont embrâsées de la chaleur du jour : son voile est allumé du feu des cometes & chargé d'exhalaisons funestes. O terre malheureuse, le ciel te refuse sa rosée ! les herbes & les fleurs mourantes attendent envain les pleurs de l'aurore.

Le doux sommeil ne vient plus sur les ailes de la nuit verser ses pavots aux mortels languissans. D'une voix éteinte, ils implorent ses faveurs & ne peuvent les obtenir. La soif, le plus cruel de tous ces fléaux, consume les Chrétiens : le tyran de la Judée á infecté toutes les fontaines de mortels poisons, & leurs eaux funestes ne portent plus que les maladies & la mort.

Le Siloé qui toujours pur leur avoit offert le trésor de ses ondes, appauvri maintenant, roule lentement sur des sables qu'il mouille à peine : quelle ressource hélas !

l'Eridan débordé, le Gange, le Nil même lorſqu'il franchit ſes rives & couvre l'Egypte de ſes eaux fécondes, ſuffiroient à peine à leurs deſirs.

Dans l'ardeur qui les dévore, leur imagination leur rappelle ces ruiſſeaux argentés qu'ils ont vu couler au travers des gazons; ces ſources qu'ils ont vu jaillir du ſein d'un rocher & ſerpenter dans des praìries : ces tableaux jadis ſi rians ne ſervent plus qu'à nourrir leurs regrets & à redoubler leur déſeſpoir.

Ces robuſtes guerriers qui ont vaincu la nature & ſes obſtacles, qùi jamais n'ont ployé ſous leur péſante aŕmure; que n'ont pu dompter le fer ni l'appareil de la mort, foibles maintenant, ſans courage & ſans vigueur, preſſent la terre de leus poids inutile : un feu ſecret circule dans leurs veines, les mine & les conſume.

Le courſier, jadis ſi fier, languit auprès d'une herbe aride & ſans ſaveur; ſes pieds chancellent, ſa tête ſuperbe tombe négligemment penchée; il ne ſent plus l'éguillon

de la gloire ; il ne se souvient plus des palmes qu'il a cueillies : ces riches dépouilles, dont il étoit autrefois si orgueilleux, ne sont plus pour lui qu'un odieux & vil fardeau.

Le chien fidele oublie son maître & son asyle ; il languit étendu sur la poussiere, & toujours haletant, il cherche envain à calmer le feu dont il est embrâsé : l'air lourd & brûlant pese sur les poumons qu'il devoit rafraîchir.

Dans la langueur qui les accable, les Chrétiens loin de prétendre encore à la victoire, craignent les derniers malheurs : on entend de tous côtés de tristes gémissemens & les cris de la douleur : ,, Qu'espere Godefroi ? qu'attend-il encore ? que ,, tout son camp périsse anéanti ?

,, Eh ! comment se flatte-t-il de triompher de nos ennemis ? où prendra-t-il ,, des machines ? à tant de signes éclatans, ,, lui seul ne reconnoît pas le céleste cour- ,, roux ? mille prodiges nouveaux, mille ,, spectres effrayans, ce soleil qui nous

,, brûle de ses feux, tout nous l'annonce ,, & nous l'atteste.

,, Troupe vile & dédaignée, objet de ,, ses mépris, il faudra donc que nous ,, mourrions ici pour lui conserver son ,, sceptre & son empire ? cette autorité ,, suprême dont il est enivré, mérite-t-elle ,, donc d'être achetée du bonheur & de ,, la vie des peuples soumis à ses loix ?

,, Eh! voilà ce mortel pieux ? voilà cette ,, sensibilité, cette humanité si vantées ? ,, le barbare ! pour jouir d'un vain & ,, dangereux honneur, il oublie le salut ,, des siens. Pendant que les fontaines & ,, les ruisseaux sont taris pour nous, les ,, ondes du Jourdain coulent à sa table ; ,, & tranquille avec ses favoris, il la mêle ,, avec le vin de Crete. ,,

Ainsi murmuroient les Latins : mais le Chef des Grecs las depuis long-tems de suivre leurs drapeaux, ne s'arrêta point à de vaines plaintes : ,, Pourquoi mourir ici, ,, dit-il, pourquoi attendre que tous les

,, miens y périssent avec moi ? que Gode-
,, froi toujours aveugle en sa folie se perde
,, s'il le veut & tous ses Latins avec lui ! ,,
Il dit, & sans prendre congé, il part à la faveur du silence & de la nuit.

Le jour révele sa fuite, & son exemple devient contagieux; ceux qui ont suivi Clotaire, Adhémar, & les autres Héros que le fer a moissonnés, croient que la mort de leurs chefs les a dégagés de leurs sermens : ils ne songent plus qu'à la fuite, & déja quelques-uns se sont échappés avec les ombres.

Godefroi entend leurs complots, il voit leur désertion : il pourroit s'armer du pouvoir suprême, mais son cœur abhorre des remedes rigoureux : il leve les mains au ciel, il y fixe ses regards animés d'un saint zele, & avec cette foi qui peut suspendre le cours des fleuves & transporter les montagnes, il adresse à l'Eternel cette humble priere.

,, O mon pere, ô mon Dieu, si jadis,
,, dans le désert, tu fis pleuvoir pour ton

,, peuple une célefte rofée, fi tu donnas ,, à un mortel d'amollir les rochers & de ,, faire jaillir une fource d'eau vive du ,, fein d'une montagne, déploie auffi en ,, notre faveur le pouvoir de ton bras ! ,, pardonne à notre foibleffe, & n'écoute ,, que ta grace : nous fommes tes foldats ; ,, que ce titre du moins nous obtienne ta ,, pitié ! ,,

Bientôt fa priere s'éleve au ciel fur les ailes du defir : l'Eternel l'entend & abaiffe fur fon peuple fes regards attendris : il veut mettre enfin un terme au fléau qui l'accable.

,, Les guerriers, dit-il, armés pour ven- ,, ger ma loi ont affez éprouvé de périls ,, & de revers ; l'enfer & le monde con- ,, jurés ont employé contre eux & la force ,, & l'adreffe : un nouvel ordre des chofes ,, va commencer, & pour eux le deftin ,, n'aura plus qu'un cours profpere. Qu'il ,, pleuve ; que l'invincible guerrier revienne, ,, & que l'Egyptien ne paroiffe que pour ,, ajouter à leur triomphe & à leur gloire. ,,

Il dit : les cieux tremblerent à ſa voix; les ſpheres céleſtes s'émûrent, l'air frémit de reſpect; l'Océan, les montagnes & les abîmes furent ébranlés. Soudain des éclairs étincellent & le tonnerre éclate : avec des cris de joie, les Chrétiens ſaluent le tonnerre & les éclairs.

Des nues s'épaiſſiſſent ; elles ne ſont point formées des vapeurs groſſieres de la terre ; elles deſcendent du ciel même, qui ouvre toutes ſes cataractes : une nuit ſoudaine embraſſe l'Univers, & dérobe la clarté : une pluie impétueuſe groſſit les ruiſſeaux, & bientôt inonde la plaine.

Quand l'été darde ſes feux, on voit les oiſeaux aquatiques attendre la pluie ſur des rives deſſéchées, l'appeller à grands cris, & la recevoir ſur leurs ailes étendues; ils ſe plongent dans les flots, s'y replongent encore, & dans leur ſein éteignent l'ardeur dont ils furent conſumés.

Tels les Chrétiens avec des cris d'allégreſſe reçoivent les torrens que verſe ſur eux la faveur céleſte. Ils rempliſſent des

coupes, ils remplissent leurs casques & boivent à longs traits l'onde fraîche & bienfaisante : les uns y plongent leurs mains ; d'autres s'y baignent le visage : quelques-uns par une sage prévoyance la conservent dans des vases pour servir à leurs besoins.

La terre aride & desséchée la reçoit avidement dans son sein entr'ouvert, & par de secrets canaux la distribue dans ses veines ; elle y circule & va bientôt rendre aux plantes & aux fleurs la fraîcheur & la vie.

La nature renaît & s'embellit. Telle une jeune beauté qu'un remede salutaire rappelle des portes du trépas, voit refleurir les roses de son teint, & bientôt oubliant ses douleurs, reprend sa parure & se couronne de guirlandes.

Enfin le ciel se ferme : le soleil reparoît, & ne lance que ces rayons amoureux dont il caresse la terre aux beaux jours du printems. O reine des vertus ! ô foi des Chrétiens ! tu changes l'ordre des saisons ; tu rends à l'air agité le calme & le repos : tu triomphes & du sort & des astres ennemis.

CHANT XIV.



CHANT XIV.

CEPENDANT la nuit se leve toute humide des vapeurs de la terre : de son voile dégoutte une précieuse rosée qui va rafraîchir encore les fleurs & la verdure : les zéphirs se balancent dans les airs, & leur haleine invite les mortels au repos.

Déja dans les bras du sommeil, ils oublioient leurs travaux & leurs peines, quand assis au sein de l'éternelle clarté, le Maître de l'univers abaissa sur la terre cet œil qui ne ferme jamais : d'un regard complaisant il envisage Godefroi, & lui envoie un songe qui doit lui révéler les célestes décrets.

Non loin des portes dorées que le soleil frappe de ses premiers rayons, est une porte de crystal, qui s'ouvre avant que l'astre du jour ait commencé sa carriere ; c'est par-là que sortent ces songes, enfans du ciel, qui vont verser dans les cœurs purs l'espérance

& la joie : c'eſt par-là que celui qui eſt deſtiné à Godefroi, deſcend vers lui, porté ſur des ailes d'or.

Jamais viſion n'offrit à un mortel des images ſi belles, ni ſi riantes : à ſes yeux ſe dévoilent les ſecrets de l'Olympe & des ſpheres céleſtes : il voit la vérité dans ſa ſource & les êtres dans leur réalité ; il ſe croit tranſporté dans un eſpace lumineux, tout brillant d'or & de clarté.

Pendant qu'il admire l'étendue, les mouvemens & l'harmonie de l'Univers, un guerrier ſe préſente à ſa vue, couronné de rayons & tout étincelant de feux : d'une voix dont rien, ici-bas, ne peut égaler la douceur : — ,, Godefroi, lui dit-il, tu ,, ne me reconnois pas ? tu ne reconnois ,, pas Hugues ton fidele ami ? —

,, — Pardonne à mes yeux éblouis : au ,, milieu de l'éclat qui t'environne, je n'ai ,, pu retrouver tes traits : ,, Il dit ; & trois fois dans ſes bras il veut preſſer ſon ami ; trois fois l'ombre échappe à ſes embraſſemens.

,, Je ne ſuis plus, lui dit-il, avec un ,, doux ſoûrire, je ne ſuis plus revêtu ,, d'une mortelle dépouille : tu vois un ,, eſprit pur, une ſubſtance impalpable, ,, un habitant du céleſte ſéjour : c'eſt ici ,, le temple de l'Eternel ; c'eſt ici que repo- ,, ſent ſes guerriers : ta place y eſt mar- ,, quée. — Quand y ſerai-je avec eux, ,, interrompit Godefroi ? Ah ! puiſſe la ,, mort briſer mes liens, ſi ces liens retar- ,, dent mon bonheur !

,, Bientôt, lui répond Hugues, tu parta- ,, geras notre gloire & notre triomphe ; ,, mais il faut encore que tu combattes ,, ſur la terre, & que tu y prodigues tes ,, ſueurs & ton ſang. Il faut que tu arra- ,, ches la Ville Sainte au joug de l'im- ,, pie, & que dans ſes murs tu fondes ,, un empire Chrétien, que gouvernera ton ,, frere après toi.

,, Mais pour ranimer encore le ſaint ,, amour qui brûle dans ton cœur, contem- ,, ple d'un œil plus fixe ces aſtres lumi- ,, neux, ces globes enflammés dont l'éter-

,, nelle intelligence dirige les mouvemens : ,, prête l'oreille à ces divins concerts, à ,, cette harmonie céleste ; abaisse ensuite ,, tes regards sur ce vil amas de sable & ,, de poussiere.

,, Quel petit théatre pour vos vertus ? ,, quelle vaine récompense pour vos tra- ,, vaux ! combien est étroite la sphere où ,, s'agite votre ambition ! dans quels ,, déserts, dans quelle solitude affreuse ,, vous étalez votre faste & vos viles gran- ,, deurs ! ce grain de sable est environné par ,, ce que vous appellez l'Océan ou l'abyme, ,, lac méprisable qui dément l'orgueil de ,, son nom. ,,

Godefroi jette sur la terre un regard dédaigneux ; la mer, les fleuves, les empires se confondent à sa vue, & ne forme qu'un imperceptible atôme : il s'étonne que notre folle ambition s'attache à des ombres, à une vaine fumée, qu'elle oublie ce ciel qui nous appelle, pour courir après une servile grandeur.

,, Puisque l'Etre suprême, dit-il, ne veut

,, pas encore briser mes fers, montre-moi ,, du moins le sentier où je dois marcher ,, au milieu des erreurs & des illusions qui ,, m'environnent ? —— Ce sentier, c'est ,, celui que tu tiens ; n'en détourne jamais ,, tes pas. Le seul conseil que je te ,, donne, c'est de rappeler de son exil l'illustre ,, fils de Berthol.

,, La Providence qui t'a choisi pour conduire ,, la sainte entreprise, destine ce ,, Héros à être le ministre de tes desseins : ,, si tu es la tête, il est le bras ; & ce qu'ordonnera ,, ta prudence, c'est à lui de l'exécuter. ,, Personne ne peut remplir sa place, ,, & tu ne pourrois, sans crime, lui ravir ,, une gloire qui lui appartient.

,, C'est à lui seul qu'il est donné de ,, triompher de la forêt & des charmes qui ,, la défendent : ton camp, qui déja n'a ,, plus de courage, ni d'espoir, va reprendre ,, à son retour une vigueur nouvelle. ,, Devant lui tomberont les murs de Sion ,, & les forces de l'Orient.

,, Que ne puis-je, dit Bouillon, revoir

,, ce jeune Héros au milieu de nous ! tu lis ,, dans mon cœur, tu fais fi je l'aime, fi ,, je l'eftime; mais, dis-moi fous quelles ,, conditions dois-je le rappeler ? dans ,, quels lieux le ferai-je chercher ? m'abaif- ,, ferai-je à la priere ? lui donnerai-je des ,, ordres ? fon retour, dans mon camp, ,, n'offenfera-t-il point la difcipline & les ,, loix ?

,, — Dieu, qui te prodigue fes faveurs, ,, veut que ceux dont il t'a nommé le chef, ,, t'honorent & te réverent : tu ne peux, fans ,, avilir ton pouvoir, defcendre à la priere ; ,, mais laiffe-toi fléchir, & cede aux pre- ,, mieres inftances.

,, Guelfe infpiré par Dieu même te con- ,, jurera de pardonner à Renaud fon erreur, ,, & de le rendre à la gloire & aux com- ,, bats : quoique aujourd'hui fous un ciel ,, étranger, ce jeune Héros, victime d'un ,, délire amoureux, languiffe dans la mol- ,, leffe & dans les plaifirs, ne doute pas ,, que bientôt ils n'accoure à la voix du ,, befoin qui vous preffe.

,, Pierre, à qui le ciel révele ses myste-,, res, saura diriger les pas de ceux que tu ,, auras chargés d'aller chercher ce jeune ,, Guerrier : par des routes inconnues, ils ,, arriveront dans les lieux qui le cachent, ,, & le rameneront au camp. Ainsi Dieu ,, réunira enfin sous tes drapeaux tous ,, tes compagnons égarés.

,, Je finirai par te dévoiler un secret qui ,, flattera ton cœur : ton sang se mêlera ,, un jour au sang de Renaud, & il en ,, sortira une race illustre & glorieuse. ,, Hugues se tait à ces mots, & s'évanouit comme une vapeur légere que le vent chasse, ou que dissipe le soleil : Godefroi se réveille, l'ame remplie d'étonnement & de joie.

Déja l'astre du jour avoit commencé sa carriere : Bouillon se leve & revêt sa pesante armure. Bientôt les chefs se rassemblent dans sa tente, & viennent y décider avec lui ce qu'on doit exécuter.

Guelfe plein de l'inspiration céleste commence le premier : ,, Je viens, Seigneur, ,, implorer ta clémence : peut-être à d'au-

„ tres yeux que les tiens ma priere paroî-
„ troit indiſcrete encore & prématurée.

„ Mais c'eſt en faveur de Renaud, c'eſt „ par Guelfe, c'eſt au pieux Bouillon „ qu'elle eſt adreſſée : je ne ſuis pas indigne „ d'obtenir une grace dont toute l'armée „ partagera la reconnoiſſance avec moi : „ conſens, je t'en conjure, conſens que „ mon neveu revienne, & que ſon ſang „ verſé pour la cauſe commune, expie „ ſon erreur.

„ Eh, quel autre que lui oſera porter „ le fer dans cette redoutable forêt ? Quel „ autre avec plus de conſtance & d'intrépi- „ dité, bravera les dangers & la mort ? tu „ le verras ébranler les ramparts ennemis, „ enfoncer les portes de Solime, & le „ premier s'élancer ſur ſes murs. Rends, „ Seigneur, rends à ton camp l'objet de „ ſon eſpérance & de ſes vœux.

„ Rends-moi un neveu ſi vaillant ; rends „ à ton pouvoir un bras ſi prompt à exécu- „ ter tes volontés ſuprêmes ; ne ſouffre pas „ qu'il languiſſe dans un obſcur repos ;

,, rappelle-le dans le ſein de la gloire : qu'il ,, ſuive tes drapeaux triomphans ; que ſur ,, ce noble théatre, ſous tes yeux, ſous tes ,, ordres, il revienne s'illuſtrer encore par ,, des exploits dignes de lui. ,,

Tous les guerriers par un doux murmure ſecondent les prieres du généreux Guelfe : Godefroi paroît ne céder qu'à ſes inſtances & à leur deſir : ,, Eh, comment, dit-il, ,, pourrois-je vous refuſer une grace, que ,, vous demandez avec tant d'ardeur ? Que ,, la loi ſe taiſe, je n'écoute aujourd'hui ,, que votre choix & vos vœux.

,, Que Renaud revienne ; mais qu'il ,, apprenne à mettre un frein à ſes paſ- ,, ſions, & qu'il juſtifie notre eſpoir & nos ,, deſirs. Guelfe, c'eſt à toi de lui annoncer ,, ſa grace ; ſans doute il précipitera ſon ,, retour : choiſis toi-même celui qui doit ,, lui porter cette nouvelle, & dirige ſes ,, pas vers les lieux où tu crois qu'il s'eſt ,, fixé. ,,

Il ſe tait ; le guerrier Danois ſe leve : ,, C'eſt ſur moi, dit-il, que le choix doit

,, s'arrêter. Pour remettre dans les mains ,, de Renaud l'épée de mon généreux ,, maître, j'irai le chercher au milieu des ,, périls & dans les climats les plus éloi- ,, gnés. ,, — Guelfe qui connoît sa valeur, souscrit à sa demande & lui associe Ubalde, dont la prudence & la sagesse ont mérité sa confiance.

Ubalde, dans ses jeunes années, avoit parcouru des régions lointaines ; & des glaces du pôle, il avoit voyagé jusques dans les sables brûlans de l'Ethiopie : il connoissoit les mœurs des peuples divers, leur usages & leurs langues : dans un âge plus mûr, Guelfe l'avoit attaché à sa fortune, & le comptoit parmi ses plus chers favoris.

Abusé par la renommée, Guelfe dirigeoit les pas de ces Guerriers vers les murs où regne Bohémond ; mais le solitaire, qui connoît son erreur, vient au milieu d'eux.

» Abusés par l'opinion vulgaire, vous » vous égareriez, leur dit-il, dans une » route infidele : marchez vers Ascalon : à » l'embouchure d'un fleuve, un homme

» vous apparoîtra ; il eſt l'ami des Chré-
» tiens , croyez à ſes diſcours , & abandon-
» nez-vous à ſes conſeils.

» Le ciel éclaire ſon eſprit ; moi-même ,
» dès long-temps , j'ai pris ſoin de l'inſ-
» truire de votre voyage : vous trouverez
» en lui autant de bonté que de ſageſſe. »

Dociles aux ordres du Solitaire , les deux guerriers volent vers le rivage où viennent expirer les flots qui baignent les murs d'Aſcalon : ils n'entendoient pas encore le mugiſſement des vagues , quand ils furent arrêtés par un fleuve dont la pluie avoit groſſi les eaux.

Dans ſon cours impétueux & rapide , il inondoit ſes rives : pendant qu'Ubalde & le Danois d'un œil étonné en meſurent la profondeur , un vieillard leur apparoît ; la douceur & la majeſté ſont ſur ſon front : il eſt revêtu d'une robe flottante ; une couronne de hêtre ceint ſa tête ; dans ſa main eſt une baguette : il remonte le fleuve , & foule d'un pied ſec cette plaine liquide.

Tels dans la ſaiſon des frimats , on voit

les habitans du pôle courir sur leurs fleuves glacés & presser les flots immobiles sous leur poids. Il aborde les deux guerriers, dont les regards sont fixés sur lui.

„ Amis, leur dit-il, vous poursuivez „ une pénible entreprise : vous avez besoin „ qu'une main secourable dirige vos pas : „ le guerrier que vous cherchez est loin „ de ces régions, dans un pays infidele, „ inhabité : que de travaux vous restent „ encore ! que de mers, que de rivages „ vous avez à parcourir ! c'est au-delà des „ limites du monde que vous trouverez „ l'objet de vos recherches.

„ Mais ne dédaignez pas de me suivre „ dans les grottes cachées où j'ai fixé mon „ séjour : je vous y révélerai des secrets „ importans, & qu'il est nécessaire que „ vous connoissiez ». Il dit, & il ordonne aux flots de se diviser : soudain l'onde obéit, & des deux côtés s'éleve une montagne liquide.

Le vieillard prend les deux guerriers par la main, & les conduit sous le lit du fleuve

dans

dans une grotte profonde : là ne pénetre qu'une lumiere pâle & tremblante : cependant à cette foible lueur, ils voient d'immenses réservoirs, d'où sortent les eaux qui jaillissent en fontaines, qui forment les fleuves, les étangs & les lacs.

Ils y découvrent les canaux secrets par lesquels filtrent les ondes de l'Eridan, du Gange & de l'Euphrate ; les sources du Tanaïs & les veines inconnues qui portent au Nil ses liquides trésors : plus bas ils trouvent un fleuve qui roule des flots de soufre & de vif-argent. Cette liqueur épurée par le soleil, se condense, & forme sur la terre les métaux les plus précieux.

Sur les rives étincellent les pierres les plus rares, & le feu dont elles brillent éclaircit les ombres de ce ténébreux séjour. Le saphir y déploie son céleste azur, la topaze, l'escarboucle, le diamant y éblouissent les yeux ; l'émeraude, par des couleurs plus riantes, les flatte & les attire.

Tout pleins de ces merveilles qui les étonnent, les deux guerriers s'avancent dans

un profond ſilence : enfin Ubalde éleve la voix : ,, Dis-nous, reſpectable vieillard, ,, dans quels lieux nous ſommes ? Dis- ,, nous où tu conduis nos pas ? daigne ,, nous révéler qui tu es ? dans l'étonne- ,, ment dont mon cœur eſt frappé, je ne ,, ſais ſi ce que je vois eſt un ſonge ou une ,, réalité.

,, —— Vous êtes dans le ſein de la terre, ,, au milieu des ſources de ſa fécondité : ,, ſans moi, vous ne pourriez pénétrer ,, dans ces ſombres abymes : je vous ,, conduis à mon palais que vous verrez ,, bientôt brillant de la clarté la plus pure : ,, je naquis dans l'erreur, mais depuis ,, l'onde ſalutaire a lavé mon ame & ,, purifié mon cœur.

,, Ce n'eſt point le pouvoir des eſprits ,, infernaux qui ſous ma main opere ces ,, merveilles ; loin de moi cet art funeſte, ,, ces charmes ſacriléges qu'emploie un ,, coupable mortel pour arracher à l'enfer ,, ſes ſecrets : j'interroge la nature, je ,, vais au ſein des plantes & des eaux

,, surprendre les vertus qui y sont cachées.
,, J'étudie les ressorts inconnus qui entretiennent l'harmonie du monde, & font mouvoir les étoiles.

,, Je n'habite pas toujours, loin du ciel, dans ces profonds souterrains : souvent je fixe mon séjour au sommet du Carmel ou du Liban : là, Mars & Vénus se montrent à moi sans voile & sous leurs différens aspects ; je mesure la marche lente ou rapide des astres ; je calcule l'influence de leurs regards favorables ou sinistres.

,, Je vois les nuages se condenser, se colorer & s'évanouir sous mes pieds : je vois se former la pluie & la rosée. Mon œil suit la marche inconstante des vents, & les sillons tortueux que décrit la foudre : je contemple de près les cometes & les globes de feu qui roulent sur vos têtes. Ivre de mes connoissances, jadis je m'admirai moi-même.

,, Dans le délire de ma vanité, je crus

„ que mon ſavoir étoit la meſure certaine & infaillible du pouvoir du Créateur : mais quand votre pieux ſolitaire verſa, ſur ma tête, l'onde ſacrée, il éclaira mon ame ; il m'apprit que mes clartés n'étoient que ténebres & qu'erreur.

„ Je connus alors que nos yeux toujours foibles & clignotans, ne pouvoient fixer la vérité ſur ſon trône éternel : je ris de mes illuſions, & des vaines fumées dont la vapeur avoit enivré mon orgueil. Docile aux conſeils du ſage qui m'a éclairé, je me livre encore à mes premiers goûts ; mais m'oubliant moi-même, je n'ai plus que lui pour moteur & pour guide.

„ Arbitre de mes penſées, il me commande, il m'inſtruit & mon ame eſt dans ſa main : quelquefois il daigne opérer par moi des merveilles dignes de lui : j'arracherai le Héros que vous cherchez aux fers qui le retiennent : Pierre m'en a fait une loi, & depuis long-

,, tems j'attendois votre arrivée que lui-
,, même m'avoit prédite. ,,

Cependant ils touchent à la grotte qu'habite le vieillard ; vaste & spacieux palais où brillent tous les trésors que la terre renferme dans son sein : rien n'y est l'ouvrage de l'art, ses riches ornemens ne sont dûs qu'à la nature.

Les deux nouveaux hôtes y trouvent mille mains empressées à les servir. Sur une table magnifique brillent l'argent, l'or & le crystal : après un somptueux repas : ,, Il
,, est tems, dit le vieillard, que je satis-
,, fasse au plus cher de vos desirs.

,, Vous connoissez Armide & ses perfi-
,, dies; vous savez par quels artifices elle
,, entraîna sur ses pas vos plus braves guer-
,, riers : vous savez que le palais de l'In-
,, fidele devint leur prison, & que char-
,, gés de fers elle les envoyoit à Gaza,
,, quand un Héros rompit leurs chaînes &
,, finit leurs malheurs.

,, Mais vous ignorez encore ce qui a sui-
,, vi, & je vais vous le raconter. Quand

„ l'Infidele ſe vit enlever ſa proie, de
„ douleur, elle ſe déchira les mains, &
„ dans ſa fureur elle ſe dit à elle-même,
„ non il ne faut pas qu'il ſe vante d'avoir
„ dérobé mes captifs aux liens que je leur
„ avois donnés.

„ Il a briſé leurs fers? qu'il les porte
„ lui-même! qu'il gémiſſe ſous les coups
„ que j'avois deſtinés à d'autres : c'eſt trop
„ peu pour ma vengeance ; je jure de les
„ exterminer tous. Elle dit; & dans ſon
„ cœur impie elle ourdit une trame nou-
„ velle. Elle vole ſur les lieux où Renaud
„ a vaincu & immolé ſes guerriers.

„ Le Héros y avoit laiſſé ſon armure, &
„ pour ſe cacher ſous des dehors inconnus,
„ avoit revêtu celle d'un Infidele. La per-
„ fide prend ſes armes, en couvre un ca-
„ davre mutilé, & le jette ſur la rive d'un
„ fleuve où bientôt une troupe de Chré-
„ tiens devoit ſe rendre.

„ Elle l'avoit prévu ; elle connoiſſoit
„ tous vos mouvemens : dans la plaine,
„ au milieu de votre camp, mille eſpions

,, veilloient pour elle & lui révéloient vos ,, ſecrets. L'enfer docile à ſes loix avoit ,, ſoin de l'éclairer ſur vos démarches.

,, Non loin du cadavre, elle place un ,, fourbe adroit, ſous l'habit d'un berger, ,, lui dit ce qu'il doit faire & ce qu'il doit ,, dire : fidele à ſes ordres, il s'entretient ,, avec vos guerriers, & jette dans leurs ,, cœurs le germe de ce ſoupçon qui depuis ,, enfanta les querelles, les diſcordes & ,, preſque une guerre civile.

,, On crut que Bouillon avoit armé con- ,, tre Renaud de ſecrets aſſaſſins ; affreuſe ,, idée, que bientôt fit évanouir un foible ,, rayon de la vérité ! tel fut le premier ,, ſuccès d'Armide : mais elle préparoit au ,, jeune vainqueur un piége encore plus ,, funeſte.

,, Elle l'attend ſur les bords de l'Oronte : ,, le guerrier s'y arrête, dans un endroit ,, où ce fleuve ſe diviſe & forme une iſle ,, qu'il embraſſe de ſes eaux : il voit une ,, colonne élevée ſur la rive, tout auprès ,, étoit un bateau : il fixe ſes yeux ſur le

„ marbre & y lit cette inſcription en let-
„ tres d'or.

„ *Qui que tu ſois, ô voyageur! que le*
„ *haſard ou ton choix conduit ſur ces bords;*
„ *le ſoleil dans ſon cours n'éclaire point de*
„ *plus grandes merveilles que celles qui ſont*
„ *cachées dans cette iſle : paſſe ſi tu veux les*
„ *connoître.* Le Guerrier imprudent cede
„ au deſir curieux qui l'entraîne; il aban-
„ donne ſes écuyers, & ſeul il s'élance
„ dans la barque, qui peut à peine le
„ recevoir.

„ Déja il eſt ſur l'autre bord; ſes regards
„ avides parcourent la ſurface de l'iſle,
„ mais ils n'y rencontrent que des grottes,
„ des eaux, des gazons & des fleurs; il
„ eſt honteux de ſa crédulité : cependant
„ ce lieu rit à ſa vue; un charme inviſible
„ l'y retient : il s'y arrête, détache ſon
„ caſque & reſpire un air délicieux.

„ Soudain l'onde murmure; Renaud
„ porte ſes yeux ſur le fleuve : au milieu
„ s'éleve une vague qui tourne & ſe replie
„ ſur elle-même; bientôt il voit flotter une

,, blonde chevelure, puis il apperçoit la ,, tête d'une nymphe, puis enfin, un corps ,, qui semble formé par l'amour & les graces.

,, Telle, dans ces spectacles nocturnes que ,, nos théatres étalent, on voit une Déesse ,, sortir lentement du sein de la nue qui ,, s'abaisse sous elle : telles encore, autre- ,, fois, on peignoit ces perfides sirenes que ,, la fable plaçoit dans la mer qui baignoit ,, les bords de l'antique Etrurie : comme ,, elles, cette fille des eaux charme les yeux ,, par sa beauté ; elle charme, comme ,, elles, les oreilles par ses chants.

,, — Cœurs tendres & sensibles, vous ,, que le printemps couronne de ses roses, ,, ne vous laissez pas éblouir aux rayons ,, trompeurs de la gloire & de la vertu ? ,, Heureux qui suit toujours la loi de ses ,, desirs ! heureux qui cueille, dans chaque ,, saison de la vie, les fruits qu'elle fait ,, naître ! c'est le vœu de la sagesse ; c'est ,, le cri de la nature. Serez-vous insensibles ,, & sourds à sa voix ?

,, Insensés, pourquoi laissez-vous faner ,, ces fleurs passageres que la jeunesse fait ,, éclore ? Cette gloire, cette valeur que ,, vante le monde, ne sont que de vains ,, noms, de vaines chimeres ; cette renom- ,, mée, dont le bruit chatouille votre ,, superbe oreille, n'est qu'un écho, un ,, songe, l'ombre d'un songe que le moin- ,, dre souffle fait évanouir.

,, Jouissez sans inquiétude ; que votre ,, ame sans remords s'abandonne à l'ivresse ,, de vos sens : noyez dans l'oubli, vos ,, chagrins & vos peines, & que jamais une ,, triste prévoyance n'anticipe les maux que ,, l'avenir vous prépare : que le ciel à son ,, gré menace & tonne, qu'il lance ses ,, feux & ses traits ; riez du vain bruit de ses ,, foudres impuissans ; tranquilles au sein ,, des plaisirs, n'écoutez que la sagesse & ,, la nature. ,,

— ,, Par ses chants harmonieux, l'En- ,, chanteresse endort le jeune Guerrier : un ,, doux sommeil enchaîne & maîtrise ses ,, sens : le tonnetre le plus affreux ne sauroit

,, l'arracher à ce profond repos, image
,, de la mort : Armide, pleine de sa vean-
,, geance, sort du lieu qui la cache, &
,, court à lui.

,, Mais quand elle a fixé sur lui ses yeux,
,, quand elle a vu ce front calme & tran-
,, quille, ces levres où repose le sourire,
,, ces yeux dont le sommeil même ne peut
,, lui dérober l'éclat, elle s'arrête ; elle sent
,, expirer sa colere. Assise auprès de lui, elle
,, admire ses graces, ses regards sont atta-
,, chés sur son front, comme ceux de Nar-
,, cisse sur la fontaine qui réfléchit son
,, image.

,, De son voile elle essuie la sueur qui
,, mouille les joues du Héros ; d'un souffle
,, amoureux elle rafraîchit l'air qu'il res-
,, pire : ce cœur plus dur que le diamant,
,, plus froid que la glace, se fend, s'amol-
,, lit & déja ne connoît plus que le feu
,, de l'amour.

,, Des fleurs qui croissent dans ces beaux
,, lieux, elle forme des liens artistement
,, tissus ; elle en serre les bras & les pieds

,, de Renaud, le fait placer fur fon char, ,, & d'un vol rapide s'éleve avec lui dans ,, les airs.

,, Ce n'eft point à Damas, ce n'eft point ,, dans ce château funefte aux Guerriers ,, Chrétiens qu'elle dépofe fa proie : hon- ,, teufe de fa foibleffe, dévorée d'une ,, flamme jaloufe, elle va loin des rives ,, connues, fe cacher au fein de l'Océan, ,, dans des lieux où jamais n'aborderent ,, nos vaiffeaux : elle choifit pour fon fé- ,, jour une île déferte & folitaire, une de ,, de ces îles que nous appellons fortunées.

,, Sur la cime d'une montagne que ,, couvrent des ombres épaiffes, elle creufe ,, un lac & bâtit un palais : par la force ,, de fes charmes, le penchant de la mon- ,, tagne eft couvert de neige, pendant que ,, le fommet eft couronné de fleurs & de ,, verdure.

,, Là, dans un printems éternel, Ar- ,, mide & Renaud coulent des jours filés ,, par la molleffe & les plaifirs : c'eft de ,, cette prifon lointaine & inconnue que

,, vous

,, vous devez arracher le Héros. Autour de ,, lui veillent des monſtres que ſa jalouſe ,, amante a chargés de le garder : il faut ,, les vaincre ; vous aurez un guide pour di- ,, riger vos pas, & des armes pour ache- ,, ver votre noble entrepriſe.

,, A peine ſortis de ce fleuve, vous trou- ,, verez une femme qui dans l'âge le plus ,, avancé conſerve toute la fraîcheur de ,, la jeuneſſe : vous la reconnoîtrez à ſa ,, robe nuée de mille couleurs, à ſes longs ,, cheveux qui deſcendent ſur ſon front. ,, Avec elle vous franchirez les mers d'un ,, vol plus rapide que celui de l'aigle ou ,, de l'éclair : elle ſera encore pour votre ,, retour un guide fidele & sûr.

,, Au pied de la montagne où habite ,, l'Enchantereſſe, vous verrez d'horribles ,, ſerpens dreſſer en ſiflant leur tête mena- ,, çante : des ſangliers aiguiſer leurs défen- ,, ſes, des ours, des lions prêts à vous ,, dévorer : mais au ſon de cette baguette ,, ils craindront de vous approcher. Sur la

,, cime vous trouverez des dangers encore ,, plus redoutables.

,, Une fontaine y coule dont l'onde pure ,, & limpide invite ceux qui la regardent à ,, s'y désaltérer : mais dans son froid cryſtal ,, elle cache de ſecrets & funeſtes poiſons. ,, Qui boit de ces eaux eſt ſurpris d'une ,, ivreſſe ſoudaine ; ſon ame nage dans une ,, perfide joie ; un rire inſenſé le tourmente ,, & le conduit à la mort.

,, Fuyez, ah, fuyez ces ondes cruelles, ,, ces ondes homicides ! fuyez les mets dé- ,, licieux offerts à votre vue ſur les gazons ,, qui bordent cette fontaine ! n'écoutez ,, point les beautés infideles qui vous appel- ,, leront d'une voix careſſante : dédaignez ,, leur doux ſourire, leurs regards ſéduc- ,, teurs, & ſans balancer, entrez dans le ,, palais de la Magicienne.

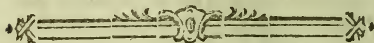
,, Un tortueux labyrinthe, dans mille ,, routes confuſes, y égareroit vos pas ; ,, mais je vais, ſur une carte, vous tracer ,, ces perfides détours : au milieu du la- ,, byrinthe eſt un jardin enchanteur où

,, tout semble respirer l'amour : là couchés ,, sur de verds gazons, le héros & son ,, amante s'entretiendront de leurs feux.

,, Dès qu'elle l'aura quitté, montrez-,, vous à sa vue, présentez-lui un bouclier ,, de diamant que je vais remettre entre ,, vos mains : il s'y verra, il y verra les ,, habits efféminés dont il est revêtu : la ,, honte & le dépit s'allumeront dans son ,, cœur & en banniront un indigne amour.

,, Rien n'arrêtera vos pas ; tous les ,, obstacles s'abaisseront devant l'invisible ,, puissance qui vous guide : Armide elle-,, même ne peut prévoir votre arrivée ; la ,, main qui vous aura conduits prendra ,, soin d'assurer votre sortie & votre retour.

,, Mais il faut que demain vous partiez ,, aux premiers rayons du jour ; il est ,, tems que vous vous livriez au repos. ,, Il dit ; & il mene ses hôtes dans l'appartement qui leur est destiné : lui-même il se retire dans le sien, & laisse les deux guerriers occupés de mille pensées & comblés de leur bonheur.



CHANT XV.

DÉJA l'aurore renaissante rappelloit les mortels à leurs travaux. Le sage va porter à ses hôtes, la carte, le bouclier & la baguette d'or qu'il leur a promis. ,, Allons, ,, partez, leur dit-il, avant qu'un plus ,, grand jour éclaire l'univers; voilà les ,, gages de ma tendresse & de votre ,, triomphe. ,,

Déja les deux guerriers étoient levés; déja ils avoient revêtu leur armure; ils suivent le vieillard dans les routes ténébreuses que la veille ils ont parcourues avec lui : ils arrivent enfin au lit du fleuve : ,, Adieu, mes amis, leur dit-il, partez ,, & soyez heureux. ,,

L'onde se courbe sous eux, les souleve comme une feuille légere, & bientôt les dépose sur la rive : le premier objet qui s'offre à leur vue c'est un vaisseau, & sur sa poupe, la femme qui doit les guider.

Ses cheveux descendent sur son front ; ses regards sereins & tranquilles annoncent la bienfaisance : son visage brille d'une céleste clarté. Les couleurs de sa robe, inconstantes & mobiles, changent sans cesse sous les yeux qui cherchent à les fixer.

Telles, aux rayons du soleil, varient les nuances qui colorent la gorge de l'amoureuse colombe : tantôt elle s'allume du feu des rubis, tantôt elle se peint des couleurs de l'émeraude : toujours brillante, jamais la même, elle étonne les yeux & les récrée.

,, Heureux mortels, leur dit l'inconnue, ,, entrez dans ce vaisseau sur lequel je ,, brave l'Océan & ses dangers, les vents ,, & les tempêtes : celui dont je reconnois ,, les loix, prodigue envers vous de ses ,, faveurs, m'ordonne de vous recevoir & ,, de vous guider. ,, Elle dit, & pousse vers le rivage la nef obéissante.

Les deux guerriers s'embarquent, les voiles se déploient ; le vaisseau vole, fidele

à la main qui le dirige : à peine il trace un léger sillon sur le torrent, dont les eaux grossies soutiendroient d'énormes bâtimens.

L'onde blanchit d'écume & murmure en se brisant : bientôt le lit du fleuve s'aggrandit, & le fleuve même se perd dans l'abyme de l'Océan.

A peine ils voguent sur le sein de la mer : déja les nues disparoissent, & l'aquilon, dont le souffle menaçant rassembloit les tempêtes, a cessé de gronder. Les vagues s'applanissent ; un léger zéphir ride seulement la surface des eaux ; & dans le ciel, plus riant & plus serein, le calme s'assied sur un trône d'azur.

Ascalon disparoît ; bientôt Gaza leur offre ses murs que baigne l'Océan : Gaza s'étoit élevée sur les ruines d'une ville antique, dont elle n'étoit que le port : ses rivages sont couverts de tentes & de soldats.

Les deux voyageurs observent cet appareil menaçant ; ils voient des cavaliers,

des fantaſſins qui vont de la ville à la mer, & de la mer à la ville : des chameaux, des éléphans qui font voler le ſable ſous leurs pas : ils voient au fond du port des vaiſſeaux que l'ancre y tient encore attachés.

D'autres déploient leurs voiles ; d'autres déja font gémir ſous la rame les vagues écumantes : » Ces ſoldats, ces vaiſſeaux „ qui couvrent & la terre & la mer, ne „ ſont encore, dit aux deux guerriers la „ femme qui les guide, qu'une partie des „ forces que le Monarque Egyptien va „ raſſembler.

„ Il attend du fond de ſon empire de „ nombreux bataillons ; j'eſpere que vous „ ſerez rendus à l'armée Chrétienne avant „ que la ſienne ſoit réunie ſous ſes ordres, „ ou ſous ceux du guerrier qui commande „ à ſa place. „

Cependant la nef légere vole ſans crainte au milieu de la flotte ennemie : tel le Roi des airs, d'un effot audacieux, s'éleve loin des vulgaires oiſeaux.

Déja Raffi, déja Rhinocolure & ſes

ſables arides fuient loin derriere eux : ils découvrent ce promontoire fameux, dont la tête altiere ombrage la mer qui le baigne, ce promontoire où repoſent les cendres de Pompé

Damiette ſe montre à leur vue, & ces bouches célebres par où le Nil rend à la mer les eaux qu'il reçut du ciel : ils voient ces murs que le vainqueur Grec fonda pour les Grecs qui l'avoient ſuivi, & le Fare qui aujourd'hui s'unit au rivage, dont autrefois il étoit ſéparé par les flots.

Rhodes & Crete trop reculées, vers le Nord, ſe dérobent à leurs regards ; ils ſuivent l'Afrique & ſes détours : cette contrée féconde & cultivée ſur les bords de la mer, n'a dans l'intérieur que des ſables ſtériles & des monſtres. Ils côtoient la Marmarique & ces rives, où jadis Cyrene voyoit fleurir cinq grandes cités ; & Ptolémaïs & ces bords où dorment les eaux du fabuleux Léthé.

Ils fuient loin de la grande Syrte & de ſes rochers funeſtes aux navigateurs ;

bientôt le Cap de Judecque & le détroit de Magre disparoissent à leurs yeux : d'un côté Tripoli s'éleve sur le rivage, de l'autre Malthe s'abaisse & se cache au milieu des flots qui l'entourent. Avec les autres Syites, ils laissent derriere eux Alzerbe, jadis le séjour des Lothophages.

Au fond d'un golfe, que forment deux montagnes, ils découvrent Tunis ; la riche, la superbe Tunis, que la Lybie compte entre ses plus fameuses cités. La Sicile se montre assise au milieu des flots, & le promontoire de Lilibée cache dans les cieux son orgueilleuse tête. » Regardez de ce côté, dit aux » deux guerriers leur sage conductrice : » voilà les lieux où fut Carthage. »

L'altiere Carthage n'est plus : à peine sur cette rive on retrouve quelque reste de ses débris. Les Villes, les Royaumes, tout meurt, tout a son tombeau : les plus superbes monumens, les plus pompeux édifices, tombent & disparoissent sous l'herbe & le sable qui les couvrent : & l'homme s'indigne d'être mortel ! ô folie, ô chimere de

l'ambition & de l'orgueil ! ils voient Biserte, & plus loin la Sardaigne & ses rochers.

Ils franchissent les bords où jadis erroient les Pasteurs Numides : ils trouvent Bugie, Alger, retraites infâmes des pirates ; ils trouvent Oran qui en doit être un jour la terreur. La Tingitane, cette terre féconde en lions & en éléphans, leur montre ses rives, où seront assis un jour les Royaumes de Fez & de Maroc. Grenade est sur leur droite, & bientôt se dérobe à leur vue.

Déja ils touchent à ce détroit que la fable compta parmi les travaux d'Alcide : sans doute la mer en courroux rompit autrefois les barrieres que lui opposoit en ces lieux la nature, & sépara avec violence l'Europe & l'Asie : ainsi tout cede, tout succombe sous les efforts du temps.

Le soleil avoit quatre fois éclairé l'Univers depuis qu'ils avoient quitté le rivage d'Ascalon : déja ils avoient franchi un espace immense, & leur nef respectée des

flots, n'avoit été obligée de chercher un asyle dans aucun port : ils paſſent le détroit & s'élancent dans l'Océan qui de ſon humide ceinture embraſſe l'Univers étonné de ſa grandeur.

Déja Gades & ſes rives fécondes, déja la terre & ſes montagnes ont diſparu loin d'eux : rien n'exiſte plus pour eux que le ciel & les eaux : » Divine inconnue, dit Ubalde, toi » qui nous conduis ſur ce vaſte abyme, » dis-nous ſi jamais mortel pénétra juſ- » qu'ici ? dis-nous ſi au-delà de ces mers » le monde a encore des habitans ?

» Hercule, lui répond-elle, après avoir » exterminé les monſtres de l'Afrique & de » l'Eſpagne, après avoir parçouru & con- » quis l'Europe & ſes rivages, Hercule » n'oſa braver l'Océan & ſes dangers : il » marqua des limites à l'univers, & dans » une ſphere trop étroite, il reſſerra l'au- » dace & le génie des humains : mais le » ſage Uliſſe, entraîné par un deſir curieux, » dédaigna les bornes qu'il avoit poſées.

» Il franchit ces colonnes redoutées, &

,, déploya ſur l'Océan ſon vol audacieux :
,, mais l'Océan trompa ſon expérience &
,, l'engloutit dans ſes abymes. Sa triſte
,, deſtinée eſt encore un ſecret caché avec
,, lui au fond des eaux & qu'ignore l'Uni-
,, vers : ſi quelque autre mortel fut pouſſé
,, par les vents ſur cette vaſte mer, il a péri
,, dans les flots, ou du moins jamais il
,, n'a revu les rivages de l'Europe.

,, L'Océan eſt ignoré : des îles ſans nom-
,, bre, des Royaumes inconnus ſont bai-
,, gnés de ſes flots : des humains y habi-
,, tent ; & les terres y ſont fécondes comme
,, les vôtres. La nature y verſe ſes bienfaits,
,, & le ſoleil y mûrit les moiſſons que ſa
,, chaleur a fait éclore. Dis-moi, reprend
,, Ubalde, quelles ſont les loix, quel eſt
,, le culte de ce nouvel hémiſphere ?

— ,, Chaque peuple y a ſes Rits, ſa
,, langue & ſes uſages : les uns adorent
,, des monſtres ; d'autres s'y font des Dieux
,, de la terre, du ſoleil & des étoiles :
,, quelques-uns, dans leurs abominables feſ-
,, tins, chargent leurs tables d'alimens
,, funeſtes

„ funestes & criminels : tous ces peuples „ enfin n'ont que des mœurs barbares & un „ culte sacrilége.

— „ Ainsi donc ce Dieu qui descendit „ pour éclairer la terre, veut cacher à ce „ monde infortuné les rayons de sa lumiere ? „ — Non, le vrai culte un jour régnera „ sur ces climats, & les arts y fleuriront „ avec les loix. Un pouvoir nouveau rap- „ prochera les deux hémispheres & rompra „ la barriere qui les sépare.

„ Un temps viendra que les colonnes „ d'Hercule ne seront qu'une fable mépri- „ sée de l'intrépide nautonier. Ces mers „ lointaines & encore sans nom, ces empi- „ res inconnus seront célebres dans votre „ Europe : un jour, le plus hardi des „ vaisseaux parcourra cet Océan qui „ embrasse le monde. Vainqueur de tous „ les obstacles, il mesurera la terre ; & „ rival du soleil, il visitera tous les lieux „ que cet astre éclaire dans sa course.

„ Du sein de la Ligurie s'élevera un „ mortel qui osera le premier affronter le

,, courroux de ces mers inconnues : ni les ,, vents déchaînés, ni l'onde en furie, ni ,, la crainte des dangers qui l'attendent ,, ſous de nouveaux cieux, ni mille objets ,, enfin de terreur & d'alarmes ne pourront ,, étonner ſon ame intrépide, ni enchaîner ,, ſon audace.

,, Ce ſera toi, généreux Colomb, qui ,, vers un pôle nouveau dirigeras tes voiles ,, fortunées : à peine la renommée, dont ,, les yeux ſans nombre ſont ouverts ſur ,, tous les climats, pourra ſuivre ton vol : ,, à peine ſes mille voix pourront chanter ,, une partie de tes aventures. Qu'elle céle- ,, bre Alcide & Bacchus ; qu'elle vante leurs ,, fabuleux exploits ; il ſuffit pour ta gloire ,, qu'elle effleure les tiens ; un ſeul de tes ,, travaux mérite d'occuper les veilles de ,, l'Hiſtorien & du Poëte.

Elle dit, & dirige ſa courſe vers le couchant : elle revient enſuite vers le midi. Le ſoleil devant eux va ſe plonger dans les ondes, & derriere eux il recommence ſa courſe. La nouvelle aurore répandoit ſes

humides clartés, quand, dans un lointain obſcur, s'offrit à leurs regards une montagne dont le ſommet étoit caché dans les nues.

Ils approchent ; les ombres s'éclairciſſent, la montagne s'allonge en pyramide, & de ſon ſommet ſortent des torrens de fumée. Telle paroît cette maſſe brûlante qui fait gémir Encelade ſous ſon poids.

D'autres iſles, d'autres montagnes élevent non loin de là leurs têtes moins altieres ; ce ſont les iſles où l'antiquité plaça le ſéjour du bonheur. Là, diſoit-on jadis, ſous un ciel bienfaiſant, la terre produit ſans effort & ſans culture ; la vigne d'elle-même y offre ſes raiſins à la main qui veut les cueillir.

Jamais l'olivier n'y trompa les eſpérances que fit naître ſa fleur ; le miel y découle du creux des arbres ; les ſources d'eau-vive y jailliſſent du ſein des rochers, & ſerpentent avec un doux murmure entre des gazons toujours verds. Les zéphirs,

les rosées y temperent les ardeurs de l'Eté : là est le séjour des ombres fortunées.

,, Enfin, dit aux deux guerriers leur sage » Conductrice, nous touchons au terme de » vos vœux : voilà ces isles de la fortune, » si vantées & connues si peu ; sous un ciel » riant, une heureuse fécondité les embé- » lit : mais à ce fonds de vérité, combien » on a mêlé de récits fabuleux ! » Ils approchent de la premiere de ces isles.

,, O toi, qui nous guides, dit alors ,, le jeune Danois, permets que je des- ,, cende sur cette rive inconnue, que ,, j'observe ses habitans, & leur culte & ,, leurs mœurs : avec quel plaisir un jour ,, je raconterai les merveilles que j'aurai ,, vues, & je dirai aux sages avides de ,, m'entendre : J'y étois moi-même !

,, Ce desir est digne de toi ; mais les ,, célestes décrets opposent à tes desseins ,, une loi sévere & immuable. Nous ,, sommes loin encore du terme que ,, l'Eternel a marqué pour la découverte

„ de ces régions ; il ne vous eſt pas permis „ de révéler à votre monde les ſecrets que „ lui cache l'Océan.

„ Plus heureux que les navigateurs „ vulgaires, il vous eſt donné de voguer „ ſur ces mers, de deſcendre dans les „ lieux où languit le généreux Renaud, „ & de le remmener dans votre hémiſphere. „ Bornez-là vos vœux ; les porter plus „ haut, ce ſeroit offenſer le ciel & lutter „ contre les deſtins. „ Elle ſe taît : la premiere île paroît s'abaiſſer, & la ſeconde s'élever à leur vue.

Huit autres leur ſuccedent ; des intervalles égaux les ſéparent toutes & les diviſent : il y en a ſept qui offrent aux yeux, des maiſons, des champs cultivés & les traces des humains. Trois ſont déſertes encore ; les forêts & les montagnes qui les couvrent ne ſervent que d'aſyle aux animaux ſauvages.

Dans l'une de ces dernieres, le rivage ſe courbe & s'abaiſſe ; deux hauteurs qui le ſerrent & l'embraſſent y forment un

baſſin où l'onde vient ſe briſer au pied d'un rocher. A l'entrée du port s'élevent deux rocs ſourcilleux, qui ſemblent appeller les navigateurs.

Sous leur vaſte abri, la mer repoſe en ſilence : le port eſt couronné de ſombres forêts. Dans l'enfoncement eſt une grotte obſcure & profonde, que tapiſſe un lierre, & où coule une onde fraîche & limpide. Là jamais un lien n'enchaîna la barque légere ; jamais vaiſſeau n'y repoſa ſur ſon ancre. C'eſt dans cet aſyle calme & ſolitaire qu'aborde la conductrice des deux guerriers.

,, Vous voyez, leur dit-elle, cet immenſe édifice qui preſſe le ſommet de ,, la montagne : c'eſt-là qu'au milieu des ,, fêtes & dans l'ivreſſe des plaiſirs languit ,, le défenſeur des Chrétiens. Demain, ,, aux premiers rayons du jour, vous ,, monterez par ce ſentier. Ce retard peſe ,, à votre impatience ; mais ce n'eſt qu'au ,, lever de l'aurore que vous obtiendrez le ,, ſuccès de vos vœux.

„ Pendant que le jour luit encore, vous „ pouvez avancer jusqu'au pied de la „ montagne. „ Soudain les deux guerriers s'élancent sur la rive désirée, & d'un pas rapide ils arrivent au terme que leur guide leur a marqué : le soleil avoit encore une longue carriere à parcourir avant que d'éteindre ses feux dans l'Océan.

Au milieu des ruines & des débris, ils voient un sentier qui conduit à ce fatal palais : le pied de la montagne est couvert de neige & de frimats : plus loin, un verd gazon est émaillé de fleurs ; des arbres y répandent leur ombrage ; les lys & les roses y naissent au milieu des glaces. Tout y atteste un pouvoir magique, vainqueur de la nature.

Les deux guerriers s'arrêtent au pied de la montagne, dans un lieu désert & sauvage, qu'une ombre épaisse environne. Dès que le soleil eut doré le ciel de ses premiers rayons : Allons, allons, s'écrierent-ils tous deux ; & pleins d'une nouvelle ardeur, ils reprennent leur route : mais soudain un

affreux dragon s'élance, & vient en rampant leur difputer le paffage.

Son corps eft couvert d'écailles jauniffantes; il dreffe fa tête altiere; fon col eft gonflé de colere, la flamme étincelle dans fes yeux, & de fa gueule fortent des vapeurs empoifonnées : tantôt il fe ramaffe & fe replie; tantôt il s'allonge, & traîne après lui fes tortueux anneaux : mais rien ne peut arrêter les pas des deux guerriers.

Le Danois tire fon épée, il veut percer le ferpent : ,, Que fais-tu, s'écrie Ubalde ? ,, qu'ofes-tu tenter ? crois-tu que ton bras ,, puiffe triompher de ce gardien terrible? ,, Il dit, & de la baguette d'or il frappe les airs; foudain le monftre fuit épouvanté.

Plus loin rugit un lion menaçant : fa criniere fe hériffe, de fa queue il bat fes flancs, & s'excite à la colere : fa gueule fanglante s'ouvre pour dévorer fa proie; mais à la vue de la baguette, un fecret effroi glace fa fureur & le met en fuite.

Une foule de monftres fuccede, plus difformes, plus terribles : jamais le Nil,

ſur ſes bords, ne vit errer rien de plus affreux. Jamais l'Hyrcanie dans ſes forêts, jamais l'Afrique dans ſes déſerts, n'enfanterent rien de plus ſauvage.

Mais tout tremble, tout fuit à la vue & au ſifflement de la magique baguette. Les deux guerriers vainqueurs ne trouvent plus d'obſtacles que les précipices & les glaces.

Mais bientôt ils ont franchi ces rudes & pénibles ſentiers. Le ſommet de la montagne offre à leurs yeux une plaine riante ſous un ciel pur & ſerein : un air délicieux y eſt parfumé par les fleurs & rafraîchi par les zéphirs ; leur haleine toujours égale, n'y reçoit point du ſoleil le mouvement ou le repos.

L'été n'y darde point ſes feux ; l'hiver ne s'y arme point de glaces : les nuages n'y troublent point la ſérénité des airs ; un azur éternel y embélit les cieux : ſur des gazons toujours verts, brillent des fleurs toujours nouvelles. Les arbres y conſervent un immortel feuillage. Un palais enchanté

s'éleve dans ces beaux lieux & paroît le trône du Monarque qui regne ſur ces monts & ſur ces mers.

Dans une route ſemée de fleurs, les deux guerriers s'avancent à pas lents & quelquefois ils s'arrêtent. Une fontaine qui jaillit du ſein d'un rocher offre à leur bouche altérée une onde pure & limpide : ſes flots ſe diviſent en mille rameaux, & par des routes ſecretes vont abreuver les plantes & les fleurs.

Bientôt ils ſe réuniſſent dans un canal profond & roulent en murmurant ſous l'ombre épaiſſe des arbres qui les couvrent. Le cryſtal tranſparent réfléchit tous les objets qui l'environnent ; ſur ſes rives, un tendre gazon offre aux voyageurs un lit de verdure.

„ Voilà, diſent-ils, la fontaine du ris, „ voilà cette fontaine funeſte qui coule „ pour le malheur des mortels : mettons un „ frein à nos deſirs & craignons l'illuſion „ de nos ſens. Fermons, fermons l'oreille „ aux chants des ſirenes qui vont tenter de-

„ nous séduire. „ Cependant ils avancent jusqu'à l'endroit où les eaux se répandent dans un vaste bassin & y forment un lac.

Sur la rive, une table élégamment servie, offre à leur vue les mets les plus délicieux : deux nymphes d'un air voluptueux folâtrent dans les eaux ; elles s'y défient à la nage, quelquefois elles s'y plongent tout entieres, & en reparoissant, découvrent de nouveaux trésors.

Les cœurs des guerriers sont émus à leur aspect : ils s'arrêtent pour les contempler ; elles continuent leur badinage : enfin l'une des deux s'éleve sur la surface du lac & présente à leurs yeux sa gorge d'albâtre & des appas encore plus secrets. Le reste de son corps paroît à demi sous le voile liquide dont il est entouré : l'eau dégoutte de sa blonde chevelure.

Telle paroît l'étoile du matin toute humide de rosée : ou telle autrefois on vit la mere d'amour sortir de l'écume féconde des mers : ses regards distraits errent sur la

rive ; elle feint d'appercevoir pour la premiere fois les deux étrangers : le rouge de la pudeur vient colorer ses joues.

Elle détache ses cheveux qu'un nœud rassembloit sur sa tête ; ils tombent, & couvrent d'un voile d'or l'ivoire de son col : que de charmes disparoissent ! mais un charme nouveau les remplace ; elle reporte sur les deux guerriers des yeux où la honte se mêle à la joie.

Elle rit, elle rougit, & le ris sur ses levres s'embélit du fard de la pudeur. Enfin d'une voix touchante, & qui pourroit amollir les cœurs les plus durs : ,, Heureux ,, étrangers, leur dit-elle, qu'un destin ,, propice conduit dans le séjour de la ,, félicité.

,, Vous trouverez dans cet asyle un abri ,, contre les orages de la vie & l'oubli de ,, vos peines ; vous y goûterez les plaisirs ,, que jadis au siecle d'or goûterent les hu- ,, mains libres encore du joug des loix. ,, Quittez, quittez des armes désormais ,, inutiles ; suspendez-les dans le temple du ,, bonheur :

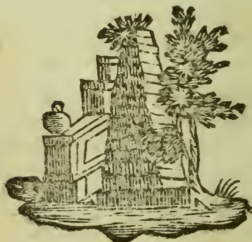
,, bonheur : vous ne ſervirez ici que ſous ,, les drapeaux de l'amour.

,, Ces gazons, cette verdure, feront le ,, théâtre de vos combats : nous allons vous ,, préſenter à la beauté qui regne dans ces ,, lieux : elle y comble les deſirs de ceux ,, qui ſont ſoumis à ſes loix. Deſtinés à ſes ,, plaiſirs, vous vous enivrerez dans ſes ,, bras d'une volupté ſuprême : mais commencez par vous baigner dans cette onde, ,, & réparez à cette table vos forces épuiſées. ,,

Ainſi parloit l'une des nymphes : l'autre de ſes geſtes, de ſes regards accompagnoit ſon diſcours. Ainſi, dans une fête champêtre, la jeune bergere marie ſes pas aux accords de la muſette : mais les deux guerriers ſont inſenſibles à ces perfides careſſes : cet aſpect ſéduiſant, ces accens enchanteurs, chatouillent leurs ſens & ne peuvent atteindre à leur ame.

Si l'attrait du plaiſir éveille les deſirs, ſoudain la raiſon s'arme pour les combattre ;

les arrête & les étouffe. Ils vont au palais achever leur victoire, & les Nymphes dédaignées cachent dans les eaux leur dépit & leur honte.





CHANT XVI.

Ce ſuperbe palais dans ſa forme circulaire embraſſe un jardin dont jamais rien ne peut égaler les beautés : de magnifiques pavillons, ouvrages des eſprits infernaux, regnent autour, & forment pour le cacher un tortueux dédale.

Cent portes conduiſent dans ce magique édifice ; les deux guerriers entrent par la plus grande : elle eſt d'argent, & roule ſur des gonds de l'or le plus pur. Des figures en relief la décorent, & fixent les regards des deux voyageurs étonnés, moins de la matiere que du travail. Leurs yeux trompés croient qu'elles reſpirent, & leurs oreilles s'ouvrent pour recevoir les ſons qu'elles ſemblent prononcer.

On y voit Alcide filant aux pieds d'Omphale : le vainqueur des enfers, le deſtructeur des monſtres, manie la quenouille & le fuſeau. L'amour le regarde & ſourit à

ſa métamorphoſe. D'une main foible & tremblante, la beauté qui le captive ſouleve ſes armes homicides, & ſe couvre de la peau du lion de Némée, dont la rudeſſe paroît offenſer ſes membres délicats.

Plus loin une mer agitée roule ſes flots blanchis d'écume : deux flottes armées l'une contre l'autre s'en diſputent l'empire. L'onde étincelle & s'allume; d'un côté paroît Auguſte & ſes Romains; de l'autre Antoine & les peuples de l'aurore.

On diroit que les Cyclades arrachées de leurs fondemens nagent ſur la ſurface des eaux, ou que des montagnes ſe heurtent contre des montagnes : le fer & la flamme volent de tous côtés; la mer eſt teinte de ſang & couverte de débris : le combat eſt encore douteux; mais on voit fuir la Reine étrangere.

Antoine fuit! Antoine oublie le ſceptre de Rome & l'empire du monde!.. Non... il ne fuit pas... ſon courage ne connoît point la crainte... il ſuit ſeulement Cléopâtre qui fuit & l'entraîne. Vous le voyez,

frémir tout à la fois, d'amour, de honte & de rage : ses yeux se reportent tour-à-tour sur le combat cruel, & sur le vaisseau qui emporte l'objet de sa flamme.

Enfin caché dans les détours du Nil, il attend la mort dans les bras de son amante. La vue de la beauté qui l'enflamme semble charmer la douleur de sa perte. Les deux guerriers détachent enfin leurs regards de ces merveilleux tableaux, & entrent dans le labyrinthe.

Tel on voit le Méandre incertain dans son cours se jouer sur ses rives : tantôt il remonte vers sa source; tantôt il descend vers la mer, & ses flots qui fuient retrouvent ses flots qui reviennent. Tels & plus confus encore sont les détours du magique palais ; mais la carte fatale, présent du sage vieillard, en révele les issues, & en trace les routes les plus secrettes.

A travers mille tortueux sentiers, les deux guerriers arrivent enfin au jardin enchanté : il offre à leur vue des eaux

dormantes & des ruiſſeaux qui roulent ſur un ſable d'argent leur mobile cryſtal, des fleurs, des arbuſtes, des gazons, des côteaux que le ſoleil dore de ſa lumiere, des vallons que couvre un ombrage délicieux, des grottes & des forêts d'éternelle verdure : l'art qui créa ces beautés y ajoute encore par les ſoins qu'il prend de ſe cacher.

A l'heureux déſordre qui regne en ces lieux, on croiroit qu'ils doivent tout à la nature ; on croiroit du moins que la nature a voulu jouer l'art & l'imiter à ſon tour. L'air docile aux loix d'Armide, porte partout une chaleur féconde, & appelle dans les rameaux la ſeve obéiſſante : avec des fruits toujours mûrs, les arbres donnent des fleurs toujours nouvelles.

Sur le même tronc, ſous la même feuille, la figue mûrit à côté de la figue naiſſante ; la pomme qui jaunit voit croître une pomme encore verte : la vigne ſur les côteaux élance ſes rameaux tortueux, & près d'une grappe qui fleurit étale une

grappe deja toute brillante d'un divin nectar.

Les oiseaux amoureux, sous des berceaux de verdure, soupirent leurs plaisirs & leurs peines: les ondes & les feuilles, mollement agitées par les zéphirs, s'accordent à leur ramage, & leur harmonieux murmure accompagne leurs chants.

Parmi ces chantres ailés, il en est un dont le plumage est varié de mille couleurs: son bec a l'éclat de la pourpre; sa langue forme des sons qui ressemblent aux nôtres: il commence à chanter, tous se taisent pour l'entendre & les vents dans les airs retiennent leurs haleines.

„ Vois cette rose naissante, que colore „ un modeste incarnat; à peine elle „ entr'ouvre sa prison; moins elle se mon„ tre, plus elle est belle: mais déja plus „ hardie elle étale les trésors de son sein; „ tout-à-coup elle languit: ce n'est plus cette „ fleur qu'envioient mille beautés, & que „ mille amans brûloient d'offrir à leurs „ maîtresses.

,, Ainſi un ſeul jour voit flétrir la fleur ,, de notre vie : le printemps vient ranimer ,, la nature, mais notre jeuneſſe fuit pour ,, ne revenir jamais. Cueillons la roſe dès ,, le matin, le ſoir elle ſera fanée : cueil- ,, lons la roſe d'amour ; aimons tandis ,, que nous pouvons être aimés à notre ,, tour. ,,

Il ſe tait : tous les oiſeaux reprennent leur ramage ; les tourterelles redoublent leurs baiſers amoureux : tout brûle, tout s'enflamme. Le chêne & le laurier, les arbuſtres & les plantes, la terre même & les eaux, tout reſpire l'amour & reſſent ſa puiſſance.

Au milieu de cette tendre mélodie, au milieu de tant d'objets voluptueux, les deux guerriers s'avancent : toujours plus auſteres, ils ferment leur ame à l'attrait du plaiſir : leurs yeux errent à travers le feuillage ; un nouvel objet a frappé leur vue : ils croient voir . . . . ils voient Armide & ſon amant. Elle eſt couchée ſur le gazon ; Renaud eſt dans ſes bras.

Son voile ne couvre plus l'albâtre de ſon ſein ; ſes cheveux épars ſont le jouet des zéphirs ; elle languit d'amour : ſur ſes joues enflammées brille une ſueur voluptueuſe qui l'embellit encore. Dans ſes prunelles humides, pétille le feu du plaiſir. Tel brille un rayon de lumiere dans le cryſtal des eaux. Sa tête eſt penchée ſur Renaud, qui, renverſé dans ſes bras, a les yeux attachés ſur les ſiens.

De ſes regards avides, il dévore ſon amante, lui-même ſe mine & ſe conſume. Elle s'incline vers lui, elle lui donne des baiſers de flamme, elle en couvre & ſes yeux & ſes levres : il lui ſemble que ſon ame s'envole & paſſe dans le ſein de ſon amante. Les deux guerriers, de l'aſyle qui les cache, contemplent leurs jeux & leur ivreſſe.

Au côté de Renaud pendoit un miroir, confident diſcret des amoureux myſteres : Armide ſe leve, elle met le cryſtal entre les mains de ſon amant ; ſes yeux tout brillans de plaiſir, y cherchent ſon image ;

Renaud d'un regard brûlant n'y cherche que ſa maîtreſſe.

Armide eſt fiere de ſon empire, Renaud l'eſt de ſes fers : elle ne voit qu'elle-même, & lui ne voit qu'elle : „ Tourne, lui „ diſoit-il, ah, tourne ſur moi ces regards „ qui portent dans mon ame l'ivreſſe du „ bonheur ! c'eſt dans mon cœur que tu „ verras ton image ; l'amour d'un trait „ de flamme l'y gravera bien mieux que ne „ la rend cet infidele miroir.

„ Cruelle ! tu me dédaignes ; un vil mor„ tel eſt indigne de fixer tes yeux & ta „ penſée : ne contemple que ce ciel qui s'em„ bellit de tes charmes, & ces aſtres jaloux „ qu'efface ta beauté. „

Armide ſourit, mais toujours elle s'admire & compoſe ſa parure ; elle rappelle ſur ſa tête ſes cheveux errans, les entrelace & les treſſe : d'autres s'arrondiſſent en boucles, & les fleurs qu'elle y mêle, brillent comme l'émail enchâſſé dans l'or. Elle marie la roſe aux lys de ſon ſein, & ſe couvre de ſon voile.

Le paon ſuperbe étale avec moins de complaiſance l'orgueil de ſon plumage. Iris eſt moins belle, quand ſon humide écharpe ſe dore des rayons du ſoleil. Mais rien n'égale l'éclat de ſa ceinture : elle-même travailla ce merveilleux tiſſu ; nulle autre main que la ſienne n'eût pu allier enſemble les matieres qui le compoſent.

On y voit les tendres dédains, les attrayans refus, l'ivreſſe de la volupté, ſon calme heureux, le ſourire, les mots entrecoupés, les larmes du plaiſir, les baiſers & les ſoupirs ; elle-même à un feu magique les avoit unis & confondus : jamais elle ne quitte ſa ceinture ; la nuit, dans les bras du repos, elle eſt autour d'elle : amour quand il la réveille l'y laiſſe encore & n'en eſt que plus heureux.

Enfin elle donne à Renaud un tendre... un dernier baiſer ; le jour la rappelle dans ſon palais pour s'y livrer à ſes magiques myſteres. Son amant ne peut ſuivre ſes pas, ni pénétrer dans ſa retraite : enchaîné dans ces jardins enchantés, il y erre tout le

jour au milieu des bois & ſeul avec les animaux qui les habitent.

Mais quand l'ombre avec le ſilence revient favoriſer les amoureux larcins, un même aſyle les raſſemble & devient le confident de leur bonheur. Dès qu'Armide a diſparu, les deux guerriers ſortent du ſecret qui les cache, & ſe montrent à Renaud revêtus de leur pompeuſe armure.

A peine l'éclat de l'acier a frappé ſes regards, ſon feu ſe rallume, l'ardeur des combats rentre dans ſon ame ; ſa molle langueur ſe diſſipe, il ſort de l'ivreſſe & de l'aſſoupiſſement du plaiſir.

Tel on voit un généreux courſier, qui après avoir triomphé dans les champs de la gloire, eſt condamné à un vil repos ; il erre au milieu des pâturages, & près de la cavale amoureuſe, il languit & ſe conſume. Mais ſi la trompette guerriere a frappé ſon oreille, s'il a vu étinceler l'acier, ſoudain par ſes henniſſemens, il réveille ſon courage ; déja il brûle de s'élancer dans la plaine,

plaine, déja il appelle le guerrier qui doit guider son audace.

Cependant Ubalde s'approche, & présente aux yeux de Renaud le bouclier de diamant ; le héros y porte ses regards ; il s'y voit : il y voit les honteux ornemens dont il est couvert, ces cheveux parfumés, ces boucles voluptueusement flottantes, cette épée jadis l'instrument de sa gloire, chargée maintenant d'un luxe odieux, & devenue pour lui une parure inutile.

Il se cherche lui même, & se reconnoît à peine. Ainsi, quand nous sortons des bras du sommeil, l'ame encore pleine des illusions & des songes qui l'ont agitée, s'examine & travaille pour se retrouver. Bientôt il ne peut plus soutenir sa vue : ses regards s'attachent à la terre : l'œil morne & la tête baissée, plein de trouble & de confusion, il se jetteroit dans la mer & dans les flammes ; il s'abîmeroit dans le centre de la terre pour y cacher sa honte.

Ulbade enfin lui adresse ce discours : » Toute l'Asie, toute l'Europe sont en feu :

» quiconque aime la gloire, quiconque » adore Jésus-Christ combat aujourd'hui » dans les plaines de Syrie. Toi seul, ô » fils de Berthold, toi seul caché dans des » lieux ignorés, au-delà des limites du » monde, tu languis au sein d'un indigne » repos ! vil esclave d'une femme, seul » tu es tranquille au milieu des mouvemens » qui bouleversent l'Univers.

» Quel sommeil, quelle léthargie a donc » assoupi ta valeur ? quelle foiblesse a flétri » ton courage ? Allons, réveille-toi ! le » camp te demande, Godefroi t'appelle, » la fortune & la victoire t'attendent pour » te couronner. Viens, généreux Guerrier, » viens achever une entreprise dont le sort » est attaché à ton bras. Que cette secte » impie que tu as déja ébranlée, tombe » anéantie sous tes inévitables coups. »

Il se taît : Renaud demeure un moment confus, immobile & sans voix : mais enfin un généreux dépit, enfant du courage & de la raison, s'empare de son ame & en bannit la honte. Un feu brillant allume ses

joues & les enflamme ; il déchire ses vains ornemens, cette indigne parure, marques honteuses de son esclavage.

Plein d'une ardeur impatiente avec les deux Guerriers, il sort du labyrinthe & de ses perfides détours. Cependant Armide voit le gardien terrible de son Palais étendu sur la poussiere ; un cruel soupçon vient alarmer son cœur : bientôt des indices trop certains lui révelent la perte de son amant : elle le voit, hélas ! fuir d'un pas rapide loin de sa douce prison.

Elle veut lui crier : » Ah, cruel, dans » quelle solitude tu me laisses ! » Mais la douleur ferme le passage à sa voix, ses tristes accens reviennent retentir sur son cœur, & augmentent l'amertume dont il est rempli : malheureuse ! un pouvoir plus grand que le tien t'arrache ton bonheur & tes plaisirs. Elle le sent : envain pour l'arrêter elle essaie les ressources de son art.

Elle connoît ces mots terribles que, d'une bouche profane, une Thessalienne murmure sur ses montagnes ; elle connoît

ces magiques accens qui peuvent dans leur cours arrêter les ſpheres céleſtes, & rappeler les ombres de leurs noires priſons : mais l'enfer ne répond plus à ſa voix. Elle renonce aux enchantemens, & veut tenter ſi les larmes, ſi les prieres d'une beauté humiliée ne pourront pas plus que les ſecrets de la magie.

Elle n'écoute plus l'honneur ; elle court & ſe précipite ſur les pas de Renaud : où ſont, hélas, ſes triomphes? Qu'eſt devenue ſa fierté? jadis, d'un coup d'œil elle troubloit tout l'empire de l'amour ; armée d'orgueil & de dédains, elle embrâſoit les cœurs & ne ſentoit que de la haine : vaine de ſes appas, elle ne vouloit des adorateurs que pour avoir des eſclaves.

Maintenant trahie, abandonnée, elle ſuit l'ingrat qui la fuit & la mépriſe : elle cherche à relever par ſes pleurs ſa beauté dédaignée. Les neiges, les précipices ne peuvent arrêter ſes pas. Des meſſagers fideles la devancent, & vont porter à Renaud ſes larmes & ſon déſeſpoir. Enfin elle arrive elle-même au moment où le Héros touche au rivage.

Eperdue, hors d'elle-même, elle s'écrie : » O toi qui m'enleves la moitié de ma » vie, cruel, prends celle qui me reste, » ou rends-moi celle que tu m'arraches, » ou frappe-les toutes deux à la fois ! ar- » rête ! arrête ! entends du moins les der- » niers mots que ma bouche prononce ! » Ce n'est point un dernier baiser que je » te demande ; garde-le pour une plus heu- » reuse amante : Barbare, que crains-tu si » tu m'attends ? tu as pu me fuir, tu pour- » ras être sourd à ma voix. »

Renaud s'arrête ; elle approche haletante, baignée de larmes, abîmée dans la douleur, mais plus belle par sa douleur même. Ses yeux tombent sur le Héros & s'y reposent : soit dépit, soit rêverie, soit timidité, elle ne lui parle point encore ; lui-même ne la fixe point, ou ne jette sur elle que des regards dérobés, tardifs & honteux.

Malgré sa douleur, Armide toujours fidele à l'artifice & à la ruse, par de foibles soupirs, tente d'amolir son cœur, & le

prépare à recevoir ses plaintes : tel un chantre harmonieux prélude d'abord, & monte les ames au ton de l'air qu'il va chanter.

Enfin elle exhale en ces mots son désespoir : ,, N'attends pas de moi, cruel, ,, les prieres qu'une amante adresse à son ,, amant ; ces doux noms ne sont plus faits ,, pour nous : .... Barbare ! si ton cœur les ,, dédaigne, si tu abhorres jusqu'au sou- ,, venir de notre flamme, du moins écoute- ,, moi comme l'objet de ta haîne. Un en- ,, nemi n'est pas toujours sourd aux prieres ,, de son ennemi ; tu peux m'accorder la ,, faveur que je te demande & me conser- ,, ver tous tes dédains.

,, Si tu me hais, si cette haîne fait ton ,, bonheur, jouis de cet affreux sentiment ; ,, je ne viens point te l'arracher : tu le crois ,, juste ; il l'est sans doute : moi aussi j'ai ,, détesté tes Chrétiens ; j'ai fait plus, je ,, t'ai détesté toi-même. Je naquis Musul- ,, mane, je me fis un devoir d'accabler ,, une puissance ennemie ; je t'ai poursuivi, ,, j'ai juré ta perte, je t'ai entraîné dans

,, ces déserts inconnus, loin du monde ,, & loin des combats.

,, A ces crimes, ajoute un crime plus ,, funeste, plus affreux pour toi : j'ai séduit ,, ton cœur ; je t'ai fait connoître l'amour ,, & ses feux. . . . O forfait odieux, & que ,, tu ne saurois trop punir ! je t'ai livré ,, mon honneur & mon innocence : esclave ,, sous tes loix, je t'ai prodigué des charmes ,, pour lesquels mille amans avoient envain ,, soupiré.

,, Venge-toi ; pars, abandonne ces lieux ,, jadis si chers à ton cœur : va, franchis ,, les mers. Par tes combats, par tes tra- ,, vaux anéantis nos autels & ma croyance ; ,, moi-même je t'armerai contre elle. . . . ,, Mais, que dis-je ? ma croyance ! ah ce ,, n'est plus la mienne ; cruelle idole de ,, mon cœur ! je ne connois plus que toi ; ,, seul tu es, & mon maître & mon Dieu !

,, Je ne te demande qu'une grace, une ,, faveur légere : permets que je suive tes pas : ,, le brigand ne laisse pas derriere lui sa ,, proie. Un vainqueur mene ses captifs

,, enchaînés à ſon char : qu'Armide ſoit à ,, ton triomphe un ornement de plus ; que ,, tes Chrétiens me comptent au nombre ,, de tes victimes : que cette fiere beauté ,, qui mépriſa ta jeuneſſe aille, à la vue ,, de ton camp, traîner tes fers & ſouffrir ,, tes dédains.

,, Vile eſclave ! eh ! pourquoi nourrir en- ,, core cette chevelure qui pour toi n'a plus ,, d'attraits ? je couperai ces treſſes inutiles ; ,, je veux que tout en moi annonce mon ,, eſclavage. Dans l'horreur des batailles, ,, au milieu d'une foule ennemie, je ſui- ,, vrai tes pas ; j'ai le courage, j'aurai la ,, force de conduire tes courſiers & de por- ,, ter tes traits.

,, Je ſerai ton écuyer ; je ſerai ſi tu veux ,, ton rempart : je prodiguerai ma vie pour ,, défendre la tienne. Avant que d'arriver ,, à toi, il faudra que le fer de tes enne- ,, mis perce mon ſein & le déchire. Peut- ,, être il n'en ſera pas un ſeul aſſez bar- ,, bare pour vouloir, aux dépens de mes ,, jours, couper la trame des tiens ? peut-

„ être en faveur de cette beauté que tu „ méprises, ils oublieront la vengeance.

„ Hélas ! malheureuse ! où s'égare mon „ orgueil ? je vante encore une beauté dé- „ daignée, & qui ne peut te fléchir. „ Elle vouloit continuer, mais des ruisseaux de larmes coulent de ses yeux : elle veut saisir la main du Héros, ou embrasser ses genoux, mais il recule & triomphe : l'amour ne peut plus rentrer dans son cœur, & ses yeux sont fermés aux larmes.

Si l'amour n'a pu rallumer sa flamme premiere, la pitié du moins, d'un feu plus chaste, l'échauffe & l'amollit : son ame est attendrie, mais il captive sa sensibilité ; & sous de tranquilles dehors, il cache les mouvemens qui l'agitent.

„ Armide, lui dit-il, je partage ta dou- „ leur ; que ne puis-je éteindre dans ton „ sein l'ardeur funeste qui le dévore ! la „ haîne, le dédain ! ah ! ce ne sont pas „ les sentimens que j'éprouve : j'oublie l'in- „ jure, & je ne veux point de vengeance. „ Tu n'es point mon esclave, tu ne seras

,, point mon ennemie. Ton cœur s'eſt
,, égaré ; tu as été extrême, & dans ta
,, haîne, & dans ton amour.

,, Mais quoi ? ce ſont-là de vulgaires
,, foibleſſes, & ton excuſe eſt dans ta loi,
,, dans ton ſexe & dans ton âge. Et moi
,, auſſi j'ai partagé tes erreurs : eh ! ſi je te
,, condamnois, de quel droit pourrois-je
,, m'abſoudre ? Non : dans mes diſgraces,
,, dans mes proſpérités, ton ſouvenir ſera
,, toujours cher à mon cœur ; & tant que
,, l'honneur & mon culte me le permet-
,, tront, je ſerai encore ton chevalier.

,, Mettons, mettons un terme à nos
,, égaremens & à notre honte : enſéve-
,, liſſons dans ces déſerts inconnus le
,, ſouvenir de nos foibleſſes. Puiſſent ces
,, jours malheureux être retranchés du
,, nombre de mes jours ! puiſſe l'Europe
,, & le reſte de notre hémiſphere, ignorer
,, toujours cette indigne partie de mon
,, hiſtoire ! & toi-même efface de la tienne
,, un trait qui flétriroit ta beauté, tes
,, vertus & l'éclat de ta naiſſance.

» Adieu : vis en paix dans ces lieux ;
,, il ne t'eſt plus permis de ſuivre mes pas.
,, Demeure, ou par une autre route va
,, retrouver le repos dans le ſein de la
,, ſageſſe. » Pendant qu'il parle, Armide inquiete, agitée, lance ſur lui des regards ſiniſtres & dédaigneux : enfin elle éclate en ces mots.

,, Non, tu n'es point le fils de la belle
,, Sophie, tu n'es point le ſang des héros
,, dont tu prétends ſortir : la mer en
,, courroux t'enfanta au milieu des orages ;
,, le Caucaſe te nourrit dans ſes affreux
,, rochers, & tu ſuças le lait d'une tigreſſe
,, d'Hyrcanie : pourquoi diſſimuler en-
,, core ? l'inſenſible a-t-il montré un mou-
,, vement de pitié ? a-t-il changé de
,, couleur ? a-t-il du moins donné une
,, larme, un ſoupir à mon déſeſpoir ?

,, Mais où m'arrêtai-je ? le barbare
,, inſulte à ma douleur. Il veut être mon
,, Chevalier, & il me fuit, il m'aban-
,, donne ! vainqueur humain, bienfaiſant,
,, il daigne oublier mes offenſes, & par-

„ donner mes erreurs ! philoſophe auſtere,
„ il me donne des conſeils, & ſa chaſte
„ raiſon gourmande mon amour ! ô ciel !
„ ô Mahomet ! vous ſouffrez ces impies,
„ & vous foudroyez nos tours & vos
„ temples !

„ Va, cruel, va, je te rends cette paix
„ que tu me laiſſes : cours, ingrat, où
„ l'injuſtice t'entraîne ; mon ombre at-
„ tachée à tes pas te ſuivra ſans ceſſe ;
„ nouvelle furie, armée de torches & de
„ ſerpens, ma rage égalera mon funeſte
„ amour. S'il faut que tu échappes au
„ courroux des flots, que vainqueur des
„ ondes & des écueils tu arrives enfin ſur
„ le théatre de cette guerre impie, bientôt
„ baigné dans ton ſang, environné des
„ ombres de la mort, tu paieras mon
„ déſeſpoir & mes larmes.

„ Souvent, à ton dernier ſoupir tu
„ invoqueras Armide.... je l'entendrai.... „
Elle vouloit achever ; la douleur éteint ſa voix, & en étouffe les derniers ſons : elle tombe preſque ſans vie ; une ſueur froide

&

& glacée coule sur ses membres, & ses yeux se ferment à la lumiere.

Tes yeux se ferment, Armide! le ciel impitoyable refuse à ta douleur une consolation derniere : ah, malheureuse! ouvre tes yeux, & tu verras des larmes couler de ceux du cruel qui t'abandonne. Ah, si tu pouvois l'entendre! quelle douceur ses soupirs porteroient dans ton ame! Il te donne tout ce qu'il peut, & les derniers regards qu'il t'adresse sont des regards de pitié.

Que fera-t-il? doit-il laisser cette infortunée mourante sur un sable désert? La sensibilité l'arrête, la compassion le retient; mais une dure nécessité lui commande & l'entraîne. Il part; déja la barque légere fend les flots : il a les yeux collés sur le rivage; mais bientôt le rivage se dérobe à ses yeux.

Revenue à elle-même, Armide regarde autour d'elle; elle ne rencontre par-tout que la solitude & le silence : ,, Il est parti! ,, dit-elle.... il a pu me laisser expirante

,, en ces lieux ! . . . le traître, d'un mo-
,, ment n'a pas différé sa fuite ! . . . Dans
,, l'état horrible où j'étois il ne m'a pas
,, donné le moindre secours . . . & je l'aime
,, encore . . . . & assise sur ce rivage, je
,, verse des pleurs au lieu de me venger. . . .

,, Des pleurs ! je n'ai donc point d'autres
,, armes, d'autres ressources ? . . . ah, je
,, le poursuivrai, l'ingrat ; ni le ciel ni
,, l'enfer ne pourront le sauver de ma
,, fureur : déja je l'atteins, je le saisis,
,, je lui arrache le cœur . . . . attachons ici
,, ses membres sanglans & déchirés, pour
,, effrayer les coupables qui seront tentés
,, de l'imiter. . . il m'apprit à être barbare ;
,, je veux l'effacer . . . mais où suis-je &
,, qu'osai-je dire ?

,, Malheureuse Armide ! quand tu le
,, tenois dans tes fers, c'étoit alors que tu
,, devois sur lui épuiser ta fureur. Aujour-
,, d'hui un courroux trop tardif t'enflamme,
,, & tu te livres à des transports impuissans.
,, Non ; . . . si mes larmes ne peuvent rien
,, sur lui, si l'art est sansforce dans mes

„ mains, d'autres moyens me reſtent en-
„ core. O beauté mépriſée, c'eſt toi
„ qu'offenſe l'ingrat, c'eſt à toi de me
„ venger.

„ Oui, ma beauté ſera le prix du guerrier
„ qui m'apportera ſa tête : ô mes amans,
„ je vous propoſe une pénible, mais une
„ noble entrepriſe.... ma perſonne, mes
„ tréſors, voilà votre récompenſe... ſi
„ je ne mérite pas d'être achetée à ce prix;
„ vaine beauté, tu n'es qu'un préſent inu-
„ tile de la nature....

„ Funeſte préſent, je t'abhorre; j'abhorre
„ & ma couronne & ma vie, & le jour
„ qui m'a vu naître.... je ne vis plus que
„ par l'eſpoir d'être vengée.... „ Ainſi,
par des ſons entrecoupés, elle exhaloit ſon
déſeſpoir : enfin elle s'arrache à cette rive
déſerte, les yeux égarés & le viſage en feu.

Rentrée dans ſon palais, elle invoque à
grands cris tous les habitans de l'enfer :
le ciel s'obſcurcit & ſe couvre de nuages
affreux; l'aſtre du jour pâlit & s'éteint :
les vents déchaînés ébranlent les rochers

& les montagnes ; l'abyme mugit sous ses pieds, & dans son vaste palais on n'entend que des monstres furieux qui sifflent, hurlent, frémissent & aboient.

Des ombres plus épaisses que la nuit la plus noire enveloppent l'édifice : des éclairs percent l'obscurité, & la rendent encore plus affreuse ; enfin les ombres s'évanouissent : le soleil lance de pâles rayons ; l'air n'est pas encore serein : mais le palais a disparu ; les vestiges en sont effacés, & on ne peut pas même dire : ,, Il étoit là. ,,

Telles, aux feux du soleil, ou devant le souffle des vents, fuient ces vapeurs légeres qui s'amassent dans les airs : tel s'évanouit un fantôme qu'a créé l'imagination d'un malade. Il ne reste dans ces lieux que des rochers déserts, & l'horreur sauvage qu'y mit la nature. Armide sur son char s'éleve & s'envole.

Entourée de nuages & de bruyans tourbillons, elle fend les airs étonnés : elle voit sous ses pieds des rivages qu'éclairent des astres inconnus & des terres qu'habitent des

êtres ignorés. Bientôt elle a franchi les colonnes d'Alcide : elle n'approche point des rives de l'Hefpérie, ni du fol brûlant que cultive le More. Toujours fon vol eft fufpendu fur la mer, jufqu'à ce qu'enfin elle arrive vers les bords de la Syrie.

Elle ne va point à Damas ; fes regards fe détournent loin d'une patrie jadis fi chere à fon cœur : elle dirige fon char vers cette rive inféconde, où fon funefte château s'éleve au milieu des eaux : elle s'y cache aux yeux de fa cour, & dans un fecret afyle s'abandonne aux penfées tumultueufes qui agitent fon ame. Mais bientôt la honte cede au defir de fe venger.

,, J'irai, dit-elle, aux lieux où l'Egyp-
,, tien raffemble les forces de l'Orient ;
,, effayons encore le pouvoir de la magie,
,, & prenons des formes inconnues : je
,, manierai l'arc & l'épée ; je fervirai fous
,, un Monarque étranger pour l'intéreffer
,, à ma querelle. J'abjure l'honneur & fes
,, loix, pour être toute à ma vengeance.

,, Ne m'accufe point, Hidraot, n'ac-

„ cuſe que toi-même ; c'eſt toi qui le
„ premier as éveillé dans mon cœur une
„ audace nouvelle ; c'eſt toi qui as briſé
„ les liens dont la pudeur enchaînoit mon
„ ſexe. Errante , vagabonde , par tes
„ conſeils, j'ai dédaigné de paiſibles ver-
„ tus : tous les crimes qu'amour m'a fait
„ commettre, tous ceux que me coûtera
„ ma vengeance, tu ne dois les imputer
„ qu'à toi. „

Elle dit, & raſſemble auſſi-tôt ſes femmes, ſes officiers : elle revêt ſes plus pompeux habits, & dans ſes ſuperbes atours fait briller tout ſon art & tout l'éclat de ſa fortune. Elle part & ne goûte aucun repos, juſqu'à ce qu'elle ait atteint les ſables brûlans que l'Egyptien a couvert de ſes tentes.





CHANT XVII.

Aux frontieres de la Palestine, sur le chemin qui conduit à Péluse, Gaza voit au pied de ses murs expirer la mer & son courroux : autour d'elle s'étendent d'immenses solitudes & des sables arides. Le vent qui regne sur les flots exerce aussi son empire sur cette mobile arene, & le voyageur voit sa route incertaine flotter & se perdre au gré des tempêtes.

Jadis soumise aux loix des Turcs, Gaza est devenue la conquête du Monarque Egyptien, dont elle bornoit les états : il a quitté Memphis & son superbe palais, pour établir dans cette cité son séjour & le centre de ses projets. Du fond de son vaste empire, il y a rassemblé d'innombrables soldats.

Muse, dis-moi, quelle étoit alors la situation de cette contrée ? quelles troupes obéissoient aux ordres de son Prince :

combien l'Egypte, combien les Rois ſes tributaires lui envoyerent de combattans? Compte les forces de l'Orient & du Midi réunies ſous ſes drapeaux : ſeule tu peux rappeler à ma mémoire, & le nom des chefs, & les noms de tant de peuples mêlés & confondus.

Quand l'Egypte rébelle à ſon Dieu eut briſé le joug de ſes maîtres, un guerrier du ſang de Mahomet y régna ſous le titre de Calife : ſes ſucceſſeurs hériterent de ſon nom comme de ſa puiſſance. Telle jadis le Nil vit une longue ſuite de Pharaons & de Ptolomées.

La main du tems affermit cet empire : dans ſes rapides progrès, bientôt il embraſſa une partie de l'Aſie & de la Lybie. Le Nil caché dans l'Ethiopie craignit qu'il ne commandât à ſa ſource : les déſerts de Saba, les rives de l'Euphrate furent ſoumis à ſes loix.

Il renferma l'Arabie & ſes tréſors, la mer rouge & ſes richeſſes; delà il s'étendit juſqu'aux portes de l'aurore. Puiſſant par

ſes forces, il eſt encore plus puiſſant par ſon Prince : né ſur le trône, le Calife a toutes les vertus d'un Monarque & tous les talens d'un guerrier.

Long-tems il combattit contre les Perſes & la Turquie : ſouvent vainqueur, quelquefois vaincu & toujours plus grand dans ſes revers que dans ſes triomphes. Ses mains appéſanties par l'âge ne peuvent plus manier le fer, mais l'ardeur de la gloire & l'ambition des conquêtes échauffent encore ſon courage.

Il combat par ſes miniſtres : toujours une mâle vigueur anime ſes penſées & ſes diſcours ; & le peſant fardeau de la monarchie n'accable point ſa vieilleſſe. Toute l'Afrique & les petits états qui la partagent tremblent à ſon nom : l'Inde le révere ; tous ſes voiſins lui fourniſſent des ſoldats, & lui paient des tributs.

Tel étoit le Monarque qui menaçoit l'empire naiſſant des Latins, & méditoit d'arrêter des progrès dont ſa jalouſie étoit alarmée. Quand Armide parut, il comptoit

ſes ſoldats, & dans une vaſte plaine, hors des murs de Gaza, il faiſoit la revue de ſes troupes.

Il étoit aſſis ſur un trône auguſte, où l'on montoit par cent degrés d'ivoire : un dais d'argent étoit ſur ſa tête ; ſes pieds fouloient un tapis tiſſu d'or & de ſoie : tout le luxe de l'Orient brilloit dans ſes pompeux habits ; un ſuperbe turban ſe replioit autour de ſon front, & formoit ſon diadême.

Le ſceptre eſt dans ſa main : une barbe blanche flotte majeſtueuſement ſur ſa poitrine. Dans ſes yeux que la vieilleſſe n'a point éteints, reſpirent encore ſon audace & ſa vigueur premiere : dans tout ſon maintien paroît la dignité de l'âge & de l'empire. Ce fut, ſans doute, ſous de ſemblables traits, qu'Appelles ou Phidias repréſenterent Jupiter, mais Jupiter foudroyant.

Debout, à ſa droite & à ſa gauche, ſont deux Satrapes. Le premier tient dans ſes mains le glaive vengeur, le ſecond a le ſceau de la royauté. Miniſtre des loix,

l'un entretient dans ſes états le calme & la paix ; l'autre commande aux armées, & porte la terreur & le châtiment.

Autour de ſon trône, veillent de fideles Circaſſiens : des javelots ſont dans leurs mains ; une cuiraſſe couvre leur poitrine ; des épées longues & recourbées, pendent à leur côté : les yeux du Monarque planent ſur ces nombreux bataillons, & tous en paſſant devant lui, abaiſſent avec reſpect leurs armes & leurs drapeaux.

Les Egyptiens paroiſſent les premiers ; quatre chefs les conduiſent : deux de la haute Egypte, deux de la baſſe, de cette contrée féconde que le Nil a créée : ce ne fut d'abord qu'un limon uſurpé ſur la mer ; le tems le raffermit & le rendit propre à porter des moiſſons. Ainſi s'accrut l'Egypte ; ainſi le ſoc fendit des plaines qui jadis, dans leur ſein, voyoient flotter des vaiſſeaux.

Le premier eſcadron eſt compoſé des peuples qui habitent le fertile territoire d'Alexandrie & les rivages que le ſoleil éclaire de ſes derniers rayons. Araſpe eſt à leur tête,

Araſpe plus redoutable par ſon génie que par ſon bras : il ſait avec art ourdir un ſtratagême : il connoît toutes les ruſes du Maure & toutes ſes perfidies.

Après eux on voit des enfans de l'aurore, des guerriers raſſemblés des rives les plus orientales de l'Aſie ; Arontée les guide : diſtingué par ſes titres, il n'eſt connu ni par ſes exploits, ni par ſa valeur : ſon corps délicat n'a point encore ſué ſous une péſante armure ; la trompette guerriere n'a point encore troublé ſon ſommeil : une indiſcrette ambition l'arrache du ſein des voluptés, & l'entraîne au milieu des haſards.

Une immenſe armée paroît enſuite, & couvre la plaine & les rivages. On croiroit qu'avec moins de bras on cultiveroit l'Egypte & recueilleroit ſes moiſſons. Cependant tant de guerriers ſortent d'une ſeule ville ; mais cette ville, rivale d'une province entiere, renferme pluſieurs cités dans ſon ſein : c'eſt le Caire. Campſon commande à ce peuple nombreux, mais inhabile aux combats.

Sous

Sous Gazel marchent les habitans de cette contrée, qui du grand Caire s'étend jusqu'à la seconde cataracte du Nil. L'Egyptien ne connoît que l'arc & l'épée : il ne peut soutenir le poids du casque & de la cuirasse. Ses riches habits font plutôt naître le desir du butin que la crainte de la mort.

Sous Alarcon s'avance un vil ramas de brigands presque nuds & sans armes, qui dans les déserts arides de Barca ne soutiennent que par le vol & le pillage leur misérable vie. Avec des troupes moins lâches, mais incapables de combattre de pied-ferme, parurent les Rois de Sumara & de Tripoli. Leurs guerriers, savans dans l'art de voltiger, fuient toujours, & reviennent sans cesse.

Après eux, vinrent les habitans de l'Arabie-pétrée, que suivirent ceux de l'Arabie-heureuse, contrée charmante, que jamais le soleil ne brûle de ses feux, que l'hiver jamais ne couvre de ses glaces ; là, croît l'encens ; là, naissent les parfums ;

là, l'immortel phénix, ſur un bûcher de fleurs odorantes, ſe conſume & renaît de ſes cendres.

Moins brillans que les Egyptiens, ces peuples leurs reſſemblent par leur armure. D'autres Arabes les ſuivent, ſauvages habitans du déſert, ſans foyers, ſans aſyles fixes, ils traînent après eux leurs errantes cités : ils ont une taille de femmes ; ils en ont la voix ; leurs cheveux noirs & longs, flottent ſur des viſages baſannés.

Des Roſeaux armés d'un fer pointu ſont dans leurs mais : ils volent ſur des courſiers plus rapides que l'éclair. Le premier eſcacadron eſt guidé par Syphax, le ſecond marche ſous Aldin, le troiſieme ſous Albiazar, l'homicide Albiazar moins guerrier qu'aſſaſſin.

La troupe qui les ſuit a quitté ces iſles qu'environne la mer, où jadis l'avide pêcheur ramaſſoit ce coquillage précieux, qui renferme les perles dans ſon ſein. Agricalte les commande. Les noirs habitans des rives que baigne la mer Rouge s'avancent,

ſous Oſmide, barbare ſans foi, contempteur audacieux de la religion & des loix.

Des Ethiopiens paroiſſent enſuite ; ils viennent de l'iſle de Méroé, qu'embraſſent le Nil & l'Aſtrabora : Méroé, dans ſa vaſte enceinte, renferme trois royaumes & deux cultes différens : Canar & Aſſimir, rois tous deux, tous deux ſectateurs de Mahomet & tributaires du Calife, lui amenent leurs guerriers. Un autre Roi, adorateur de Jéſus-Chriſt, eſt reſté dans ſes états.

Avec des eſcadrons armés d'arcs & de fleches, on vit encore deux rois ſoumis au Monarque Egyptien : l'un regne ſur Ormus, noble & fertile contrée que le golfe Perſique environne de ſes eaux. L'autre commande au Bécan : le Bécan eſt une iſle, quand la mer s'éleve, mais quand elle s'abaiſſe, le voyageur y paſſe à pied ſec.

Et toi, Altamore, une épouſe chérie n'a pu te retenir dans ſes bras : pour éloigner ton funeſte départ, elle te baigna de ſes larmes, elle déchira ſon ſein & arracha ſes cheveux blonds : » Cruel, te dit-elle, l'aſ-

» peƈt d'une mer en furie te plaira donc » plus que le mien ! une peſante armure ſera » donc pour toi un plus doux fardeau que » ce fils, ce tendre fils qui de ſes bras inno» cens te preſſe & te careſſe ? »

Altamore regne ſur Samarcande : le diadême ſur ſon front brille dans tout ſon éclat ; mais ce n'eſt point à ſon diadême qu'il doit ſa grandeur & ſon luſtre : ſavant dans l'art des combats, il eſt encore le plus audacieux des guerriers : les Chrétiens le connoîtront un jour, & déja ils doivent redouter ſa valeur. Ses ſoldats portent une cuiraſſe, une épée pend à leur côté, & une maſſe d'armes à l'arçon de leur ſelle.

Du bout de l'Univers & des portes de l'aurore vient le farouche Adraſte : ſa cuiraſſe eſt revêtue de la peau d'un ſerpent ; il monte un immenſe éléphant. Sous lui marchent des peuples qui ſe baignent dans la mer où le Sind porte le tribut de ſes eaux.

L'eſcadron qui les ſuit eſt composé de l'élite des Guerriers : dans la paix, dans

la guerre, ils servent le Monarque, il les comble d'honneurs, il leur prodigue ses bienfaits : les armes qui les couvrent inspirent la terreur. Sous eux marchent des coursiers dont l'art dirige les mouvemens : la pourpre éclate sur leurs habits ; leur armure étincelle d'or & d'acier.

Parmi eux on distingue le cruel Alarcon, le prudent Omar, Hidraot, Rimédon, fameux par son audace, Rimédon qui méprise & les mortels & la mort, & Tygrane, & Rapold, Corsaire intrépide, jadis la terreur des mers, & le brave Ormond & Malabouft, qui vainqueur des Arabes fut surnommé l'Arabique.

On y voit Orinde, Arimon, Pyrga, Brimare le destructeur des cités, & Suifante le dompteur des coursiers : & toi généreux Aridamant, invincible à la lutte, & Tisapherne le foudre de guerre, Tisapherne qui, à pied, à cheval, l'épée ou la lance à la main, n'a point encore trouvé de rival digne de lui.

Cette troupe brillante marche sous les

ordres d'un Arménien qui, dès ſon enfance, déſerta le vrai culte pour adorer Mahomet : Chrétien, il s'appelloit Clément, aujourdhui ſon nom eſt Emiren. De tous les guerriers, aucun n'eſt plus cher au Calife. Intrépide ſoldat, excellent capitaine, il eſt également fameux par ſa prudence & par ſa valeur.

Après tous ces Héros, parut Armide à la tête de ſon eſcadron : elle étoit aſſiſe ſur un char ſuperbe, la robe retrouſſée, un arc à la main, le carquois ſur l'épaule; l'audace ſur ſon front ſe mêle avec la douceur. D'un air fier & déterminé elle ſemble menacer & charme encore en menaçant. Son char, ſemblable à celui qui porte le jour, étincelle d'or & de rubis; quatre licornes attelées deux à deux le traînent & obéiſſent à la main ſavante qui les guide. Cent filles, cent pages l'environnent, & le carquois réſonne ſur leurs épaules. Ils preſſent les flancs de courſiers plus blancs que la neige, dont les mouvemens ſont auſſi rapides que la foudre.

Sa troupe la ſuit : Aradin en conduit une autre dont Hidraot a dans la Syrie acheté les ſervices mercenaires. Quand le phénix reſſuſcité va montrer à l'Ethiopie ſes charmes nouveaux, la richeſſe de ſon plumage & l'or qui brille ſur ſa gorge, les mortels étonnés le ſuivent des yeux, & les habitans des airs l'accompagnent & l'admirent.

Telle & plus brillante, Armide éblouit tous les guerriers : il n'eſt point d'ame ſi farouche qui ne s'enflamme à ſa vue. Le dépit eſt ſur ſon front : à peine on l'apperçoit encore, & déja tous les cœurs brûlent pour elle. Que ſera-ce quand la joie animera ſes regards, quand le plaiſir ſe peindra dans ſes yeux, & que le rire embélira ſes levres.

Le Monarque fait appeler Emiren ; il veut lui donner le ſceptre des guerriers, & confier à ſa prudence le ſoin de ſon illuſtre entrepriſe : déja plein de ſon glorieux deſtin, ce héros s'avance, & on lit ſur ſon front qu'il eſt digne de l'honneur où ſon maître l'appelle. Les Circaſſiens, au

milieu de leurs rangs, lui ouvrent un passage, & il monte vers le trône.

La tête inclinée, le genouil en terre, il met la main droite sur sa poitrine : « Prends
,, ce sceptre, lui dit le Monarque, prends-
,, le ; je remets dans tes mains ma fortune
,, & ma puissance : commande à ma place ;
,, verse ma vengeance sur les Chrétiens,
,, & brise le joug dont ils menacent un
,, Roi mon tributaire. Va, pars, triomphe.
,, Que les ennemis tombent sous tes coups,
,, & que ceux qui échapperont à la mort
,, gémissent dans nos fers. »

Emiren reçoit avec respect ce sceptre, emblême du souverain pouvoir : » Je le
,, reçois, dit-il, d'une main victorieuse ;
,, je vole sous tes auspices où la gloire
,, m'appelle : c'est sous tes ordres, c'est
,, en ton nom que je vais combattre. Je
,, vengerai les injures de l'Asie ; je ne
,, reviendrai que vainqueur, ou du moins
,, ma défaite sera ma mort, non pas ma
,, honte.

» Ah ! si le courroux céleste menace nos

„ armes, puiſſent tous ſes coups ſe raſſem-
„ bler ſur ma tête! Que ton armée revienne
„ triomphante, & que ſon chef demeure
„ couché ſur le champ de bataille témoin
„ de ſa victoire. » Il dit : ſoudain les cris des ſoldats & le ſon des inſtrumens guerriers, annoncent l'alégreſſe qu'inſpire cet illuſtre choix.

Au milieu des acclamations le Monarque deſcend de ſon trône, & retourne à ſa tente : il y reçoit à ſa table les chefs de ſon armée. De la place diſtinguée où il eſt aſſis, il leur envoie des mets qui ſont ſervis devant lui, leur adreſſe des paroles qui les flattent, & marque à tous des diſtinctions & des égards. Au ſein des plaiſirs même, Armide n'oublie pas ſes funeſtes artifices.

Le repas eſt fini : elle voit tous les regards ſe fixer ſur elle, & à des indices certains reconnoît que tous les cœurs ſont infectés de ſes poiſons. Elle ſe leve, & d'un air altier enſemble & reſpectueux, elle s'adreſſe au Monarque. Dans ſon geſte, dans

ſa voix, elle met, autant qu'elle peut, de grandeur & de fierté.

,, O Roi des Rois, lui dit-elle, je viens ,, auſſi combattre pour ma croyance & ,, pour ma patrie. Je ſuis femme, mais ,, je ſuis née ſur le trône, & la main qui ,, doit porter le ſceptre n'eſt pas indigne ,, de manier le fer. La mienne ne ſaura ,, frapper un ennemi, & tirer du ſang de ,, ſa bleſſure.

,, Ne crois pas, Seigneur, que je vienne ,, faire, ſous tes drapeaux, le premier eſſai ,, de mon courage; déja j'ai combattu ,, pour nos loix & pour ton empire : tu ,, connois mes exploits; tu ſais que moi ,, ſeule j'ai ſu enchaîner les plus illuſtres ,, des héros Chrétiens.

,, Captifs, chargés de fers, je les faiſois ,, conduire dans tes états; ils gémiroient ,, aujourd'hui dans tes cachots, & toi-,, même tu ſerois plus sûr du ſuccès de tes ,, armes, ſi le fier Renaud n'avoit briſé ,, leurs chaînes & immolé mes guerriers.

,, Renaud t'eſt connu ; ſes aventures ,, ſont parvenues juſqu'à toi : c'eſt le cruel ,, qui depuis m'a indignement outragée ;... ,, & je n'ai point encore puni ſon outrage ? . . . Une haîne nouvelle enflamme ,, encore la haîne que je devois aux Chrétiens, & me pouſſe aux combats. Un ,, jour je te raconterai les injures que j'ai ,, reçues : je ne veux aujourd'hui m'occuper que de ma vengeance.

,, Je l'obtiendrai : toutes les fleches ne ,, volent pas inutilement dans les airs, & ,, ſouvent le ciel dirige les coups du juſte ,, au cœur du coupable. Mais ſi, parmi ,, tes guerriers, il en eſt un qui puiſſe ,, trancher la tête odieuſe de mon barbare ,, ennemi, & me la préſenter ſanglante, ,, j'avouerai ſon bras, je me contenterai ,, d'une vengeance qui pourtant ſeroit plus ,, douce & plus glorieuſe, ſi je ne la ,, devois qu'à moi.

,, Pour prix d'un ſi noble ſervice, j'offre ,, tout ce qui eſt en mon pouvoir, mes ,, tréſors & moi-même. Je le promets, je

,, le jure, & j'attefte le ciel & les hommes ,, témoins de mes fermens. S'il eft un ,, guerrier qu'une pareille récompenfe ,, puiffe enflammer, qu'il paroiffe & fe ,, montre. ,,

Pendant le difcours d'Armide, Adrafte fixoit fur elle des regards dévorans. ,, Beauté ,, divine, lui dit-il, ce ne fera point fous ,, vos coups qu'expirera le barbare. Le ,, cœur du perfide ne mérite pas d'être ,, percé d'une fi belle main : je ferai ,, moi-même le miniftre de votre ven- ,, geance. Ce fera moi qui mettrai fa tête ,, à vos pieds.

,, Je lui arracherai le cœur ; je ferai ,, de fes membres fanglans & déchirés la ,, pâture des vautours. ,, Ainfi parloit Adrafte l'Indien. Tifapherne s'indigne de fon orgueil : ,, Eh, qui es-tu, lui dit-il, ,, toi, qui fous les yeux du Roi des Rois, ,, fous les miens, ofes montrer tant d'au- ,, dace & de fierté? Il eft peut-être ici un ,, guerrier, dont les exploits effaceront ,, tout ce que promet ta langue, & ce ,, guerrier fe taît.

,, Mes

,, Mes discours, réplique l'Indien, sont
,, encore au-dessous de mes actions : si tu
,, osois ailleurs me faire un pareil outrage,
,, ta mort me paieroit ta témérité. » Ils alloient continuer, mais le Monarque étend la main, & d'un geste les arrête :
,, Belle Princesse, dit-il ensuite à Armide,
,, vous avez un mâle & généreux courage.
» Vous méritez que ces deux héros vous
,, sacrifient leur courroux & leur ressenti-
,, ment : c'est à vous de diriger leur valeur
,, & leurs efforts, contre le brigand qui
,, vous a outragée. C'est contre lui qu'ils
,, pourront utilement déployer leur audace
,, & se montrer rivaux. » Il se taît : les deux guerriers offrent à la Princesse leurs bras & leurs épées.

D'autres encore viennent lui vanter leur zele & leur courage : tous lui promettent, tous jurent de la venger. Pendant qu'elle arme contre le héros qui lui fut si cher tant de fureurs & tant de haînes, la nef qui le porte vogue heureusement sur la plaine liquide.

Les vents toujours fideles enflent les voiles, & l'Océan courbe ſes vagues ſous un poids qui lui eſt connu. Renaud contemple le pôle & les aſtres qui guident les navigateurs : quelquefois il regarde les fleuves & ces montagnes dont le front audacieux ombrage la mer & ſes rivages.

Souvent il s'informe du ſort des Chrétiens, & s'inſtruit des mœurs des peuples divers. Depuis qu'ils voguoient ſur l'humide élément, le ſoleil avoit déja quatre fois éclairé l'horiſon ; il ſe plongeoit dans les eaux quand ils toucherent à la terre : „ Voici, dit l'inconnue, les rives de la „ Paleſtine, & le terme de votre voyage. „

Elle les dépoſe ſur le ſable, & s'évanouit plus vîte que la penſée. Cependant la nuit ſe leve, & couvre la nature de ſon lugubre voile. Au milieu des déſerts qui les environnent, les trois guerriers ne découvrent ni murs ni traces des humains ; rien ne peut leur indiquer leur route.

Ils balancent un moment ; enfin ils avancent d'un pas incertain, & laiſſent la

mer derriere eux. Tout-à-coup, dans le lointain, un objet lumineux apparoît à leur vue : des rayons d'or & d'argent percent la nuit, & éclairciſſent les ombres. Ils marchent à cette clarté, & bientôt ils diſtinguent l'objet qui la réfléchit.

A un tronc, ils voient des armes ſuſpendues que la lune frappe de ſa lumiere : ſur un caſque doré, des pierreries étincellent d'un feu plus vif que celui des étoiles. Au bas eſt un bouclier chargé de trophées, un vieillard eſt aſſis auprès, & ſemble en être le gardien : il ſe leve, & lui-même il marche au-devant d'eux.

Ubalde & le Danois reconnoiſſent les traits du ſage qui dirigea leurs pas ; ils le ſaluent & l'embraſſent. Renaud le regarde en ſilence : » C'eſt toi ſeul que je cherche, „ lui dit le vieillard ; c'eſt toi que, dans „ ces lieux ſolitaires, attend mon im„ patience.

» Tu ne me connois pas, mais je ſuis „ ton ami ; ils pourront te le dire, ces „ guerriers qui, ſecondés par moi, ont

,, triomphé des enchantemens ſous leſquels ,, tu traînois ta déplorable vie. Entends ,, mes diſcours ; ils ſeront moins doux que ,, ceux des ſirenes qui t'avoient ſéduit ; ,, mais écoute-les ſans peine. Conſerve mes ,, leçons dans ton cœur, juſqu'à ce qu'une ,, voix plus ſainte te conduiſe dans les ,, ſentiers de la ſageſſe & de la vérité.

» Ce n'eſt point ſous des ombrages frais, ,, ſur des rives fleuries, au milieu des vo- ,, luptés que tu trouveras le bonheur ; c'eſt ,, au ſommet d'une colline d'un âpre & ,, difficile accès qu'il repoſe au ſein de la ,, vertu : il faut pour y parvenir braver ,, les glaces de l'hiver, les feux de l'été, ,, & s'arracher aux plaiſirs. Oiſeau ſuperbe, ,, voudrois-tu, loin du ciel, ta patrie, ,, ramper comme un inſecte dans les ,, vallons ?

,, La nature alluma dans ton ſein la ,, flamme du courage ; elle te fit un front ,, élevé : obéis à ſa voix, marche aux ,, grandeurs où le ciel t'appelle, & par de ,, nobles exploits aſſure ta gloire & tes

,, destins. Ton courroux impétueux ne te ,, fut point donné pour égorger tes freres, ,, & pour suivre en aveugle des mouve- ,, mens que la raison désavoue.

» Que le feu qui t'anime exalte ta valeur, ,, & te rende plus fort contre les passions, ,, plus terrible à ces ennemis qui habitent ,, dans ton cœur & le dévorent. Soumis ,, à la main qui doit gouverner ta jeunesse, ,, obéis à ses loix : que la prudence de ,, Godefroi allume ton courage ou l'é- ,, teigne, le précipite ou l'arrête. ,,

Renaud, la honte sur le front & les yeux baissés, écoutoit en silence les conseils du vieillard, & les conservoit dans son cœur. Le sage pénetre dans le secret de son ame : ,, Leve tes regards, lui dit-il, ,, ô mon fils, porte-les sur ce bouclier, tu ,, y verras les exploits de tes ayeux.

,, Tu les verras, d'un pas intrépide, ,, franchir les bornes qui arrêtent la course ,, des vulgaires humains ;... que tu te ,, traînes encore loin d'eux dans la carriere ,, qu'ils t'ont tracée ! Allons, réveille-toi,

„ que ces tableaux ſervent d'aiguillon à „ ta valeur. „ Il dit, & pendant qu'il parle, le héros a les yeux attachés ſur le bouclier.

Dans un eſpace étroit, l'artiſte a ſu raſſembler, ſans confuſion, un nombre prodigieux de figures : on y voit dans leur ordre les illuſtres deſcendans d'Accius; leur ſang coule toujours pur d'une ſource cachée dans le berceau de l'ancienne Rome; ils ſont tous couronnés de laurier : le vieillard raconte & leurs guerres & leurs victoires.

Au milieu des débris de l'empire, Caïus, d'une main audacieuſe, ſaiſit les rênes d'un peuple belliqueux, & s'aſſied au rang des Princes : ſes voiſins moins puiſſans viennent lui demander un maître, & marchent ſous ſes loix. Bientôt, à la voix d'Honorius, le Goth revient déſoler l'Italie.

Au milieu des flammes qui dévorent cette triſte contrée, pendant que Rome gémit ſous le poids de ſa chaîne & craint encore d'être anéantie, Aurélius repouſſe l'eſclavage loin des peuples ſoumis à ſon

ſceptre. Foreſte oppoſe au Roi des Huns, au conquérant du Nord, une redoutable barriere.

Au feu ſombre qui brille dans ſes yeux, à ſa hideuſe figure, on reconnoît le farouche Attila ; on croit entendre ſes rugiſſemens : le monſtre vaincu dans un combat ſingulier cherche un aſyle au milieu des ſiens, & Foreſte, l'Hector de l'Italie, va défendre Aquilée.

Plus loin on voit la mort de ce héros & ſa deſtinée, qui fait la deſtinée de ſa patrie. Accarin ſon fils, l'héritier de ſes vertus, eſt, comme lui, le vengeur & le ſoutien de ſon pays. Altin plie ſous les coups du ſort, & non ſous ceux des Huns : il va chercher un nouvel aſyle, & ſur les bords du Pô, de mille cabanes diſperſées, il forme une cité.

Une digue enchaîne l'audace de ce fleuve impétueux ; des remparts s'élevent, & le trône de la maiſon d'Eſt s'aſſied ſur de nouveaux fondemens. Vainqueur des Alains, malheureux contre Odoacre, Altin ſuc-

combe, & meurt pour l'Italie. Mort généreuse, qui l'associe à la gloire de son pere.

Alforise tombe à ses côtés ; Asson & son frere exilés tous deux reviennent bientôt les armes à la main, & regnent sur les cendres du conquérant Hérule : auprès d'eux est Boniface l'Epaminondas de la Maison d'Est. — Il expire le front percé d'une fleche mortelle ; mais Totila vaincu, & son bouclier sauvé, lui font trouver des douceurs dans le trépas.

Valérien, encore enfant, marche sur les traces de son pere : déja vigoureux, déja plein d'une mâle audace, il enfonce les escadrons des Goths. Près de lui, Ernest, l'œil en feu, fait trembler les Esclavons : plus près encore, l'intrépide Aldoard chasse de Moncelse le Roi de Lombardie.

On y voit Henri : on y voit Berenger ; ce Héros marche sous les drapeaux victorieux de Charlemagne : audacieux soldat, sage capitaine, il dirige les grandes entreprises & frappe les premiers coups. Bientôt

il combat avec Louis qui triomphe du Roi d'Italie ſon neveu, & le jette dans les fers. Othon paroît avec ſes cinq fils.

Almeric regne dans Ferrare ; les yeux au ciel, il conſacre à l'Eternel les temples qu'il a fondés. Aſſon lutte contre Berenger ; heureux, malheureux tour à tour, il triomphe enfin & gouverne l'Italie.

Albert ſon fils va montrer ſa valeur aux Germains, vainqueur dans les tournois, vainqueur dans les batailles, Othon lui offre ſa fille & ſes tréſors. Derriere lui s'éleve Hugues, la terreur des Romains & le fléau de leur orgueil. Il ſera Marquis d'Italie, & la Toſcane toute entiere ſera confiée à ſes ſoins.

Plus loin eſt Théobald, & auprès de lui, Boniface à côté de Béatrix ſon épouſe. L'hymen trompe leurs deſirs, & leur refuſe un fils qu'ils lui demandent. Une femme recueille l'héritage des Héros ; c'eſt Malthide : elle a leur courage & leurs vertus. Sa Sageſſe & ſa valeur l'élevent au-deſſus des ſceptres & des couronnes.

Sur son front éclate une mâle fierté ; e feu du courage étincelle dans ses yeux. Là, elle triomphe des Normands, & ce Guiscard, jadis invincible, fuit devant elle: ici, Henri succombe sous ses efforts ; elle lui arrache l'étendard de l'empire & va dans un temple attacher ce trophée. Plus loin, elle replace un Pontife au trône du Vatican.

A ses côtés, & quelquefois derriere elle, paroît Asson sur lequel semble se fixer sa tendresse. La postérité d'Asson quatre, toujours heureuse, toujours féconde, étendoit au loin ses rameaux; l'illustre fils de Cunegonde, Guelfe, vole au sein de la Germanie qui l'appelle, & ce rejetton des Héros d'Italie fleurit dans les champs de Baviere.

Il embrasse & soutient l'arbre des Guelfes, séché dans sa racine. Fier de cet heureux appui, on voit cet arbre reverdit encore & briller de l'éclat des sceptres & des couronnes. Déja sa tête orgueilleuse est cachée dans les cieux, & son ombre embrasse & couvre la Germanie.

Cependant toujours brillante, toujours féconde, la tige heureuſe fleuriſſoit en Italie; Berthold, un frere de Guelfe, un Aſſon encore, y faiſoient revivre leurs aïeux. Telle étoit la ſuite des Héros qui reſpiroient ſur l'airan : à la vue de ces tableaux, l'honneur ſe ranime dans le cœur du jeune Guerrier.

Le feu d'une noble émulation embrâſe ſon courage : ſaiſi d'un généreux tranſport, il voit déja des remparts détruits, des peuples ſubjugués, la mort & le carnage. Impatient, il ſe couvre de ſes armes, & croit embraſſer la victoire.

Le Danois en ce moment lui préſente l'épée de Suénon, dont il lui a raconté l'hiſtoire & les malheurs : » Prends-la, lui dit-» il; que dans tes mains, juſte autant que » redoutée, elle ſoit toujours heureuſe, » toujours conſacrée à de pieux combats! » tu dois venger ſon premier maître; rem-» plis ton devoir & nos vœux. »

» Puiſſe cette main, répond Renaud, » immoler bientôt le barbare aſſaſſin d'un

» Héros cher à mon cœur, & acquitter » ma dette ! » Le Danois, en le remerciant, pleure de tendresse & de joie. Cependant le sage vieillard le presse de continuer son voyage.

» Il est tems de partir, lui dit-il, Go» defroi t'attend; le camp t'appelle : jamais » ta présence ne fut plus nécessaire. Allons, » dans l'ombre de la nuit, je saurai vous » guider aux tentes des Chrétiens. ». Il dit. & monte sur son char; les trois guerriers y montent avec lui : de la main & de la voix, il presse ses coursiers & dirige sa route vers l'Orient.

Couverts des voiles de la nuit, ils s'avançoient en silence, mais tout-à-coup le vieillard se tourne vers le Héros, & lui adresse ce discours : » Tu as vu la tige & ,, les antiques rameaux de ton auguste ,, maison. Si jadis elle enfanta des Héros, ,, le tems n'affoiblira point son heureuse ,, fécondité.

,, Que ne puis-je aussi porter tes regards ,, dans le sein du ténébreux avenir, & te

,, montrer

,, montrer tes neveux, comme dans les ,, fiecles paffés je t'ai montré tes ancêtres ! ,, Que ne puis-je les évoquer des abîmes ,, du néant! tu verrois une fuite non moins ,, longue de Héros, & des exploits non ,, moins fameux.

,, Mais mon art ne peut dérober à l'ave- ,, nir fes fecrets, & fon pâle flambeau ne ,, jette dans cette obfcurité que des rayons ,, incertains & douteux. Je t'en révélerai ,, cependant ce que m'en a découvert un ,, fage qui lit quelquefois dans le fein de ,, la Divinité.

,, Jamais tige, me dit-il, ne fut auffi ,, féconde en Héros. Jamais du même tronc ,, on ne vit fortir autant d'illuftres rejet- ,, tons que Renaud en comptera parmi ,, fes neveux : leurs noms égaleront les ,, noms des plus fameux de Rome, de ,, Sparte & de Carthage.

,, Parmi eux, mes regards diftinguent un ,, Alphonfe, le fecond par fon rang & le ,, premier par fes vertus : il naîtra quand le ,, monde épuifé n'enfantera plus de Héros:

„ personne mieux que lui ne saura manier
„ l'épée, ou soutenir le poids d'une cou-
„ ronne. Il sera la gloire de ton sang &
„ l'appui de ta maison.

„ Encore enfant, sa valeur brillera dans
„ mille jeux, images de la guerre; il sera
„ la terreur des forêts & des monstres qui
„ les habitent. Il remportera toujours le
„ prix dans les tournois: bientôt dans les
„ combats il cueillera les lauriers de la
„ victoire, & méritera les honneurs du
„ triomphe. Il n'est point de couronne
„ qui ne ceigne son illustre tête.

„ Dans un âge plus mûr, on le verra
„ se couvrir d'une nouvelle gloire; au mi-
„ lieu de rivaux puissans & jaloux, il main-
„ tiendra ses états en paix; il ranimera les
„ arts, fécondera le génie, célébrera des
„ jeux magnifiques & de superbes fètes:
„ dans une balance égale il pésera les ré-
„ compenses & les peines: ses regards péné-
„ treront dans l'avenir, & sa prévoyance
„ rapprochera les événemens les plus re-
„ culés.

,, Ah! si dans ces tems malheureux où
,, l'impie infestera la terre & les mers, &
,, imposera des loix honteuses aux peuples
,, les plus renommés, ah! si Alphonse étoit
,, choisi pour venger les temples & les
,, autels, quels foudres lanceroit son bras;
,, & que bientôt le tyran & sa secte expi-
,, reroient sous ses coups!

,, Envain le Turc, envain le More op-
,, poseroient mille bataillons armés: l'Eu-
,, phrate couleroit sous ses loix; il arbore-
,, roit sur les neiges du Taurus la Croix
,, triomphante & son aigle & ses lys; &
,, les peuples basannés qui voient couler
,, les sources du Nil reconnoîtroient le
,, Dieu qu'il adore. ,,

Ainsi parla le vieillard: le héros attentif recueilloit ses discours, & son cœur jouissoit en secret des triomphes & de la gloire de ses neveux. Cependant l'aurore annonçoit le retour du soleil; l'Orient se coloroit de ses feux, & déja on voyoit de loin, sur les tentes des Chrétiens, flotter leurs bannieres.

» Vous voyez, dit le Sage, le ſoleil qui » vous luit, & de ſes rayons éclaire le camp, » la plaine, les montagnes & Solime : je » vous ai ramenés vainqueurs des obſtacles » & des dangers, vous pouvez ſans guide, » achever votre route : un pouvoir invin- » cible arrête ici mes pas. »

Il dit, & laiſſe les trois guerriers au milieu de la plaine : ils marchent, & bientôt ils ont regagné les tentes. Soudain la renommée publie leur retour. Le pieux Godefroi en eſt inſtruit le premier, & s'avance pour les recevoir.





CHANT XVIII.

RENAUD d'un air soumis & respectueux, aborde Godefroi, & lui adresse ce discours : » Seigneur, l'honneur blessé » m'arma contre l'infortuné Gernand ; si » j'ai violé tes loix, le repentir & le remords » m'en ont puni. Je reviens à ta voix, » prêt à tout faire pour expier mon crime. «

Bouillon se penche vers lui & le serrant dans ses bras : » Perdons, lui dit-il, le sou» venir d'une triste erreur ; oublions ton » malheur & ta faute : pour l'expier, je » ne te demande que de te ressembler à toi» même, & de t'illustrer par des exploits » nouveaux. Viens combattre pour nous. » Viens hâter la perte de nos ennemis, en » triomphant des monstres qui défendent la » forêt.

» Cette antique forêt qui fournit du bois » pour la construction de nos machines pre» mieres, est devenue le séjour des enchan-

» temens, un lieu de rerreur & d'effroi : » perſonne n'oſe y porter la coignée, & » cependant, ſans machines, l'Infidele rira » de nos impuiſſans efforts. Que cet objet » de terreur pour tous nos guerriers, » devienne pour toi la matiere d'un nou- » veau triomphe. »

Il dit, & le héros d'un ton modeſte, ſe dévoue aux dangers & aux travaux qu'il offre à ſa valeur. On lit ſur ſon front la certitude d'un ſuccès que ne promettent point ſes paroles. Guelfe, Tancrede & les principaux guerriers autour de lui ſe raſſemblent & ſe preſſent : il leur donne la main & les embraſſe, les quitte, revient à eux & les embraſſe encore.

D'un air affable, populaire, il accueille la foule empreſſée ; tout retentit de cris d'allégreſſe ; tout le camp l'environne : on croiroit qu'il revient victorieux des peuples de l'aurore & du midi.

Suivi de ce nombreux cortége, il rentre dans ſa tente, & s'y aſſied au milieu d'un cercle d'amis : ils s'entretiennent long-tems

& de la guerre & de la forêt enchantée. Enfin on se sépare. Le Solitaire resté seul, adresse à Renaud ce discours : » Tu as vu, » Seigneur, d'étonnantes merveilles ; un » charme funeste avoit bien loin de nous » égaré tes pas & ta valeur.

» Que ne dois-tu point à l'arbitre du » monde ? il t'arrache à un magique pou- » voir ; il te rend à un troupeau, dont une » folle erreur t'avoit séparé : par l'organe » de Bouillon, il te choisit pour être sous » lui l'exécuteur de ses volontés ; mais il » ne faut pas que tu armes pour ces grands » desseins une main impure encore & pro- » fane.

» Le bandeau fatal est toujours sur tes » yeux ; ton ame est toujours plongée dans » la fange d'un monde corrompu, & tou- » tes les eaux du Nil, du Gange & de » l'Océan, ne porroient lui rendre sa » pureté. Le ciel seul effacera les traces hon- » teuses de tes foiblesses. Saintement humi- » lié, implore sa clémence, dévoile tes

» fautes ſecrettes, verſe des larmes avec des » prieres. »

Il dit, & le Héros déplore ſes ſuperbes dédains & ſes folles amours. Le cœur déchiré, les yeux baiſſés, il ſe proſterne aux pieds du Solitaire, & lui découvre les erreurs de ſa jeuneſſe. Pierre, au nom du Ciel, l'abſout & lui pardonne ; » Demain, „ lui dit-il, aux premiers rayons du jour, „ tu iras offrir ton hommage à l'Eternel, „ ſur cette montagne que l'aurore naiſſante „ éclaire de ſes feux.

„ Delà, tu iras à cette forêt qu'aſſiégent „ tant de vains preſtiges, tant de fantômes „ impoſteurs. Ces monſtres, ces géants, tu „ les vaincras, Renaud, ſi tu ſais te défen„ dre d'une nouvelle erreur. Que les cris de „ la douleur, que les chants de la volupté „ n'amolliſſent point ton ame. Sois, je „ t'en conjure, ſois inſenſible au doux ſou„ rire, aux regards careſſans de la beauté : „ dédaigne un aſpect trompeur & de feintes „ prieres. „

Le Guerrier, qu'enflamment ses conseils, brûle de voler à une entreprise, dont le succès flatte ses vœux. Il y rêve tout le jour, il y rêve toute la nuit, & dans son impatience, il accuse la lenteur de l'aurore. Avant qu'elle ait allumé ses feux, il a déja pris son armure; il sort de sa tente, & seul, à pied, il marche en silence vers la montagne.

Les ombres luttoient encore avec la lumiere; quelques étoiles encore brilloient sur l'azur des cieux: mais déja l'Orient étoit couvert d'un manteau d'or & de pourpre. Renaud contemple ces beautés immortelles, incorruptibles, qui ornent la nuit & redoublent l'eclat du jour.

,, Que de clartés, disoit-il, répandues ,, dans les cieux! le soleil roule sur son ,, char majestueux; des astres d'or étincel- ,, lent sur le front de la nuit, & tant de ,, merveilles ne peuvent fixer nos regards? ,, ils s'attachent à de fragiles beautés; ils ,, sont éblouis par ces feux pâles & som- ,, bres, qui s'éteignent au moment où ils

„ s'allument : un coup - d'œil, un ſourire „ qui fuit comme l'éclair, nous charment „ & nous enchantent. „

Cependant il atteint le ſommet de la montagne : là, il s'incline d'un air reſpectueux, & les yeux tournés vers l'Orient, il éleve ſes penſées juſqu'au trône de l'Eternel : „ O mon pere, ô mon ſouverain „ maître, s'écrie-t-il : jette un regard de „ pitié ſur mes erreurs & mes foibleſſes. „ Epanche ſur moi la roſée de ta grace ; „ détruis le levain impur qui infecte mon „ ame, & crée en moi un homme nou- „ veau ! „

L'aurore plus vermeille l'éclairoit de ſes rayons ; ſon caſque, ſes armes, la cime de la montagne étoient dorés de ſa lumiere : un air plus pur & plus frais portoit le calme dans ſes ſens, & le zéphir qui agitoit les nuages, en faiſoit deſcendre ſur ſa tête une douce roſée.

Ces perles liquides répandent ſur ſes habits une blancheur éclatante. Telle la fleur aride s'embellit des pleurs de l'aurore. Tel

au printemps le ſerpent rajeuni étale l'or d'une peau nouvelle.

Renaud, à cette vue, ſent croître ſa confiance & redoubler ſon courage : d'un pas intrépide, il marche vers la forêt. Il arrive enfin au fatal endroit où regne la terreur, & où ſe ſont arrêtés avant lui les plus audacieux guerriers. Le bois n'offre à ſes yeux rien qui l'effraie ou l'étonne ; il n'y voit qu'un délicieux ombrage.

Il avance ; une douce harmonie vient charmer ſes oreilles : c'eſt un ruiſſeau qui murmure, le zépir qui ſoupire à travers le feuillage, le cigne qui gémit, le roſſignol qui ſe plaint & lui répond : c'eſt un concert d'inſtrumens & de voix, & dans un même ſon, tous les ſons mêlés & confondus.

Surpris, il s'arrête ; puis il avance d'un pas tardif & lent, juſqu'à ce qu'il rencontre un fleuve, dont les eaux calmes & tranſparentes roulent ſur le ſable le plus pur.

Les bords en ſont tapiſſés d'une riante verdure que parfument des fleurs ; dans

ſon cours il embraſſe la forêt : ſes ondes amoureuſes ſe replient & y forment un canal. Par un heureux échange, le bois s'abreuve de ſes eaux & l'embélit de ſon ombre.

Le Guerrier cherche un paſſage ; ſoudain un pont s'éleve ſur des arches d'or, & lui offre un large chemin : mais à peine il touche à l'autre rive, l'onde s'enfle & mugit, & le pont s'abyme au milieu d'un torrent impétueux.

Renaud ſe retourne ; il voit les flots débordés qui s'agitent, & ſur eux-mêmes roulent avec une étonnante rapidité. Cependant un deſir curieux l'entraîne ſous ces ombrages épais. Au milieu de cette ſolitude ſauvage, toujours de nouvelles merveilles frappent ſes regards & les attirent.

Des ſources jailliſſent, des fleurs naiſſent ſous ſes pas : ici le lys ouvre ſon ſein, plus loin la roſe s'épanouit : une fontaine les abreuve de ſon onde, un ruiſſeau les réfléchit dans ſon mobile cryſtal. Par-tout la forêt reprend une vigueur nouvelle, & ſe couronne d'une nouvelle verdure.

Sur

Sur les feuilles, une manne céleste brille comme la rosée : le miel le plus pur distile de l'écorce des arbres. Les chants de l'allégresse se mêlent encore aux accens de la douleur. Des voix humaines s'accordent aux sons plaintifs des cygnes, au murmure des airs & des eaux : mais ce concert invisible se cache aux regards du Guerrier.

Pendant que d'un œil inquiet il examine ces lieux, & que son esprit se refuse au rapport de ses sens, il apperçoit un myrthe qui s'éleve dans un espace solitaire : il y court. Plus altier que le palmier & le cyprès, ce myrthe domine sur les autres arbres, & semble le souverain de ces bois.

Renaud s'arrête ; un nouveau prodige a frappé ses regards. Un chêne se fend de lui-même, & de son écorce ouverte, sort une nymphe au printemps de l'âge, & revêtue des plus pompeux habits. Cent autres arbres enfantent cent autres nymphes.

Elles ont le bras nud, la robe retroussée ; des brodequins leurs servent de chaussure ;

des tresses d'or flottent sur leurs épaules. Telles, sur la scene, ou dans nos tableaux, on représente les déesses des bois : seulement au lieu d'arc, au lieu de carquois, elles ont des sistres, des luths & des guitares.

Elles commencent à danser, & forment un cercle autour du myrthe & du héros: en dansant, elles chantent toutes ensemble : ,, Heureux le jour qui t'amene dans nos ,, bois, ô favori de notre Reine, ô ,, tendre objet de son amour & de son ,, inquiétude !

,, Viens éteindre le feu qui la dévore, ,, viens lui rendre la vie, & guérir ses ,, profondes blessures ! Cette forêt jadis si ,, sombre, asyle convenable à sa douleur, ,, tu la vois se ranimer à ton aspect, & ,, reprendre pour toi les formes les plus ,, belles. ,, Des sons plus touchans encore sortent du myrthe, qui s'entrouvre à son tour.

Jamais de ses bois fabuleux l'antiquité ne vit sortir une si rare merveille : c'est une nymphe, c'est une déesse. Renaud la

voit, Renaud reconnoît les traits d'Armide & son visage enchanteur.

Elle fixe sur lui des regards, où la douleur, la joie, mille autres sentimens encore sont mêlés & confondus. ,, Enfin je te ,, revois, lui dit-elle, enfin tu reviens au- ,, près de l'amante que tu as abandonnée ! ,, Quel dessein te ramene? Viens-tu, par ,, ta présence, consoler mes tristes nuits ,, & mes déplorables jours? Viens-tu me ,, persécuter & me bannir de cet asyle? ,, Cruel ! tu me caches tes beaux yeux, & ,, tu ne me montres que des armes.

,, Est-ce mon amant, est-ce mon en- ,, nemi que je retrouve? Ce n'est pas pour ,, un ennemi que j'avois élevé ce pont qui ,, t'a reçu, que j'ai fait éclore ces fleurs, ,, jaillir ces fontaines, & disparoître les ,, obstacles qui auroient arrêté tes pas. Si ,, tu m'aimes encore, détache ce casque ,, odieux, montre-moi ton front; que ,, mes levres baisent tes levres, que mon ,, sein presse ton sein, que ma main du ,, moins serre la tienne. ,,

En parlant elle porte sur lui des regards

attendris ; ses joues se décolorent : des sanglots, des soupirs s'échappent de son sein, & ses yeux sont inondés de larmes. La douleur qu'elle fait éclater pourroit, dans un cœur de diamant, exciter une imprudente pitié : mais Renaud toujours en garde contre sa sensibilité, tire son épée.

Il marche droit au myrthe ; le fantôme s'y attache, embrasse ce tronc chéri, & lui crie : ,, Non, barbare, non tu ne me ,, feras point l'injure de couper l'arbre ,, auquel je suis unie : quitte, quitte ce ,, fer, ou plonge-le plutôt dans le cœur ,, de la malheureuse Armide. Ce n'est ,, qu'en perçant mon sein, en déchirant ,, mes entrailles, que ton épée atteindra le ,, myrthe que je protége. »

Toujours inexorable, Renaud leve le bras : soudain elle prend des formes nouvelles. Tels, dans le délire d'un songe, les fantômes se multiplient & se succedent. Son corps s'épaissit, les lys & les roses de son teint s'effacent ; les ombres s'étendent sur son front. C'est un géant terrible, un

Briarée qui, avec cent mains, fait mouvoir cinquante épées & résonner cinquante boucliers.

Il frémit, il menace; chaque nymphe, à son tour, devient un cyclope, & se couvre de fer & d'acier. Le héros redouble ses outrages sur l'arbre qui gémit en les recevant. Pour le défendre, les monstres, les prodiges se multiplient, & la forêt semble être devenue le séjour des enfers.

Le ciel tonne, la terre tremble, les vents & les tempêtes grondent & mugissent : mais le cœur du guerrier est toujours intrépide, & sa main, toujours sûre, porte d'inévitables coups. Le tronc est coupé; ce n'est plus qu'un myrthe, le charme est rompu & les fantômes s'évanouissent.

L'air se calme, les cieux se revêtent d'azur, la forêt affranchie du magique pouvoir, ne conserve plus que cette sombre horreur qu'y répandit la nature. Le vainqueur, par de nouveaux essais, s'assure de son triomphe : il sourit ensuite, & se dit

à lui-même : Vains fantômes, quelle folie de vous redouter !

Bientôt il retourne au camp : cependant le Solitaire s'écrie : déja le charme est détruit ; déja Renaud revient triomphant, le voilà. Le héros en effet paroît dans le lointain : sa démarche est imposante & altiere. Sa cotte-d'armes a la blancheur de la neige, & son aigle d'argent que le soleil frappe de ses rayons, brille d'un nouvel éclat.

Par des cris d'alégresse le camp célebre son retour & sa victoire. Bouillon le serre dans ses bras, & lui prodigue des éloges que personne n'ose envier. ,, Seigneur, lui ,, dit Renaud, j'ai, suivant tes ordres, ,, pénétré dans cette forêt redoutée. J'ai ,, vu, j'ai vaincu les monstres qui la dé- ,, fendoient : tu peux y envoyer tes tra- ,, vailleurs, ils n'ont plus d'obstacles à ,, craindre. ,,

On y court aussi-tôt ; & mille arbres tombent sous les coups de la coignée. Un

ouvrier inhabile avoit conſtruit ſans art les premieres machines ; une main plus ſavante & plus illuſtre dirigea cette fois des travailleurs moins groſſiers, & leur apprit à former un aſſemblage plus heureux.

Jadis ſouverain des mers, Guillaume y avoit fait reſpecter le pavillon Génois, mais forcé de céder à l'aſcendant des Sarrazins, il avoit transformé ſes matelots en ſoldats : nul ne ſavoit alors mieux que lui ſuppléer à la force par l'induſtrie, & ſon génie créateur étonnoit les eſprits par des miracles nouveaux. Deux cents bras que d'un coup-d'œil il faiſoit mouvoir, exécutoient les plans qu'il avoit formés.

Des catapultes, des béliers, fléaux des murailles de Solime, s'élevent ſous ſes yeux ; bientôt une machine plus terrible vient effrayer les regards : c'eſt une tour, dont la maſſe énorme eſt formée de ſapin. Des cuirs encore frais la revêtent, & la mettent en état de braver la flamme ennemie.

Les pieces qui la compoſent, ſe dé-

montent & se rassemblent avec une étonnante facilité : à la partie inférieure est attaché un mobile bélier, destiné à battre les remparts. Au milieu est un pont qui s'élance sur les murs ; plus haut est une autre tour, qui, par de secrets ressorts, s'éleve ou s'abaisse

Elle roule sur cent roues ; le poids des armes & des soldats qu'elle doit receler dans son sein, ne peut arrêter la rapidité de son mouvement. L'armée attentive admire l'activité des ouvriers, & un art jusqu'alors inconnu. Deux autres tours sont formées sur ce premier modele.

Du haut de leurs remparts, les Sarrasins observent ces travaux : ils voient rouler des arbres immenses, ils voient s'élever des machines, mais ils en ignorent la structure & la forme.

Eux-mêmes, par de nouveaux ouvrages, signalent leur industrie : ils affermissent leurs tours, réparent leurs murailles, en exhaussent les parties les plus foibles, & déja ils osent défier tous les efforts des mortels :

Iſmen, pour mieux les raſſurer encore, prépare des feux d'une nature inconnue.

L'exécrable Enchanteur ſe promet de venger, par des incendies, les affronts faits à ſa forêt & à ſon art; il mêle du ſoufre & du bitu e que lui fournit le lac de Sodome, ou peut-être les noirs torrens qui roulent dans les enfers: de ces matieres enflammées s'élance un feu impétueux qui infecte & dévore.

Pendant que les Chrétiens ſe préparent à l'aſſaut & les Infideles à la défenſe, on apperçoit un pigeon qui fend les plaines de l'air, & dirige ſon vol vers les remparts de Solime: les ailes étendues, il plane ſur l'armée Chrétienne. Déja cet étrange courrier, du ſein des nues, s'abaiſſe vers la cité.

Mais ſoudain un faucon au bec tranchant, à la ſerre cruelle, fond ſur l'oiſeau timide: il le pourſuit, il le preſſe, & déja il eſt prêt de le déchirer. Le pigeon tremblant s'abat, & va chercher un aſyle ſur les genoux de Bouillon.

Le héros le reçoit & le ſauve: mais au

bout d'un fil attaché à ſon col pend un billet qui eſt caché ſous ſon aile. Godefroi le prend, l'ouvre & y lit ces mots : ,, Le ,, Général d'Egypte au Roi de la Paleſtine, ,, ſalut :

,, Ne laiſſe point, Seigneur, abattre ,, ton courage : dans quatre ou cinq jours ,, je délivrerai Solime, & tu verras tes ,, ennemis expirer au pied de tes murailles. ,, Tel étoit le ſecret que portoit aux aſſiégés ce meſſager ailé.

Godefroi rend au pigeon ſa liberté ; mais il n'oſe revoler vers les remparts, & ſemble craindre de revoir un maître dont ſon malheur a trahi la confiance. Le héros fait aſſembler ſes guerriers, & leur révele cet important myſtere : ,, Le ciel, leur dit-il, ,, veille ſur nous, & nous dévoile les ,, deſſeins de nos ennemis.

,, Il n'eſt plus tems de différer ; il faut, ,, du côté du midi, commencer une nou- ,, velle attaque : l'accès en eſt difficile, des ,, rochers le défendent ; mais notre courage ,, peut triompher des rochers & de la na-

,, ture. L'ennemi, que raſſure ſa ſituation, ,, nous y oppoſera moins de ſoldats & ,, moins de fortifications.

,, Raymond, c'eſt-là que tu iras avec ,, tes machines attaquer Solime : moi, ,, avec tout l'appareil de la guerre, je me ,, porterai contre la porte ſeptentrionale : ,, l'Infidele abuſé attendra, dans ce ſeul ,, point, toutes nos forces & tous nos ,, efforts : ma grande tour plus mobile, ,, ira plus loin former une attaque imprévue.

,, Toi, Camille, tu feras, près de moi, ,, mouvoir la troiſieme tour. ,, Il ſe taît : Raymond aſſis auprès de lui a peſé ſon diſcours : ,, Je ne puis, lui dit-il, qu'ap- ,, plaudir à tes deſſeins : je voudrois ſeu- ,, lement qu'un eſpion adroit & fidele ,, pénétrât dans le camp Egyptien, & nous ,, éclairât ſur leurs projets & ſur leurs ,, forces.

— ,, J'ai un écuyer, dit Tancrede, ,, que j'oſe vous propoſer pour ce délicat ,, emploi : intrépide, intelligent, il unit ,, la prudence à l'audace, il connoît les

,, mœurs & le langage des peuples divers,
,, & fait à fon gré varier fon ton, fes
,, mouvemens & fon gefte.,,

On l'appelle, on lui confie la miffion périlleufe dont on veut le charger; il l'accepte en fouriant: ,, Je pars, dit-il; bien-,, tôt je ferai au milieu des Egyptiens: je ,, veux, fans être reconnu, entrer dans ,, leur camp, à la clarté du jour, & y ,, compter le nombre des chevaux & celui ,, des foldats.

,, Je vous promets le détail de leurs ,, forces & de leurs projets: je lirai dans ,, l'ame du Général, & j'en arracherai les ,, penfées les plus fecrettes.,, Il dit; & foudain il revêt une robe longue & flottante, & ceint le turban.

Le carquois eft fur fon épaule, & l'arc dans fa main: fa voix, fes geftes, fes traits annoncent un Syrien. Il étonne les oreilles par des accens étrangers; on l'eût cru Egyptien à Memphis, & Phénicien à Tyr. Il monte un agile courfier, qui à peine imprime fur le fable la trace de fes pas.

Cependant

Cependant, du côté du midi, on applanit le terrein ; on dérobe la nuit au repos pour l'employer au travail. Dans leur ardeur impatiente, les Chrétiens épuisent leur forces, & n'écoutent que leur courage.

La veille du jour qui doit éclairer l'assaut, le pieux Bouillon se livre à la priere : il ordonne que tous ses guerriers se prosternent aux pieds des Prêtres, y fassent l'humble aveu de leurs fautes, & que du pain céleste ils se nourrissent & se fortifient. Il fait ensuite avancer ses machines vers les lieux qu'il veut le moins attaquer. L'Infidele, trompé par ce stratagême, se console & se promet la victoire.

Dans l'ombre de la nuit, la redoutable tour roule vers l'endroit où le mur oppose moins d'angles & moins d'ouvrages avancés. Raymond avec la sienne, est déja sur la colline & menace la cité. Camille, avec la troisieme, s'est porté entre le nord & le couchant.

L'aurore allume ses feux, avant-coureurs du jour qui la suit : à sa clarté naissante,

les Infidèles voient de trois côtés s'élever les trois formidables tours ; par-tout leurs yeux rencontrent des béliers, des catapultes, & mille instrumens funestes. Ils se troublent à cet aspect.

Mais bientôt, avec une ardeur égale, ils travaillent à leur défense, & ramenent aux endroits qui vont être attaqués les machines qu'eux-mêmes ont préparées. Cependant le Héros, qui craint les surprises de l'Egyptien, appelle Guelfe & les deux Roberts : ,, Tenez-vous, leur dit-il, à che- ,, val, & les armes à la main.

,, Pendant que je vais foudroyer ces rem- ,, parts, veillez sur nos derrieres, & prenez- ,, garde qu'un ennemi nouveau ne vienne ,, par une attaque imprévue nous arra- ,, cher la victoire. ,, Il dit ; & déja de trois côtés commence un triple assaut : l'Infidele oppose par-tout une vigoureuse défense. Aladin lui-même, a repris en ce jour, les armes que depuis long-temps il avoit quittées.

Foible, chancelant, appesanti sous le

poids des années, il ranime ses forces expirantes, & marche contre Raymond : par ses ordres, Soliman va repousser Godefroi, & Argant combattre contre Camille. Le neveu de Boémond, l'intrépide Tancrede, est avec Camille, & le destin l'amene en cet endroit pour frapper sa victime.

Des fleches empoisonnées volent dans les airs ; un nuage immense de traits obscurcit le ciel & dérobe la clarté. Du sein des machines guerrieres partent des coups plus terribles : des globes de marbre, des poûtres armées de fer, portent sur les remparts la destruction & la mort.

La foudre est moins meurtriere : les armures sont brisées ; les cadavres disparoissent, il n'en reste que des lambeaux sanglans & déchirés. Les javelots traversent le corps tout entier, fuient encore loin du guerrier blessé & laissent la mort dans la blessure.

Tant de fureur & de carnage n'étonne point les Sarrasins : déja ils ont tendu des toiles dont la molle résistance trompe les

efforts des Chrétiens & les affoiblir. Ils lancent & des fleches & des pierres au milieu des rangs les plus ferrés.

Les Chrétiens, avec une ardeur toujours égale, pouffent leur triple attaque ; les uns à l'abri de leurs machines, fe dérobent aux traits qui pleuvent inutilement fur eux. D'autres font rouler auprès des murailles ces redoutables tours, que les affiégés repouffent de toutes leurs forces : le bélier s'élance, & par d'horribles fecouffes, ébranle le pied des remparts, tandis que les ponts s'abaiffent fur le fommet.

Cependant Renaud s'arrête irréfolu, & porte par-tout fes regards incertains ; il dédaigne de vulgaires dangers, & ne veut marcher à la gloire que par des routes inacceffibles aux autres guerriers : fans fecours, fans machines, il veut par fes propres efforts, efcalader les murs, dans la partie la plus haute & la mieux fortifiée.

Il fe tourne vers les Héros que guidoit jadis le généreux Dudon : ,, O honte ! leur ,, dit-il ; environné de nos armes, ce mur

,, repoſe en paix : allons, ſignalons notre ,, ardeur par des exploits nouveaux ; il n'eſt ,, point de dangers pour des cœurs intrépi-,, des ; le ſort reſpecte quiconque oſe ,, le braver. Marchons, & pour défendre ,, nos têtes des coups de l'ennemi, cou-,, vrons-nous de nos boucliers. ,,

Tous, à ces mots, ſe rapprochent & ſe ſerrent ; tous élevent leurs boucliers : ſous ce toît de fer ils bravent la tempête qui fond ſur eux. D'une courſe impétueuſe, irréſiſtible, ils s'avancent ſous les ruines, dont envain l'Infidele tente de les accabler.

Déja ils ſont au pied de la muraille. Renaud dreſſe une échelle immenſe ; elle obéit à ſa main, comme la plume légere au ſouffle des vents : les traits, les pierres pleuvent ſur lui ; mais toujours il monte avec une égale ardeur, une égale intrépidité ; inébranlable à toutes les ſecouſſes, la chûte d'une montagne ne pourroit accabler ſon courage.

D'une main, il ébranle la muraille ;

l'autre ſupendue en l'air, couvre ſa tête de ſon bouclier. Ses compagnons, qu'enhardit ſon exemple, appliquent des échelles à leur tour ; mais comme leur valeur, leur ſort eſt inégal.

Les uns expirent, les autres tombent renverſés. Cependant le Héros preſque vainqueur, raſſure les ſiens & menace les Infideles : déja de ſes bras étendus, il peut atteindre aux créneaux ; une foule d'ennemis accourt, le preſſe, le repouſſe, & tente vainement de le précipiter. O prodige ! un ſeul homme ſuſpendu dans les airs, réſiſte à une foule d'ennemis.

Sa valeur, ſes forces ſemblent s'accroître ſous les efforts des infideles. Tel le palmier ſe ſouleve ſous le poids dont il eſt oppreſſé. Il s'élance, ils eſt ſur les remparts ; tout plie, tout recule à ſon aſpect, & ſa victoire ouvre à qui oſe le ſuivre, un chemin aſſuré,

Lui-même, il tend ſa main triomphante au jeune Bouillon, & par un utile ſecours, ſauve ce Guerrier prêt à tomber. Cepen-

dant Godefroi éprouve ailleurs des fortunes diverſes. On combat de ſon côté avec toutes les forces de l'homme & toute les reſſources de l'art.

Les Infideles, ſur leurs remparts, ont planté un tronc d'arbre, qui jadis fut un mât de vaiſſeau : à ce tronc eſt attachée une poutre, dont la tête eſt armée de fer, & qui retirée en arriere par des cables, ſe reporte en avant avec un mouvement redoublé.

La tour eſt en butte à ſes efforts ; ſes chocs répétés en relâchent les liens, l'ouvrent & l'ébranlenr. Mais tout-à-coup de cette terrible machine ſortent des faulx tranchantes, qui vont couper les cables auxquels eſt ſuſpendue la poûtre ennemie.

Elle tombe, & dans ſa chûte, entraîne les hommes, les armes & les créneaux : les murs en tremblent, les collines en retentiſſent, & la tour elle-même éprouve une double ſecouſſe. Tel un vaſte rocher qu'arrachent les efforts du tems, ou le courroux des aquilons, traîne après lui de

vaſtes débris, & dans ſa ruine emporte les arbres, les cabanes & les troupeaux.

Bouillon s'avance, il ſe flatte d'arborer bientôt ſur la muraille ſa triomphante enſeigne : mais tout-à-coup on lance ſur lui de noirs torrens de flamme & de fumée. Jamais de ſes entrailles brûlantes l'Ethna ne vomit tant de feux. Jamais tant de vapeurs n'embrâſerent le ciel de l'Inde.

Par-tout volent des vaſes de feu & des flèches allumées ; par-tout roule une flamme noire & ſanglante : l'air eſt infecté ; on croit voir la foudre, on croit entendre ſes éclats. Une épaiſſe fumée dérobe la lumiere du jour : le feu s'attache à la machine ; le cuir qui la défend ſe ride, & bientôt ne pourra plus la garantir.

Maïs Bouillon, le front toujours ſerein, l'ame toujours intrépide, encourage ſes guerriers, qui, pour ſauver la tour, arroſent le cuir dont elle eſt revêtue : mais déja l'eau commence à leur manquer. Soudain s'éleve un vent impétueux qui reporte l'incendie contre ſes auteurs.

Le feu s'élance fur les toiles que l'Infidele a tendues & les dévore ; les remparts font couverts de flamme. O pieux guerrier ! ô mortel chéri des cieux ! l'Eternel combat pour toi ; les vents obéiffent au fon de tes trompettes, & la nature s'arme pour te défendre.

Cependant l'impie Ifmen, qui voit revenir contre lui-même les feux qu'il avoit allumés, veut forcer la nature, & par le pouvoir de fon art, triompher des vents ennemis. Efcorté de deux Magiciennes, il fe préfente fur la muraille ; fes yeux louches font cachés fous une noire paupiere, une barbe épaiffe & hériffée rend fon afpect plus affreux. Tel jadis on eût peint Caron ou le Roi des enfers entre deux furies.

Déja on entend murmurer ces fons qui font trembler les noirs abîmes : déja l'air fe trouble, & le foleil s'enveloppe d'un nuage ténébreux. Mais foudain un vafte rocher : du fein de la terrible machine, vole fur ces trois monftres, & les écrafe à la fois.

Leurs corps font difperfés en lambeaux,

Tel le grain disparoît sous la meule pesante qui le broie. Leurs ames criminelles quittent en gémissant le séjour de la lumiere, & s'abîment dans les gouffres infernaux. Mortels, apprenez à respecter la Divinité!

Cependant la tour défendue par la tempête s'approche du rempart, & déja le pont dont elle est armée peut s'abbattre sur la muraille. L'intrépide Soliman accourt, & tente de couper cet étroit passage. Il redouble ses efforts, & peut-être il eût triomphé, mais tout-à-coup une seconde tour s'éleve sur la premiere.

Elle s'allonge dans les airs étonnés de sa hauteur, & domine les édifices les plus superbes : les Sarrasins, à cet aspect, sont saisis d'étonnement & de terreur : mais Soliman, quoiqu'assailli d'une grêle de pierres, n'abandonne point son poste; il se flatte encore de couper le pont, & par ses cris il encourage ses soldats qui n'osent l'imiter.

Alors s'offre aux regards de Bouillon le céleste guerrier qui veille sur sa destinée : il est couvert d'une divine armure, & son

éclat efface l'éclat du ſoleil qu'aucun nuage n'obſcurcit : ,, Godefroi, lui dit-il, l'heure ,, eſt arrivée où Sion doit voir briſer ſes ,, fers ; leve les yeux, contemple le ſecours ,, que le ciel t'envoie.

,, Je vais ſoulever le bandeau qui dérobe ,, à ta vue l'immortelle milice ; tu verras ,, les eſprits lumineux & du moins, un ,, moment, ta foible prunelle ſoutiendra ,, l'éclat de leurs rayons.

,, Là ſont ces guerriers, jadis, comme ,, toi, vengeurs de ta croyance : habitans ,, aujourd'hui de la céleſte Jéruſalem, ils ,, viennent ſeconder tes efforts & partager ,, ta victoire. Parmi ces ruines & ces débris, ,, au milieu de ces tourbillons de pouſſiere ,, & de fumée, c'eſt Hugues, ton ami, ,, qui combat & qui ſappe les tours enne- ,, mies juſques dans leurs fondemens.

,, Plus loin, Dudon, la flamme & le ,, fer à la main, foudroie la porte ſepten- ,, trionale ; il fournit des armes à tes ſol- ,, dats, il les encourage, lui-même il dreſſe ,, les échelles & les aſſure. Cet autre que

„ tu vois ſur la colline revêtu d'habits „ pontificaux, c'eſt Adhémar : il étend „ encore ſa main pour bénir votre entre„ priſe.

„ Porte plus haut tes regards ; vois toute „ l'armée céleſte réunie contre les Infi„ deles. „ Godefroi regarde ; une innombrable milice ſe découvre à ſa vue : trois eſcadrons ſe diviſent chacun en trois cercles, & les cercles s'aggrandiſſent en s'éloignant du centre.

Godefroi ébloui abaiſſe un moment ſa paupiere ; .... il rouvre les yeux ; mais tout a diſparu. Cependant il voit de tous côtés les ſiens triomphans & couronnés par la victoire. Renaud maître des remparts, maſſacre les Infideles ; nombre de Héros y montent ſur ſes traces : Bouillon plein d'une noble impatience, prend des mains de celui qui la porte, la redoutable enſeigne.

Lui-même le premier il s'avance ſur le pont ; le Sultan s'oppoſe à ſon paſſage : cet eſpace étroit devient le théâtre des plus nobles exploits : „ Amis, s'écrie Soliman,

„ je

„ je m'immole à vos yeux : coupez ce pont „ derriere-moi, je vendrai cher encore les „ momens qui me reſtent.

Mais Renaud accourt, & la terreur vole devant lui : „ Que ferai-je, dit le Sultan ? „ ſi je perds ici la vie, je la perds inu- „ tilement : „ Réſolu de tenter une autre défenſe, il abandonne le pont au Héros qui le ſuit d'un air menaçant, & qui arbore ſur les murs l'étendard de la Croix.

L'étendard triomphant ſe déploie dans les airs ; les vents reſpectueux ſoufflent plus mollement ; le ſoleil plus ſerein le dore de ſes rayons: les traits & les fleches ſe détournent ou reculent à ſon aſpect. Sion & la colline ſemblent s'incliner & lui offrir l'hommage de leur joie.

Tous les Chrétiens à la fois pouſſent des cris d'alégreſſe & de victoire : les montagnes en retentiſſent & répetent leurs derniers accens. Tancrede, au même inſtant, triomphe d'Argant & de tous ſes efforts : il eſt maître du rempart, & y arbore auſſi la Croix victorieuſe.

Du côté du midi, où combattent le vieux Raymond & le tyran de la Palestine, la fortune flotte encore incertaine. Avec ses plus intrépides guerriers, avec de nombreuses machines, Aladin défend des murs plus foibles par eux-mêmes, & repousse la tour qui sur un terrein rude & inégal, roule avec difficulté. Mais le signal de la retraite se fait entendre, & annonce que les Chrétiens sont dans Solime.

» Compagnons, s'écrie le Comte de » Toulouse, Solime est prise, & Solime nous » résiste encore? serons-nous les seuls qui » ne partagerons point la gloire de cette » noble conquête ? ,, Enfin Aladin abandonne une défense inutile & va chercher un autre asyle où il se flatte de soutenir un nouvel assaut.

Tous les vainqueurs entrent & par les breches & par les portes : tout est livré au fer & à la flamme. La vengeance, le deuil, l'horreur, compagnons de la mort, errent dans la triste Jérusalem ; le sang ruissele & tout est couvert de morts & de mourans.



CHANT XIX.

DEJA les ordres d'Aladin, la terreur ou la mort avoient loin des remparts repoussé les Infideles; Argant seul s'obstine à défendre le mur abandonné : il montre aux Chrétiens un front toujours intrépide, & soutient tous leurs efforts réunis contre lui. La honte de céder l'emporte dans son cœur sur la crainte du trépas; en pétissant, il veut encore ne point paroître vaincu.

Une foule de Chrétiens le presse & l'environne; plus terrible qu'eux tous, Tancrede se précipite sur lui. A sa démarche, à ses armes, le Circassien a bientôt reconnu le guerrier, qui déja s'est mesuré avec lui, qui avoit juré de recommencer le combat, & qui a trompé son attente : » Tancrede, ,, lui crie-t-il, est-ce ainsi que tu tiens ta ,, promesse ? étoit-ce aujourd'hui que je ,, devois te revoir ?

» Je t'attendois plutôt, je t'attendois

,, seul : je croyois avoir à combattre un ,, guerrier ; mais tu n'es qu'un vil fabricateur de machines. N'importe ; fais-toi ,, un rempart de tes soldats, invente de ,, nouvelles armes, de nouveaux stratagêmes ; mets l'adresse à la place de la ,, valeur : brave assassin de femmes, ma ,, main te prépare la mort, tu ne pourras ,, l'éviter. »

Tancrede lui répond avec le sourire du dédain : » Mon retour est tardif, mais ,, peut-être il te paroîtra trop prompt. ,, Bientôt tu desireras que la mer & les ,, Alpes fussent encore entre nous. Mon ,, bras va te prouver que mes lenteurs ne ,, furent point l'effet de la crainte ni de ,, la foiblesse.

» Viens, terrible destructeur des géants ,, & des héros, l'assassin des femmes te ,, défie. » Il dit, & ordonne aux siens de s'éloigner : » Respectez Argant, c'est mon ,, ennemi plus que le vôtre, sa vie m'appartient ; le ciel & mes sermens le livrent ,, à mes coups.

» Allons, dit le Circassien ; seul ou „ accompagné, au milieu de Solime ou „ dans un désert, tu me verras toujours „ prêt à te combattre. » A ces mots, tous deux avec une égale intrépidité partent pour décider leur grande querelle. La haîne marche avec eux, mais jaloux de frapper seul sa victime, Tancrede défend & protége son ennemi.

Dans la fureur qui le dévore, il croiroit sa vengeance trahie, si une seule goutte du sang de l'infidele couloit sous une autre main que la sienne. » Eloignez-vous, ne „ frappez pas, crie-t-il de loin à tous ceux „ qu'il rencontre : enfin il arrache sa proie „ aux coups des Chrétiens irrités & vic- „ torieux. »

Ils sortent de la ville, & par d'obliques détours, ils s'enfoncent dans un vallon. Là, sous un ombrage épais, au pied d'une colline, ils trouvent un lieu solitaire, qui semble destiné à être le théatre d'un combat.

Tous deux ils s'arrêtent : Argant n'a

point de bouclier; Tancrede s'en apperçoit, & lui-même il jette le sien. L'Infidele tourne sur Solime des regards inquiets & attendris: ,, Quelle pensée t'a saisi, lui dit le héros? ,, Songes-tu que ton heure est venue? Si ,, cette idée cause ta foiblesse, ta foiblesse ,, est trop tardive.

— » Je songe à cette déplorable ville, ,, jadis reine des cités de la Palestine; au- ,, jourd'hui captive, anéantie, & dont ,, envain j'ai tenté de reculer la chûte: je ,, songe que ta vie, que le ciel m'aban- ,, donne, ne suffit pas à sa vengeance ni ,, à la mienne. » A ces mots, ils s'avancent l'un contre l'autre, avec les précautions qu'inspire à chacun d'eux la valeur connue de son ennemi.

L'un est agile, impétueux, souple dans ses mouvemens: l'autre a la taille & la vaste épaisseur d'un géant. Tancrede voltige, se plie, se ramasse, épie les jours que lui livre le Circassien, & de son épée écarte toujours l'épée ennemie.

Immobile & déployé, Argant, avec

moins de mouvemens, montre une égale adresse. Le bras alongé il ne cherche que le corps de Tancrede : d'un œil menaçant, il le suit, trompe ses ruses, & lui présente par-tout le fer & la mort.

Ainsi sur une mer tranquille luttent avec un égal avantage deux vaisseaux d'inégale grandeur : l'un plus léger se retourne, & vole en un instant de la poupe à la proue ; l'autre reste immobile, & de sa masse énorme menace d'accabler son adversaire.

Tandis que par une feinte heureuse Tancrede se flatte de surprendre son ennemi, Argant lui présente la pointe au visage ; il veut parer, mais l'Infidele trompe son adresse, & l'atteint dans le flanc ; à la vue de la blessure qu'il lui a faite : » Grand ,, Maître d'escrime, s'écrie-t-il, tu es ,, vaincu dans ton art même. »

Dévoré de honte & de dépit, le héros se livre à toute sa fureur : il brûle de se venger, & une victoire tardive n'est plus à ses yeux qu'une défaite. Il ne répond à

l'outrage que par le fer ; il en dirige la pointe à la visiere. Argant rabat le coup, Tancrede fait un pas en avant, saisit le bras droit de l'Infidele, & lui porte dans le flanc des blessures profondes & répétées.

,, Tiens, lui dit-il, voilà la réponse que ,, le vaincu fait à son vainqueur. ,, Le Circassien frémit & s'agite ; mais il ne peut dégager son bras du lien qui le serre.

Enfin il abandonne son épée, & se précipite sur Tancrede; ils s'attachent l'un à l'autre, & de leurs bras nerveux ils se pressent, s'embrassent & s'ébranlent tour-à-tour. Tel jadis on vit lutter le vaillant Alcide & le redoutable fils de la Terre.

Après mille secousses, après mille efforts, tous deux tombent ensemble : soit adresse, soit hasard, le bras droit d'Argant est libre, pendant que de tout son poids il presse celui de Tancrede. A la vue du péril qui le menace, le héros Chrétien s'agite, se dégage & se releve.

Le Sarrasin plus pesant se redresse plus lentement ; déja frappé d'un coup affreux,

il chancelle & va retomber ; mais ſon courage & ſa vigueur le ſoutiennent. Tel, battu par les aquilons, le pin ſuperbe plie & ſe releve au même inſtant. Le combat recommence, & avec moins d'art & d'adreſſe, il n'eſt que plus cruel.

Le ſang de Tancrede coule par plus d'une bleſſure ; mais l'Infidele perd des flots du ſien. Déja ſes forces s'épuiſent, & ſa fureur languit. Telle, ſans aliment, la flamme ſe conſume & s'éteint. Tancrede, qui le voit d'un bras affoibli porter des coups toujours plus lents, ſent expirer ſa colere : il s'éloigne, & lui adreſſe ce tranquille diſcours.

,, Rends-moi tes armes, généreux Guer-
,, rier ; reconnois-moi pour ton vainqueur,
,, ou du moins cede à la fortune. Je ne
,, demande point tes dépouilles, je ne
,, veux point, par un vain triomphe, in-
,, ſulter à ton malheur : je ne me réſerve
,, aucun droit ſur toi. ,, Le Circaſſien plus terrible réveille toute ſa fureur, & ranime toute ſa rage : ,, Tu oſes donc te vanter

„ de ma défaite ? Tu m'oses à moi pro-
„ poser une bassesse ?

„ Va „ jouis de ton triomphe : mon
„ cœur ne connoît point la crainte, &
„ je saurai punir ta témérité „ La colere enflamme les restes de son sang, & ranime ses forces défaillantes. Il veut, par un généreux effort, illustrer ses derniers momens. Tel un flambeau prêt à s'éteindre jette en mourant une plus vive clarté.

Des deux mains il saisit son épée, fond sur Tancrede, qui lui oppose inutilement la sienne, l'atteint d'abord à l'épaule, & puis dans le flanc où son fer laisse plus d'une blessure. O Tancrede ! si tu n'éprouves pas la crainte, la nature te fit un cœur incapable de ce lâche sentiment.

L'Infidele redouble ; mais ses efforts inutiles se perdent dans les airs. Tancrede a prévu le coup, & s'est dérobé à la mort qui le menaçoit. Victime de ta fureur, ô généreux Argant ! tu es entraîné par ton propre poids, & tu vas mesurer la terre :

heureux du moins de ne céder qu'à toi-même, & de ne pas tomber ſous les coups de ton ennemi !

Dans ſa chûte, ſes plaies ſe dilatent, & le ſang coule à gros bouillons : de ſa main droite il s'appuie ſur la terre, ſe releve ſur ſes genoux, & ſe défend encore. „ Rends-„ toi, lui crie Tancrede ; „ en lui offrant la liberté & la vie : mais le perfide d'un coup imprévu le bleſſe au talon & le menace encore.

Le héros furieux : „ Traître, lui dit-il, „ eſt-ce ainſi que tu abuſes de ma pitié ? „ A ces mots, il lui plonge ſon épée dans la viſiere, l'en retire & l'y replonge encore. Argant expire comme il a vécu, ſans langueur, ſans foibleſſe, & toujours la menace à la bouche. L'audace, l'orgueil & la fureur reſpirent dans ſes derniers mots & dans ſes derniers accens.

Tancrede remet dans le fourreau ſon fer victorieux : il offre à l'Eternel ſa gloire & ſon triomphe. Mais épuiſé lui-même, il eſt prêt à tomber ſur des lauriers arroſés de

fon fang. Il craint que fa vigueur expirante ne puiffe réfifter aux fatigues du retour. Cependant il reprend fa route ; & foible, chancelant, il fe traîne pas à pas.

Déja il ne peut plus fe foutenir, & un dernier effort achève d'accabler fa langueur : il s'affied fur la terre, fa tête fe penche & s'appuie fur fa main défaillante. Tout femble tourner autour de lui ; un voile s'épaiffit fur fes yeux, enfin il s'évanouit, & dans cet état, on peut à peine diftinguer le vainqueur & le vaincu.

Pendant que ces deux rivaux décidoient leur funefte querelle, les Chrétiens furieux défoloient Solime, & la vengeance dévoroit un peuple criminel : qui pourroit retracer le douloureux tableau de cette ville infortunée ? Quelle langue pourroit rendre un fpectacle fi cruel & fi déplorable ?

Tout regorge de fang, tout eft plein de carnage : on voit par-tout des monceaux de cadavres, de morts & de mourans, mêlés & confondus. Les meres éplorées, les cheveux épars, fuient avec leurs enfans, qu'elles

preffent

preſſent contre leur ſein. Le ſoldat, chargé de richeſſes & de dépouilles, d'une main forcenée, ſaiſit les filles tremblantes.

Du côté du couchant, vers la colline qui conduit au temple, Renaud couvert de ſang & de pouſſiere, ſe précipite ſur les Infideles, les pouſſe & les égorge. Sa redoutable épée s'enivre de carnage & ſeme partout le trépas. Les caſques, les boucliers ſe briſent ſous ſes coups. La meilleure défenſe contre lui, eſt de n'en point avoir.

Le fer du Héros ne fait agir que contre le fer; ſon courroux dédaigne des victimes déſarmées. De ſa voix, de ſes regards, il met en fuite un peuple lâche & timide. Tout périt ſous ſes coups, on tremble de ſes menaces.

Déja une foule éperdue, & nombre de guerriers, avoient trouvé un aſyle dans ce temple, qui ſouvent détruit & ſouvent relevé, conſerve le nom de ſon premier fondateur. Jadis l'or, le cédre & le marbre embéliſſoient ce ſuperbe édifice;

dépouillé aujourd'hui de ses ornemens, il ne lui reste plus que sa force & sa solidité : des tours l'environnent, & des portes de fer en défendent l'entrée.

Le Héros arrive & trouve l'accès du temple fermé & le faîte couvert d'un appareil menaçant. Deux fois d'un regard terrible il en mesure la hauteur ; deux fois pour y chercher un étroit passage il en parcourt la circonférence.

Tel, sur le déclin du jour, un loup avide de carnage, plein d'une fureur qu'irrite encore la faim dont il est dévoré, fait le tour d'une bergerie. Enfin Renaud s'arrête ; l'Infidele, tremblant à son aspect, attend avec effroi l'assaut dont il est menacé.

Non-loin delà étoit une poûtre immense : d'un bras que le fardeau le plus pesant ne sauroit étonner, le Héros la fait mouvoi contre la porte, & par des chocs redoubles tente de l'enfoncer.

Le marbre, les métaux les plus durs, ne peuvent résister à ses efforts. Les gonds sont arrachés, les serrures sont rompues &

la porte tombe. Ainsi frappe le bélier ; ainsi tonnent les machines redoutées, qui portent la foudre & la mort. Le vainqueur s'élance dans le temple, & des flots de Chrétiens se précipitent sur ses pas.

Ce temple, jadis auguste, & tout plein de l'Etre-suprême, est inondé de sang & souillé de carnage. O céleste justice ! tes vengeances, pour être lentes & tardives, n'en sont que plus terribles. C'est toi qui dans des cœurs sensibles allumes le feu de la colere ; c'est toi qui fais mouvoir les bras & le fer des Chrétiens. L'impie lave de son sang le temple qu'il a profané.

Cependant Soliman marche vers la tour de David, y entraîne avec lui le reste de ses guerriers, & ferme les accès qui y conduisent. Aladin y accourt lui-même : ,, Viens, généreux Monarque, viens lui ,, dit le Sultan, retirons-nous dans ce der- ,, nier asyle.

,, Tu peux y sauver de la fureur de tes ,, ennemis, ta vie & ton empire. —— Hélas ! ,, hélas ! s'écrie le malheureux vieillard,

,, la rage des barbares anéantit & ma ville ,, & mon trône : j'ai vécu, j'ai régné, tout ,, eſt fini pour moi. Nous ne ſommes plus ; ,, un jour dernier, un jour inévitable eſt ,, arrivé pour nous.

— ,, Qu'eſt devenue ton antique valeur, ,, lui répond le Sultan, qu'attriſte ce diſ- ,, cours ? le ſort peut à ſon gré nous enle- ,, ver une couronne ; mais la gloire, mais ,, l'honneur eſt en nous, & ſurvit à nos ,, pertes. Allons Seigneur, viens ici répa- ,, rer tes forces & goûter le repos. ,, Il dit : & docile à ſes conſeils, le vieux Monarque ſe retire avec lui dans la tour.

Soliman quitte ſon épée, ſaiſit à deux mains une lourde maſſue ; d'un air intrépide il ſe poſte à l'entrée & la défend contre les Chrétiens ; tous les coups qui partent de ſa main ſont affreux & mortels. Il tue, il renverſe. A l'aſpect de cette arme redoutable, tout plie, tout recule épouvanté.

Raymond s'avance, ſuivi d'une troupe audacieuſe. Le généreux vieillard court au

périlleux paſſage, & brave les coups meurtriers : il frappe le premier, mais il frappe envain. Solimam plus heureux, lui laiſſe tomber ſur le front ſa peſante maſſue. Le Héros renverſé, tremblant, les bras étendus, va meſurer la terre.

La valeur renaît dans le cœur des vaincus. Les vainqueurs ſont repouſſés à leur tour, ou périſſent à cette fatale entrée : „ Amis, s'écrie Soliman, ſaiſiſſez ce Guer- „ rier qui vient de tomber ſous mes coups, „ & faites-le priſonnier. „

Les Infideles s'avancent pour exécuter ſes ordres ; les Chrétiens s'ébranlent pour défendre leur chef : d'un côté combat la fureur, de l'autre un tendre intérêt. Tous à l'envi redoublent des efforts dont la vie & la liberté d'un héros ſi fameux doivent être le prix.

Cependant Soliman obſtiné dans ſa vengeance, eût enfin triomphé ; les boucliers, les caſques, tout plioit ſous le poids de ſa maſſue. Mais un ſecours formidable vint ſoutenir les Chrétiens : Bouillon & Renaud,

de deux côtés opposés, accourent & se réunissent dans le même point.

A la vue de la tempête qui le menace, au bruit affreux qui la devance, le Sultan rappelle ses guerriers dans la tour : lui-même il y rentre, mais il n'y rentre que le dernier. A travers la prudence qui le fait céder au péril, on voit encore percer l'audace de le braver.

Ainsi quand les vents mugissent, quand le tonnerre gronde au sein d'une nue sillonnée d'éclairs, le berger attentif ramene ses troupeaux sous un abri tranquille : sa voix & sa houlette dirigent leurs pas, & lui-même toujours derriere eux, il les suit & les presse.

A peine Soliman a réuni ses soldats dans la tour ; Renaud arrive, renversant toutes les barrieres, & brûlant de cueillir de nouveaux lauriers. Il demande sa victime, la victime que le ciel & ses sermens ont promise à l'ombre de Suénon.

Son invincible bras alloit attaquer le dernier boulevard des infideles ; le Sultan

peut être alloit être accablé dans son dernier asyle : mais déja l'horison est enveloppé d'un voile obscur. Bouillon fait sonner la retraite, & veut que le lendemain on recommence l'assaut.

La joie sur le front, il dit à ses guerriers : ,, L'Eternel a protégé nos armes ; ,, nous avons vaincu, il ne nous reste plus ,, qu'à consommer notre victoire. Demain ,, nous triompherons de cette tour, seul & ,, dernier espoir des Infideles. Allons cependant, par de tendres soins, consoler les ,, blessés, & les rappeler à la vie.

,, Sauvons, sauvons ces héros dont le ,, sang nous donne une nouvelle patrie : ,, ces pieux devoirs conviennent mieux à ,, des Chrétiens que le pillage & la vengeance. Hélas ! cette journée a vu trop, ,, beaucoup trop de carnage & d'horreur ; ,, elle a trop éclairé l'avarice & la haine. ,, Arrêtons le cours d'un odieux brigandage & d'une fureur qui nous déshonorent. Je le veux. Que la trompette proclame mes défenses. ,,

Il dit, & se retire dans le lieu où Raymond gémit encore du coup qu'il a reçu. Soliman avec une égale audace, rassuroit ses guerriers, relevoit leur courage abattu & cachoit au fond de son cœur sa triste inquiétude : ,, Braves compagnons, ,, leur disoit-il, soyons invincibles en dépit ,, de la fortune. L'espoir vit encore pour ,, nous, & malgré les vaines apparences ,, qui vos effraient, nos pertes sont légeres.

,, L'ennemi n'a conquis que des pierres ,, & des ruines; il ne tient dans ses fers ,, qu'une vile populace : Solime nous reste. ,, Elle est toute entiere dans votre Roi, ,, dans vos cœurs, dans vos mains. Votre ,, Monarque vit toujours; ses plus généreux ,, guerriers sont autour de lui : une tour ,, imprenable nous défend. Laissons triom- ,, pher les Chrétiens dans une terre déserte, ,, pourvu qu'enfin la guerre leur soit funeste.

,, Elle le sera. Insolens dans la prospé- ,, rité, ils vont s'enivrer de carnage & se ,, plonger dans une affreuse débauche. Sur- ,, pris au milieu du pillage & des volup-

,, tés, ils feront accablés fous les débris des ,, murs détruits par leurs mains. J'en ai ,, pour garans le ciel qui nous protége, ,, votre valeur & les promeffes de l'Egyp- ,, tien, qui en ce moment s'approche & ,, vient feconder nos efforts.

,, De cette tour, nous dominons les ,, édifices les plus élevés; nous en ferons ,, pleuvoir des pierres fur nos ennemis. ,, Nos machines leur fermeront tous les ,, paffages qui conduifent au tombeau du ,, Dieu qu'ils adorent. ,, Par ce difcours il ranime leur courage, & fait renaître dans les cœurs une douce efpérance.

Cependant Vafrin erroit au milieu des Egyptiens : au déclin du jour, il étoit parti pour le camp dont il devoit épier les fecrets. Au milieu des ombres de la nuit, fous un habit inconnu, il parcourut des routes folitaires. L'aurore n'avoit point encore éclairé l'orient de fes premiers feux que déja il avoit laiffé derriere lui les murs d'Afcalon : l'aftre du jour avoit mefuré la

moitié de ſa carriere quand il découvrit la formidable armée.

Il voit des tentes ſans nombre, & mille étendards flottans dans les airs. Mille accens confus ſe font entendre ; des cors, des tambours, cent autre inſtrumens barbares effraient les airs de leur diſcordante harmonie. Les cris des chameaux & des éléphans ſe mêlent au henniſſement des chevaux. Sans doute, dit Vafrin, toute l'Afrique, toute l'Aſie ſont raſſemblées en ces lieux.

Il contemple d'abord le camp & les retranchemens : bientôt ſans tenter des ſentiers inconnus & de tortueux détours, il entre par la porte la plus ſpacieuſe, & affronte les regards de toute l'armée. Il fait des queſtions, il fait des réponſes, & toujours à la fineſſe il unit le maintien le plus hardi & le ſang froid le plus décidé.

Rien n'échappe à ſon œil curieux. Il compte les guerriers & les chevaux, il apprend le nom des chefs, & obſerve l'ordre & la diſcipline du camp. Bientôt

il porte plus loin ſes vœux & ſon eſpoir : il entreprend, & vient à bout de pénétrer les deſſeins les plus ſecrets. Son heureuſe adreſſe déguiſée en ſimplicité lui ménage un accès juſqu'à la tente du Général.

La toile qui le couvre offre un paſſage aux regards & à la voix. Une ouverture qui répond à la partie la plus intérieure, trahit les ſecrets du Général, & le livre à la vue du ſpectateur curieux : Vafrin s'en approche de l'air d'un homme chargé de la réparer.

Emiren étoit debout, la tête nue, la cuiraſſe ſur le dos, enveloppé d'un manteau de pourpre & la main appuyée ſur ſa javeline. Un peu plus loin, deux pages ſoutenoient ſon caſque & ſon bouclier. Il fixoit un guerrier d'une taille giganteſque, dont le regard étoit farouche & l'aſpect menaçant. Vafrin prête l'oreille ; il entend prononcer le nom de Godefroi, & ſon attention redouble.

» Tu es donc bien ſûr, diſoit Emiren, ,, de donner la mort à Godefroi ? —— Je

,, le ſuis, & je jure de ne revenir jamais ,, ſi je ne reviens vainqueur. Je frapperai ,, le premier coup. La ſeule récompenſe ,, que je demande, c'eſt de pouvoir, au ,, milieu du Caire, dreſſer un trophée, ,, & y ſuſpendre ſes armes avec cette ,, inſcription. ,,

Ces armes ſont celles du brigand François, du deſtructeur de l'Orient : Ormond les lui ravit en lui raviſſant la vie, & il éleva ce trophée pour immortaliſer le ſouvenir de cet événement. » Non, répond Emiren, le ,, Calife doit un autre prix à un exploit ,, ſi rare : à la grace que tu demandes, i ,, ajoutera tout ce que tu as droit d'at- ,, tendre de ſa générofité.

,, Prépare ton déguiſement & tes armes; ,, le jour du combat approche. ,, — Tout eſt prêt. A ces mots ils ſe taiſent tous deux. Vafrin demeure interdit & troublé : il ſonge quel peut être ce complot, quel peut être ce fatal déguiſement, & ſon eſprit ſe perd dans les plus ſiniſtres idées.

Il ſe retire plein d'une affreuſe inquiétude,

tude, & passe toute la nuit sans fermer la paupiere. Au retour de l'aurore, tout le camp déploie ses drapeaux & se met en marche. Vafrin marche, & s'arrête avec eux; il erre encore d'une tente à l'autre, & tâche de surprendre quelque nouvelle lumiere.

Enfin sous un superbe pavillon, au milieu de ses femmes & d'une foule de guerriers, ses yeux rencontrent Armide, qui, l'air morne & le cœur gros de soupirs, semble s'entretenir avec elle-même : sa tête est appuyée sur sa main, ses regards sont attachés à la terre; on ne sait si elle pleure, mais ses prunelles sont mouillées, & des perles liquides nagent dans ses yeux.

Vis-à-vis d'elle, Adraste est assis, le regard fixe, sans mouvement & presque sans haleine. Ses yeux, interpretes de ses desirs, couvrent la Princesse & la dévorent: Tisapherne est auprès d'eux, les fixe tour-à-tour, & brûle d'amour & de rage : son teint mobile & changeant se colore tantôt

du feu de la tendresse, tantôt du feu de la jalousie.

Plus loin Altamor est entouré d'un cercle de femmes ; il ne s'abandonne point à l'ardeur d'un impétueux desir : son œil discret erre mollement sur les divers attraits d'Armide : quelquefois il s'arrête sur une main charmante, quelquefois sur sa bouche vermeille. Souvent il épie des appas plus cachés, & sous un voile infidele enfonce des regards curieux.

Armide enfin leve les yeux : la sérénité renaît sur son front ; un sourire céleste vient, comme l'éclair, percer le nuage de sa douleur : » Généreux Adraste, quand ,, je songe à votre valeur, je respire, & ,, mon ame se souleve sous le poids qui ,, l'accable. Mon cœur savoure une douce ,, vengeance, & ma colere flatte ma ,, sensibilité.

» — Madame, éclaircissez ce front ,, chargé d'ennuis, & calmez votre dou- ,, leur : bientôt vous verrez à vos pieds

,, la tête de votre ennemi ; bientôt, si
,, vous l'aimez mieux, cette main ven-
,, geresse vous l'amenera prisonnier. Je
,, l'ai promis, je le jure encore. » Tysa-
pherne qui l'entend garde le silence, mais
il est rongé de colere & de dépit.

Armide reporte sur Tysapherne un doux
regard : » Et vous, Seigneur, lui dit-elle ?
,, —— Moi, d'un pas timide, je marche-
,, rai de loin sur les traces de votre héros,
,, de votre incomparable vengeur. —— Il
,, a raison, réplique l'Indien furieux, il
,, suivra de loin mes traces, & craindra
,, de se mesurer avec moi.

» Que ne puis-je, s'écrie Tysapherne,
,, me livrer au transport qui m'agite ? que
,, ne m'est-il permis de tirer ce fer ? Bien-
,, tôt on verroit qui des deux doit marcher
,, le premier. Barbare ! je ne crains ni ta
,, valeur, ni tes vaines prouesses. Je ne
,, crains que le ciel & le funeste amour
,, qui me consume. » Il se taît : Adraste
se leve pour l'attaquer ; mais Armide les
arrête.

» Généreux Guerriers, leur dit-elle, „ vous m'avez promis vos bras, pourquoi „ me ravir vos bienfaits ? Vous êtes mes „ vengeurs ; ce titre devroit vous unir. „ Votre courroux m'offense, & vos ou- „ trages retombent sur moi. » Ainsi parle Armide ; & ces rivaux furieux plient sous le joug de fer qu'elle leur impose.

Vafrin a tout vu, tout entendu. Il va chercher ailleurs le secret affreux qu'un voile épais lui dérobe toujours. Il tente envain de l'arracher par des questions faites avec art : les difficultés irritent encore ses desirs. Il veut ou l'emporter ou périr dans son entreprise.

Il invente mille moyens nouveaux, mille ruses inconnues. Rien ne succede à ses vœux ; enfin la fortune tranche le nœud qui l'embarrasse, & dévoile à ses yeux le noir tissu du crime qui menace Bouillon.

Il revient dans les lieux où Armide est assise au milieu de ses vengeurs & d'une foule tumultueuse. C'est là qu'il se flatte encore de trouver quelque lumiere. Il aborde

une jeune beauté avec un air qui annonce une liaison ancienne.

,, Moi aussi, lui dit-il, je voudrois être ,, le Chevalier de quelque belle : je pour- ,, rois comme un autre, lui offrir la tête ,, de Bouillon ou de Renaud. Demandez- ,, moi celle de quelqu'un de ces barbares, ,, je vous la promets. . . . ,, Il espere que la plaisanterie amenera bientôt des discours plus sérieux.

Mais il sourit, & son sourire le trahit. Soudain une autre beauté le fixe & s'approche de lui : ,, Je veux, lui dit-elle, te ,, dérober à toute autre : tu ne te repenti- ,, ras point de m'avoir voué ton amour. ,, Je te choisis pour mon Chevalier, & je ,, veux dès-à-présent t'entretenir à l'écart. ,,

Tous deux ils s'éloignent : ,, — Je t'ai ,, reconnu, Vafrin, & tu dois aussi me ,, reconnoître. ,, A ces mots il se trouble ; mais bientôt rappellant ses esprits : ,, Je ne ,, me ressouviens pas, lui dit-il en souriant, ,, de vous avoir jamais vue ; & pourtant ,, ces traits ne sont pas faits pour être

,, oubliés ; tout ce que je sais, c'est que
,, mon nom ne ressemble point à celui que
,, vous avez prononcé.

,, Je suis né sur les sables brûlans de
,, Biserte ; Lesbin est mon pere, & je m'ap-
,, pelle Almansor. —— Je sais qui tu es &
,, quel pays t'a vu naître : ne dissimule
,, plus : je suis ton amie ; j'exposerois mes
,, jours pour sauver les tiens : tu vois Her-
,, minie, la fille des Rois, l'esclave de
,, Tancrede ton maître & le mien.

,, Deux mois entiers j'ai été confiée à ta
,, garde ; mon cœur conserve avec recon-
,, noissance le souvenir de ton zele & de
,, tes soins. C'est-moi ; regarde bien, c'est
,, moi-même. ,, Vafrin la fixe encore &
l'a bientôt reconnue : ,, Ne crains rien,
,, lui dit-elle ; je te jure par le soleil qui nous
,, éclaire, que je n'abuserai point de ta
,, confiance.

,, Moi-même j'implore ta pitié : il faut
,, que tu me rendes à mes premiers fers :
,, depuis que ma chaîne est rompue, mal-
,, heureuse au sein d'une affreuse liberté,

„ je n'ai coulé que de triſtes nuits & des „ jours déplorables. Si tu viens en ces „ lieux pour obſerver ce qui s'y paſſe, la „ fortune jamais ne put être plus propice à „ tes deſirs. Je te révélerai d'importans „ myſteres & une trame odieuſe, qu'au- „ cune autre ne pourroit te découvrir. „

Inquiet & rêveur, Vafrin garde un morne ſilence : il ſe rappelle Armide & ſes perfidies. Que ſait-il ? une femme eſt volage, indiſcrette, elle veut, elle ne veut plus. Inſenſé qui s'endort ſur la foi de ſes promeſſes ! enfin il lui répond : „ Madame, „ ſi vous voulez me ſuivre, je guiderai vos „ pas : partons, & ne perdons plus en „ diſcours inutiles de précieux inſtans. „

Ils conviennent de partir auſſi-tôt. Vafrin ſe retire : Herminie ſe mêle parmi les femmes, y demeure quelques momens, affecte un air de gaieté, parle de ſon Chevalier, & bientôt elle s'éclipſe. Elle arrive au rendez-vous, & tous deux à cheval ils fuient loin du camp.

Déja ils étoient dans un lieu ſolitaire,

& les tentes des Sarrasins disparoissoient derriere eux : „ Quel est, dit Vafrin, ce noir „ complot qui menace les jours de Gode- „ froi ? „ Herminie déploie à ses yeux la funeste trame : „ Huit guerriers, dit-elle, „ Ormond à leur tête, ont conspiré contre „ la vie de ce Héros.

„ Le jour qui décidera de l'empire de „ l'Asie, ils se jetteront dans la mêlée, „ déguisés en François, la croix sur leurs „ armes, & vêtus comme les gardes qui „ veillent autour de Bouillon.

„ A leurs casques seront attachées quel- „ ques marques distinctives qui les feront „ reconnoître pour Egyptiens. Sous ce „ déguisement, au milieu du combat, les „ traîtres enfonceront dans le sein de Gode- „ froi un fer empoisonné.

„ Moi-même, hélas ! j'ai servi leurs bar- „ bares projets : ces mains, ces tristes „ mains ont été forcées de tracer le modele „ de leur armure & de leurs habits. Je fuis „ un camp souillé par le crime ; je fuis „ des tyrans qui me font une loi de par-

,, tager leurs forfaits. Voilà, Vafrin, la ,, raiſon qui m'oblige à m'éloigner de ces ,, lieux.

,, Hélas! ce n'eſt pas la ſeule. . . . ,, A ces mots, une rougeur involontaire couvre ſes joues: elle baiſſe les yeux, & ces derniers ſons, à demi articulés, expirent ſur ſes levres. Vafrin veut lui arracher le ſecret que lui cache ſa pudeur: ,, Ah! Madame, ,, lui dit-il, vous avez des ſecrets que ,, vous n'oſez confier à ma foi? ,,

Un ſoupir s'échappe de ſon ſein; d'une voix tremblante & mal-aſſurée: ,, Fuis, ,, dit-elle, impuiſſante pudeur! je ne ,, reconnois plus tes loix. Eh pourquoi ten- ,, terois-je encore de cacher un feu qui ſe ,, trahit de lui-même? il fut un temps où ,, je me devois ces égards; mais aujour- ,, d'hui, errante, fugitive, quel reſpect ,, dois-je encore à des liens que j'ai briſés? ,,

Enſuite elle ajoute: ,, Dans cette nuit ,, funeſte à moi-même, funeſte à ma patrie, ,, je perdis bien plus que je ne parus per- ,, dre: la ruine de mes états, la chûte de

,, mon trône furent les premiers, mais ne ,, furent pas les plus grands de mes malheurs. Cette nuit affreuse me ravit à ,, moi-même; elle me ravit sans retour, ,, mon cœur, ma raison & mes sens.

,, Vafrin, tu t'en souviens, tremblante, ,, éperdue, au milieu de tant de carnage & ,, d'horreur, je courus à ton maître, au ,, moment où il entroit dans mon palais; ,, je me jettai à ses genoux : vainqueur ,, indompté, lui dis-je, j'implore ta clémence. Je ne te demande point la vie, ,, mais sauve du moins mon honneur & ,, ma vertu.

,, Il me présente sa main victorieuse : ,, Princesse, me dit-il, votre espoir ne ,, sera point trompé. Je serai votre défenseur & votre appui. Je sentis alors, ... ,, je ne sais ce que je sentis : mais mon ,, cœur fut pénétré d'une céleste douceur, ,, & bientôt mon ame toute entiere fut en ,, proie à un feu dévorant.

,, Tancrede, par des soins assidus, con- ,, soloit mes ennuis : il mêloit ses larmes

,, avec les miennes. Enfin un jour : je ,, vous rends , me dit-il, vôtre liberté, ,, vos trésors. Hélas ! ce bienfait, Vafrin, ,, n'en eut que l'apparence. En rompant ,, mes fers, il me ravit à moi-même. Il ,, me rendit de vaines richesses, mais il ,, usurpa sur mon cœur un pouvoir des- ,, potique.

,, Que l'amour a de peine à se cacher ! ,, souvent je te parlois de mon vainqueur : ,, instruit malgré moi d'une foiblesse que ,, je n'osois t'avouer : Herminie, me ,, disois-tu, vous brûlez d'une flamme ,, secrette. Je m'en défendois toujours, ,, mais des soupirs trahissoient mon cœur, ,, & peut-être mes regards te révélerent le ,, feu dont j'étois consumée.

,, Malheureux silence ! ah ! que ne cher- ,, chai-je alors un remede à mes peines, ,, puisque je devois un jour, pour les ,, guérir, rompre inutilement le frein qui ,, arrêtoit mes desirs. Enfin je partis : j'em- ,, portai dans mon cœur le trait qui l'avoit ,, blessé. Je mourois, quand l'amour, pour

,, prolonger ma triſte exiſtence, briſa tous ,, les liens de la pudeur.

,, J'allai chercher ce vainqueur qui fit ,, mes tourmens, & qui ſeul pouvoit les ,, finir : des cruels, des barbares, arrêterent mes pas ; je penſai devenir leur ,, proie : pour me dérober à leur fureur, ,, je me ſauvai dans un déſert lointain : ,, là, dans une cabane ſolitaire, la houlette à la main, je vécus au milieu des ,, bergers & des bois.

,, Mais bientôt ce feu que la crainte ,, avoit aſſoupi ſe ralluma dans mon cœur. ,, Je tentai encore de me réunir à Tancrede : un nouveau malheur que je ne ,, pus éviter, me rendit à tous mes ennuis : ,, des Egyptiens me prirent & m'emmenerent à Gaza. ,,

,, Ils me préſenterent à Emiren ; je lui ,, révélai ma naiſſance & mes diſgraces ! ,, il me plaignit. Je trouvai auprès de lui & ,, auprès d'Armide un aſyle reſpecté. Voilà, ,, Vafrin, ma déplorable hiſtoire. Tant ,, de fois captive, tant de fois affranchie,

,, je

,, je conserve, je chéris encore mes pre-
,, miers fers.

,, O ciel ! si le héros qui m'a chargé ,, d'une chaîne que jamais rien ne pourra ,, briser, alloit me dire : Esclave vaga- ,, bonde, va chercher un autre asyle.... ,, s'il me repoussoit loin de lui !... Ah ! ,, puisse-t-il agréer mon retour & me ren- ,, dre à mes premiers liens ! ,, Ainsi parloit Herminie. Ils marcherent toute la nuit & tout le jour, soulageant par leurs entretiens les ennuis de la route.

Vafrin la conduisoit par des sentiers détournés, & par la voie la plus courte & la plus sûre. Au moment où le soleil alloit éteindre ses feux dans l'Océan, ils arrivent dans un lieu voisin de Solime : ils apperçoivent des traces sanglantes ; bientôt ils voient un guerrier étendu sur la poussiere, le visage tourné vers le ciel, & qui, tout mort qu'il est, semble menacer encore.

A ses armes, ils le reconnoissent pour un Infidele : Vafrin s'éloigne. Plus loin, ses yeux en rencontrent un autre : ah ! c'est

un Chrétien, dit-il, il s'approche, il détache le casque : „ Ciel, c'est Tancrede ! „ c'est mon maître ! „

A ces cris douloureux, au nom de Tancrede, l'infortunée Princesse sent déchirer son cœur : éperdue, forcenée, elle accourt. A la vue de cette tête pâle, décolorée, mais belle encore, elle s'élance & se précipite.

Un torrent de larmes coule de ses yeux ; des paroles entrecoupées de sanglots s'échappent de sa bouche : » Malheureuse ! où m'a „ conduit ma triste destinée ? fatale vue ! „ spectacle à jamais funeste ! Tancrede, „ enfin tu m'es rendu ; mais hélas ! je te „ revois, & tu ne me revois plus ! je suis „ présente à tes yeux, & tes yeux sont „ fermés pour moi ! en te retrouvant je te „ perds pour toujours.

„ Infortunée ! l'eussai-je cru que ta vue „ dût jamais être un supplice pour moi ? „ Que ne suis-je privée de la lumiere du „ jour ! hélas ! où est cette flamme qui „ animoit ces yeux, jadis si cruels, &

,, si doux ? un voile éternel est étendu sur ,, eux. . . . les roses de son teint, la sérénité ,, de son front, que sont-elles devenues ?

,, Mais quoi ? cette sombre pâleur me ,, plaît encore. Ombre chérie ! si tu entends ,, mes cris, pardonne à mon audace, par- ,, donne à l'ardeur de mes desirs : je vais ,, cueillir sur ces levres éteintes, des baisers ,, qu'amour m'avoit promis plus brûlans. ,, Oui, je veux, en dépit de la mort, rendre ,, à ces levres froides & glacées une partie ,, des feux qui devoient les embrâser.

,, O bouche qui tant de fois par tes dis- ,, cours soulageas mes ennuis, souffre ,, qu'un dernier baiser mêle encore quelques ,, douceurs à mes derniers momens ! autre- ,, fois, peut-être, si j'eusse encouragé tes ,, desirs, tu me l'aurois donné ce baiser ,, qu'il faut maintenant que je dérobe. Per- , mets que mes levres pressent tes levres, ,, & qu'en les pressant j'exhale mon dernier ,, soupir.

» Cher Tancrede, reçois mon ame toute ,, entiere, & qu'elle passe où repose la

„ tienne . . . ! „ Ses gémiſſemens étouffent „ ſes paroles & ſes yeux ſe fondent en larmes. Le viſage du Héros en eſt inondé. Il revient à lui-même, il entr'ouvre ſes levres languiſſantes ; un ſoupir échappé de ſon ſein ſe confond avec les ſoupirs de la Princeſſe.

Elle s'en apperçoit ; un rayon d'eſpérance luit au fond de ſon cœur. — „ Tancrede ! „ mon cher Tancrede ! ouvre les yeux, „ & reçois les larmes que je donne à ton „ trépas. Regarde Herminie mourante à „ côté de toi ! attends ; mon ame va rejoin- „ dre la tienne ! attends ; c'eſt la derniere „ faveur que je te demande. „

Tancrede ouvre ſes yeux foibles & appéſantis, & les referme ſoudain. Herminie continue ſes plaintes : „ Il n'eſt pas mort, „ s'écrie Vafrin, donnons-lui des ſecours ; „ nous lui donnerons enſuite des larmes. „ Il lui ôte ſon armure ; d'une main foible & tremblante, la Princeſſe ſeconde la ſienne. Elle examine & ſonde ſes plaies. Son expérience & ſon art lui promettent de le rappeller à la vie.

Mais dans ce lieu ſolitaire elle n'a que ſon voile pour envelopper ſes bleſſures. Amour fournit à ſa pitié une reſſource nouvelle. De ſes cheveux elle étanche le ſang : de ſes cheveux encore elle fait un lien pour bander ſes plaies.

Le dyctame & les plantes ſalutaires lui manquent, mais elle connoît des mots myſtérieux qui peuvent charmer la douleur & la mort. Aux ſons que ſa bouche prononce, le Héros ſort du mortel aſſoupiſſement : il promene autour de lui un regard curieux : il voit ſon fidele Vafrin ; il voit Herminie que ſes yeux ne reconnoiſſent point encore.

„ Vafrin ! dit-il, comment, & depuis „ quand dans ces lieux ? Et toi, qui es-tu, „ beauté, dont la main daigne me ſe- „ courir ? „ Partagée entre l'inquiétude & la joie, Herminie ſoupire & rougit : „ Tu „ le ſauras, lui dit-elle ; mais en ce moment, ton état demande le ſilence & le „ repos. Je te promets la vie, prépare à „ mes ſoins la récompenſe qui leur eſt

,, due. ,, A ces mots elle s'aſſied , & ſur ſes genoux reçoit la tête de Tancrede.

Cependant Vafrin ſonge aux moyens de reconduire ſon maître dans le camp avant que la nuit plus ſombre ait enveloppé la terre. Mais ſoudain une troupe de guerriers s'avance ; ce ſont les ſoldats de Tancrede : ils étoient avec lui quand il défia le Circaſſien ; mais dociles à ſes ordres , ils n'oſerent ſuivre ſes pas. Leur zele , qu'alarme ſon retard , les ramene ſur ſes traces.

D'autres encore viennent après eux : ſur leurs bras mollement entrelacés ils le reçoivent & le ſoutiennent : ,, & le généreux Argant , ,, dit Tancrede ! il reſtera donc la proie des ,, corbeaux & des vautours ? non , de grace ,, ne le laiſſez pas en ces lieux ; rendons ,, à ſes triſtes reſtes les honneurs ſuprêmes, & ,, à ſa valeur le tribut d'éloges qui lui eſt dû.

,, Ma haîne ne ſurvit point à ſon trépas. ,, Il eſt mort en Héros ; & nous lui devons ,, bien ces foibles hommages qu'on paie à la ,, vertu qui n'eſt plus. ,, Des ſoldats , à ces mots , prennent entre leurs bras le corps

d'Argant, & suivent Tancrede chargés de ce pesant fardeau. Vafrin, en gardien fidele, marche à côté d'Herminie.

,, C'est à Jérusalem que je veux aller, ,, dit le guerrier ; s'il faut que le flambeau ,, de mes jours s'éteigne, j'expirerai du ,, moins plus près du tombeau de mon ,, Dieu. Il me semble que delà, mon ame, ,, avec moins d'efforts, s'envolera dans le ,, ciel. Heureux en mourant de voir ces ,, lieux où m'appelloient mes vœux & mes ,, sermens ! ,,

Il dit : on le porte à Solime ; on l'y dépose sur un lit où il s'endort d'un sommeil tranquille. Non loin de lui Vafrin donne à la Princesse un asyle secret & inconnu, lui-même, il va trouver Godefroi, & sans obstacle pénetre jusqu'à lui, quoique dans ce moment le Héros profondément occupé de son entreprise, pese dans la balance ses espérances & ses craintes.

Il est assis sur le bord du lit où repose Raymond. Un cercle de guerriers les plus puissans & les plus sages sont autour de

lui. Vafrin parle, & tous fe taifent pour l'entendre : ,, J'ai pénétré, Seigneur, dans ,, le camp des Infideles.

,, N'attends pas que je te dife le nombre ,, de leurs foldats ; les plaines, les mon- ,, tagnes, les vallées en font couvertes. ,, J'ai vu la terre au loin dépouillée de ,, fes moiffons : j'ai vu tarir les fleuves & ,, les fontaines : la Syrie n'a point affez ,, d'eaux pour éteindre leur foif, ni de ,, bled pour les nourrir.

,, Mais cette innombrable armée n'eft ,, prefque toute qu'un ramas inutile, fans ,, difcipline & fans ordre : ils ne favent ,, point manier le fer, & lancent de loin ,, des fleches impuiffantes. On y voit ce- ,, pendant quelques guerriers d'élite qui mar- ,, chent fous les drapeaux Perfans. On y ,, voit une troupe peut-être encore plus ,, formidable, c'eft la troupe immortelle ,, du Calife.

,, Immortelle, en effet, puifque toujours ,, le même nombre la compofe, & que ,, toujours un nouveau foldat remplace le

,, ſoldat qui vient de périr. Emiren commande l'armée, Emiren qui en prudence, en valeur, n'a peut-être point d'égal. Son maître lui ordonne de tout tenter pour engager un combat.

,, Après demain, peut-être, l'ennemi ſera dans ces lieux :... Renaud, ſonge à défendre ta vie, on brûle de te l'arracher : Armide a promis ſa main à qui lui apportera ta tête, & les plus fameux guerriers ont juré de l'abbattre.

,, On compte parmi eux le Roi de Samarcande, le vaillant Altamor : on y compte Adraſte, le giganteſque Adraſte, dont les états touchent aux portes de l'aurore ; guerrier barbare, inhumain, qui au lieu de courſier monte un ſuperbe éléphant ; & Tiſapherne encore, que la renommée place au rang des Héros les plus redoutés. ,,

Il dit : Renaud s'enflamme, ſes yeux étincellent : déja il voudroit être au milieu des ennemis : il ne peut plus ſe contenir ni captiver l'ardeur qui le tranſporte : ,, Sei-

,, gneur, ajoute Vafrin, en fe retournant ,, vers Bouillon, je ne t'ai rien dit encore : ,, un fecret plus affreux me refte à dévoi- ,, ler : on aiguife contre toi le poignard de ,, la trahifon. ,,

Il lui revele le complot qui menace fes jours, les armes, le poifon, le fatal déguifement & la récompenfe promife au crime. Tous l'interrogent ; il leur répond à tous. Le filence fuccede : enfin Bouillon s'adreffant à Raymond : ,, Comte, lui dit- ,, il, quel eft ton avis?

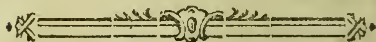
,, — Je ne crois plus qu'il faille demain ,, recommencer l'affaut : inveftiffons la tour, ,, & fermons-en la fortie à l'ennemi. Ce- ,, pendant faifons repofer nos troupes & ,, préparons-nous à un combat qui doit ,, décider du fort de l'Afie : fonge toi-même ,, s'il vaut mieux aller chercher l'Egyptien ,, ou l'attendre.

,, L'objet le plus important pour nous, ,, c'eft ta vie : par toi nous fommes sûrs de ,, vaincre, par toi nous fommes sûrs de ,, régner : fans toi, qui fera notre guide?

,, quel sera notre appui ? Pour reconnoître ,, les perfides qui menacent tes jours, fais ,, changer à tes gardes d'habillement & ,, d'armure; le crime se trahira de lui- ,, même.

,, —— Je retrouve dans tes conseils toute ,, ta sagesse & toute ton amitié. Je pro- ,, nonce ce que tu n'oses décider ; nous ,, marcherons à l'ennemi : les vainqueurs de ,, l'Orient ne doivent point se cacher der- ,, riere un rempart ou dans des retran- ,, chemens : c'est dans la plaine, c'est à la ,, clarté du jour que nous devons mon- ,, trer à ces impies notre valeur & notre ,, audace.

,, Ils trembleront au seul souvenir de nos ,, triomphes : notre aspect, l'éclat de nos ,, armes, acheveront leur défaite. Sur leurs ,, débris, nous asseoirons les fondemens de ,, notre empire. Bientôt la tour se rendra ,, d'elle-même, ou cédera sans peine à nos ,, efforts. ,, A ces mots, Bouillon se taît ; & tous vont goûter le repos qu'amenent le silence & la nuit.



CHANT XX.

DEJA le ſoleil avoit rappellé les mortels à leurs travaux ; déja ſon char, conduit par les heures, avoit meſuré une partie de ſa carriere. Soudain, du haut de la tour où ils ſe ſont réfugiés, les Infideles apperçoivent un nuage lointain qui s'avance & roule vers Solime. Bientôt ils reconnoiſſent les Egyptiens, & le ſecours qui leur eſt promis. Sous les pas de cette immenſe armée vole un tourbillon de pouſſiere ; la plaine & les collines diſparoiſſent.

A cet aſpect, les aſſiégés pouſſent des cris d'alégreſſe. Tels, aux rives de la Thrace, à l'approche des hivers, des bataillons de grues s'agitent, & par leurs cris ſaluent la chaleur qu'ils vont chercher dans de plus heureux climats. L'eſpérance ranime leur courage & leur vigueur : ils lancent des fleches, ils vomiſſent des outrages & des blaſphèmes.

Les

Les Chrétiens ont bientôt compris d'où naiſſent ces nouveaux tranſports & cette ſubite audace. Ils portent leurs regards dans la plaine ; ils voient l'ennemi qui s'avance : ſoudain une généreuſe ardeur les enflamme ; ils crient : Aux armes, aux armes. La jeuneſſe impétueuſe ſe preſſe autour de Bouillon, & frémiſſant de rage : » Donne, ,, Seigneur, donne-nous, s'écrie-t-elle, le ,, ſignal du combat. ,,

Mais le héros réſiſte à leur impatience, & met un frein à leur audace : il ne permet pas même que par de légers combats on eſſaie la fortune. ,, Après tant de fatigues, ,, leur dit-il, donnons du moins un jour ,, au repos. ,, Peut-être auſſi veut-il nourrir dans ſes ennemis une confiance imprudente.

Chacun prépare ſes armes, en attendant que l'aurore trop lente ait enfin rallumé ſes feux. Jamais l'air ne fut ſi pur, jamais le ciel ne fut ſi brillant. Tout rioit dans la nature : le ſoleil plus majeſtueux répandoit toutes ſes clartés ; il ſembloit qu'il voulût

contempler ſans voile les exploits qui devoient illuſtrer cette journée.

Aux premiers rayons du jour, Godefroi fait marcher ſon armée en ordre de bataille. Raymond doit veiller ſur la tour & contenir les aſſiégés. Sous lui ſont ſes Gaſcons & une foule de Chrétiens, qui du fond de la Syrie ſont venus rendre hommage à leurs libérateurs.

On lit ſur le front de Godefroi le préſage aſſuré de la victoire : un céleſte éclat brille dans tous ſes traits ; jamais il ne parut ſi auguſte & ſi grand : la fleur de la jeuneſſe renaît ſur ſon viſage ; ſon regard, ſon maintien, tout annonce qu'il eſt au-deſſus des vulgaires mortels.

Bientôt l'Egyptien eſt en préſence ; Godefroi fait occuper une colline qui s'étend à ſa gauche & ſe prolonge derriere lui. Dans la plaine, il forme un front large & menaçant : l'infanterie eſt au milieu, & la cavalerie ſur les ailes.

A ſa gauche, il place les deux Robert ;

ſon frere eſt au centre ; lui-même il commande la droite. C'eſt dans ce poſte que les plus grands dangers doivent ſe réunir ; c'eſt-là que l'ennemi doit porter ſes plus terribles efforts : c'eſt par-là qu'il peut tenter d'envelopper les Chrétiens.

Sous lui ſont les Lorrains & l'élite de ſes ſoldats. Entre les cavaliers, il place des fantaſſins, accoutumés à combattre au milieu des chevaux. Non loin delà eſt un eſcadron d'aventuriers & d'autres guerriers fameux, ſous les ordres de Renaud.

,, La victoire, lui dit Godefroi, eſt
,, dans tes mains ; c'eſt de toi que dépend
,, notre ſort : tiens ta troupe cachée à
,, l'ombre de ces ailes. Au moment où
,, l'ennemi s'approchera, fonds tout-à-
,, coup ſur lui, & fais évanouir ſes projets.
,, Sans doute il voudra nous envelopper. ,,

Delà ſur un courſier rapide il vole de rang en rang : ſon viſage eſt découvert ; la terreur eſt ſur ſon front, & l'éclair dans ſes yeux : il raſſure les courages ébranlés ; il affermit ceux qui eſperent : il rappelle

au brave ſes exploits, à l'audacieux ſes proueſſes : aux uns il promet des récompenſes; aux autres des honneurs.

Enfin il s'arrête ſur une éminence à la tête de ſon armée, & adreſſe à ſes guerriers ce diſcours qui les enflamme. Sa rapide éloquence roule comme un torrent, qui, groſſi par la fonte des neiges, ſe précipite du ſommet d'une montagne.

„ Illuſtres vainqueurs de l'Orient, fléaux „ de l'impiété, voici enfin le dernier de „ nos combats, voici le jour deſiré ſi „ long-tems : le ciel raſſemble aujourd'hui „ tous vos ennemis, pour les livrer tous „ à la fois à vos coups.

„ Que de victoires réunies dans une „ ſeule ! que de travaux, que de fatigues „ nous épargne l'Eternel ! Que l'aſpect de „ cette immenſe multitude ne vous inſpire „ aucune terreur. Diviſée ſans harmonie, „ ſans diſcipline, elle s'embarraſſera elle-„ même. A tant de bras, il manquera le „ courage qui les fait mouvoir, & cet „ ordre qui les dirige & les rend utiles.

,, La plupart ſans vigueur, ſans adreſſe,
,, arrachés à l'oiſiveté ou à de vils emplois,
,, n'apportent que leur lâcheté & leur
,, inexpérience. Déja de leurs mains trem-
,, blantes, je vois tomber les épées, les
,, boucliers & les enſeignes. Dans leurs
,, ſons incertains, dans leurs mouvemens
,, équivoques, je vois leur perte & notre
,, triomphe.

,, Ce guerrier couvert d'or & de pourpre
,, qui les commande, & dont le regard
,, eſt ſi fier, a vaincu peut-être des Arabes
,, & des Maures : mais ſa valeur ne réſiſtera
,, point à la nôtre. Au milieu du trouble
,, & de la confuſion, que peut-il attendre
,, de ſon courage & de ſon habileté? Il
,, ne connoît point ſes ſoldats, il leur eſt
,, inconnu; il en eſt peu d'entre eux aux-
,, quels il puiſſe dire : Tu étois-là, j'y étois
,, avec toi.

,, Moi je commande à une troupe choi-
,, ſie : jadis votre compagnon, aujour-
,, d'hui votre chef, j'ai combattu, j'ai
,, triomphé avec vous. En eſt-il parmi

„ vous dont je ne connoiſſe la patrie &
„ la naiſſance ? Quand vos fleches volent
„ dans les airs, en eſt-il une dont je ne
„ puiſſe dire : C'eſt un François, c'eſt un
„ Irlandois qui l'a lancée ?

„ Je ne vous demande point des exploits
„ nouveaux ; ſoyez tels que je vous ai vus :
„ ayez votre zele accoutumé, ſouvenez-
„ vous de votre gloire, de la mienne, de
„ celle de Jéſus-Chriſt. Allez, frappez ces
„ impies, foulez aux pieds leurs cadavres
„ ſanglans, & ſur leurs débris affermiſſez
„ notre conquête. Pourquoi vous arrêter
„ encore ? Je le lis dans vos yeux ; la
„ victoire eſt à nous. „

A ces mots, un rayon de lumiere vient former un cercle autour de ſa tête. Tel brille un éclair ; ou telle encore une étoile détachée du front de la nuit ſe plonge dans le ſein des eaux. Ce rayon parut aux Chrétiens le préſage aſſuré du diadême que devoit un jour ceindre Bouillon.

Peut-être, s'il eſt permis à un mortel de ſonder les céleſtes myſteres, peut-être ce

fut l'ange tutélaire du héros qui descendit du séjour des immortels, & le couvrit de ses ailes. Cependant l'Egyptien, avec non moins d'ardeur, ordonnoit son armée & encourageoit ses soldats.

Il avoit, comme Godefroi, placé son infanterie au milieu & sa cavalerie sur les ailes. Il commande à la droite; Altamore à la gauche; Muléassem est au centre, & derriere lui Armide & son brillant cortége.

Sous Emiren se rangent le farouche Adraste & Tisapherne, & la troupe immortelle. A la gauche, avec Altamore, sont les Rois de Perse & d'Afrique, & les deux Monarques Ethiopiens. Leurs nombreux escadrons peuvent se déployer dans un plus vaste espace; c'est delà que la fronde doit lancer les pierres & l'arc décocher les fleches.

Le Général court de rang en rang; il parle à ses soldats par lui-même, ou par ses interpretes : il mêle les reproches & les louanges, les promesses & les menaces : ,, Pourquoi, dit-il à l'un, ce visage conf-

,, terné ? que crains-tu ? que peut un ſeul ,, contre cent ? Notre ombre, nos cris ,, ſeuls mettront en fuite cette poignée de ,, ſoldats.

,, J'aime ton audace, dit-il à l'autre ; ,, généreux guerrier, va reprendre la proie ,, que des barbares nous ont enlevée. ,, Quelquefois il évoque la patrie ; il préſente à leurs yeux ſon image pâle, défigurée, & le tableau de leurs familles ſuppliantes, éperdues : ,, Ta patrie te parle & t'implore ,, par ma voix.

,, Sauve mes loix, te dit-elle, ſauve mes ,, temples. Ne permets pas qu'ils ſoient ,, ſouillés de mon ſang. Arrache les filles ,, tremblantes aux outrages d'un ſoldat ,, effréné : défends les cendres & les tom- ,, beaux de tes ayeux de l'impiété qui va ,, les profaner ; vois les vieillards appé- ,, ſantis par l'âge qui déplorent leur foi- ,, bleſſe, & te montrent leurs cheveux ,, blancs. Vois ton épouſe en larmes, qui ,, te montre ſon ſein, tes enfans, & ce ,, lit confident de vos chaſtes amours ! ,,

Il dit à d'autres : „ L'Aſie remet dans „ vos mains ſa gloire & ſa vengeance ; „ c'eſt de vous qu'elle attend le ſévere , „ mais juſte châtiment de ces barbares qui „ l'ont ravagée. „ Ainſi, en diverſes langues & par divers motifs, il allume dans ſes guerriers l'ardeur du combat. Mais déja les deux chefs ſe taiſent, & les deux armées ne ſont plus ſéparées que par un eſpace étroit.

Quel étonnant ſpectacle ! le ſignal eſt donné ; tout s'ébranle : les enſeignes & les drapeaux flottent dans les airs. Les vents agitent les mobiles panaches : l'or & l'acier frappés des rayons du ſoleil, portent au loin les éclairs & la terreur.

Tout eſt hériſſé de piques & de javelots : les arcs ſont tendus, les lances ſont en arrêt, les traits ſifflent, les frondes réſonnent, les courſiers écument & s'enflamment de la haine & de la fureur dont leurs maîtres ſont animés. Ils bondiſſent, ils frappent la terre, & leurs naſeaux brûlans vomiſſent la flamme & la fumée.

La beauté de ce ſpectacle en égale l'horreur. Malgré les alarmes qu'il inſpire, un charme ſecret y fixe les yeux. Le ſon terrible de mille inſtrumens flatte encore les oreilles qu'il étonne. Cependant l'armée Chrétienne, moins nombreuſe, offre un aſpect plus impoſant : leurs armes ont plus d'éclat ; un ſouffle plus guerrier anime leurs trompettes.

Bouillon le premier fait ſonner la charge ; l'Egyptien répond & accepte le combat : les Chrétiens à genoux invoquent l'Eternel, & baiſent la pouſſiere. Bientôt la plaine diſparoît : on ſe preſſe, on ſe mêle, & de tous côtés volent la fureur & la mort.

Quel guerrier parmi les Chrétiens frappa les premiers coups? Quelle main cueillit les premiers lauriers ? ce fut la tienne, ô Gildippe ! le ciel livre au bras d'une femme le grand Hircan, le ſouverain d'Ormus: tu lui perces le cœur; il tombe, & en tombant il entend les ennemis vanter le coup qui lui ravit la vie.

La lance de l'amazone eſt briſée : d'une

main vigoureuſe, elle ſaiſit ſon épée, ſe précipite au milieu des Perſans, ouvre & renverſe les rangs les plus ſerrés. Elle atteint Zopire à la ceinture, & partagé en deux elle l'étend ſur la pouſſiere. Elle frappe Alarcon à la gorge & lui coupe le canal des alimens & de la voix.

Artaxerxe roule ſans connoiſſance ; Argée expire : Iſmaël voit trancher les nerfs qui attachent ſa main à ſon bras. Les rênes de ſon courſier flottent ſur ſon col ; l'animal libre du frein qui le captivoit, fuit au milieu des rangs & y porte le déſordre.

Ces guerriers, cent autres encore dont les noms ſont enſévelis dans l'oubli, tombent ſous le fer de l'amazone. Les Perſans l'entourent, la preſſent & la menacent : déja ils ſe diſputent l'honneur de ſa défaite, mais le fidele Odoard, dont la tendreſſe eſt alarmée, accourt pour la ſoutenir & la défendre. Tous deux réunis, ils ſentent redoubler leurs forces & leur courage.

Généreux époux ! vous donnâtes un ſpectacle nouveau dans les combats. Chacun de

vous oublie ſes propres dangers, pour ſauver, pour venger une vie qui lui eſt plus précieuſe que la ſienne ! Gildippe repouſſe les coups qui menacent le tendre Odoard. Odoard couvre Gildippe de ſon bouclier : il préſenteroit, s'il le falloit, ſon ſein tout nud aux armes dirigées contre une tête ſi chere.

Sous les coups du guerrier tombent & l'audacieux Roi du Bécan & Alvante qui oſa frapper Gildippe. Gildippe fend la tête au brave Arimont, qui menaçoit les jours de ſon époux.

Cependant le Roi de Samarcande faiſoit parmi les Chrétiens un ravage encore plus affreux : autour de lui tout tombe, tout périt ; ce qui échappe à ſon épée expire ſous les pieds de ſon courſier : heureux qui meurt tout entier d'un ſeul coup, & ne gémit pas encore ſous le poids du fougueux animal.

Altamore moiſſonne & le vigoureux Brunellon & le giganteſque Hardouin. Le premier a la tête fendue, & les morceaux ſanglans en retombent ſur l'une & l'autre épaule.

épaule. Le ſecond, par un biſarre effet de ſa bleſſure, eſt forcé de rire en expirant.

Une foule d'autres guerriers tombe ſous les coups de l'homicide épée. Genton, Gaſton, Guy, le généreux Roſemond confondent enſemble leurs derniers ſoupirs. Qui pourroit compter les victimes d'Altamore ? Qui pourroit dire tous ceux que ſon courſier écraſe ſous ſes pieds ? combien de bleſſures diverſes ? combien de morts différentes ?

Perſonne n'oſe affronter ſes regards ; perſonne n'oſe le menacer : Gildippe ſeule revient ſur lui : ſeule, elle oſe braver ce dangereux rival. Jamais Amazone ſur les rives du Thermodon ne ſoutint un bouclier avec tant de vigueur, & ne mania la hache meurtriere avec tant d'audace.

La premiere elle frappe l'Infidele, & du coup elle briſe l'or & l'émail qui ornent ſon diadême. Le ſuperbe Altamore eſt forcé de baiſſer la tête. La honte & le dépit l'enflamment, & ſa rapide vengeance efface auſſi-tôt l'affront qu'il a reçu.

Il porte à Gildippe un coup affreux qui lui ôte le ſentiment & preſque la vie. Elle tomboit; mais ſon fidele époux accourt & la ſoutient. Soit haſard, ſoit courage, l'Infidele abandonne ſa victime. Tel un lion généreux dédaigne un ennemi terraſſé, le regarde & s'éloigne.

Cependant Ormond, dont la main s'eſt conſacrée aux forfaits, Ormond, ſous l'habit qui le cache, s'eſt mêlé parmi les Chrétiens, & avec lui les complices de ſa perfidie. Tels au déclin du jour, des loups avides de carnage tentent de ſurprendre un timide troupeau ſous la reſſemblance des gardiens fideles qui veillent pour le défendre.

Ils s'approchent, & déja le barbare a pénétré non-loin de Bouillon. Mais à la vue de ſa cotte-d'armes: » Voilà, s'écrie » le Héros, voilà le traître qui a conjuré » contre mes jours! voilà ſes complices! » Il dit; & marche au perfide.

Il lui fait une mortelle bleſſure; le ſcélérat immobile ne fait ni reculer, ni frapper, ni ſe défendre. Son audace eſt glacée; un regard de Godefroi l'a pétrifié. Toutes les

épées sont tournées contre ces assassins; toutes les fleches pleuvent sur eux. Sanglans, percés de coups, il ne reste de leurs corps que des lambeaux déchirés.

Couvert de ce sang odieux, Bouillon se jette dans la mêlée, & va chercher Altamore. Ce fier Persan enfonce & renverse les escadrons les plus serrés. Devant lui les Chrétiens disparoissent, comme on voit sur les bords de l'Afrique le sable voler épars au gré des vents. Godefroi, par ses cris, par ses menaces, arrête ses soldats, & fond sur le vainqueur qui les poursuit.

Tout se mêle à la fois : jamais le Simoïs ni le Xanthe ne virent sur leurs bords un carnage plus affreux. Baudouin & Muléassem se heurtent avec leur infanterie. A l'aile gauche, près de cette colline où combat Emiren, tout est en feu.

Le Général Infidele & l'un des Ro[illegible] se mesurent ensemble, leur [illegible]urasse, l'autre Ro- Moins heureux [illegible] bert voit son casque brisé & son armure en pieces. Tisapherne n'a point encore

trouvé de rival digne de lui ; il court, il se précipite au milieu des rangs les plus serrés, & laisse par-tout le ravage & la mort.

La fortune balance encore les craintes & les espérances. Le champ de bataille est couvert de débris d'épées, de lances & de boucliers. Tout est jonché de cadavres : les uns mordent la poussiere, d'autres tournés vers le ciel semblent menacer encore. Presque tous sont percés de l'arme meurtriere qui leur ravit la vie.

Le coursier fidele est étendu auprès de son maître : l'ami est couché auprès de son ami : le Chrétien, le Sarrasin, les vaincus, les vainqueurs, les morts & les mourans sont entassés & confondus. Les cris de la fureur, les murmures de la colere, les gémissemens, les sanglots se mêlent & forment des sons confus, inarticulés, qui portent dans l'ame la terreur [illegible] l'effroi.

Ces armes [illegible]lantes n'offrent plus qu'un aspect sombre & fune[illegible] [illegible]étincelle plus, l'or a perdu son éclat ; les couleurs

ſont éteintes ; les cimiers ſont briſés, les cottes-d'armes déchirées, ſanglantes, ou couvertes de pouſſiere.

Cependant les Arabes, les Ethiopiens & les Maures ſe déploient & s'étendent pour envelopper l'aile droite des Chrétiens. Déja leurs archers & leurs frondeurs les inquiétent de loin. Mais ſoudain Renaud marche avec ſes guerriers. Les tonneres, les volcans inſpirent moins de terreur & portent moins de ravage.

Aſſimir, le brave Aſſimir ſe préſente le premier à la tête de ſes ſoldats baſannés. Renaud l'atteint au col & le renverſe mort ſur la pouſſiere. A la vue du ſang qu'il vient de répandre, il ſent redoubler ſa fureur, & brûle de s'enivrer de carnage. Quels prodiges de valeur ! que d'incroyables exploits!

La mort ſe multiplie ſous ſes coups & dévore pluſieurs victimes à la fois. Les Infideles conſternés croient voir briller dans ſes mains une triple épée. Tel à nos yeux abuſés par la rapidité du mouvement, le ſerpent paroît armé d'une triple langue. La

terreur eſt dans tous leurs ſens & leur montre par-tout le trépas.

Les tyrans de la Lybie confondent avec les deux Monarques Ethiopiens leur ſang & leurs derniers ſoupirs. Enflammés par l'exemple de Renaud, ſes illuſtres guerriers immolent une foule éperdue qui tombe à leur aſpect : c'eſt moins un combat qu'un carnage. Au fer qui les frappe, les Sarraſins n'oppoſent que leur déſeſpoir & leurs cris.

Bientôt la frayeur les chaſſe & les diſperſe : tout eſt en déſordre, tout fuit. Le vainqueur attaché à leurs pas les pourſuit encore & acheve leur déroute. Enfin, las d'égorger une troupe fugitive & ſans défenſe, le Héros s'arrête & ſent amollir ſon courage.

Tels ces vents fougueux qui ébranlent les collines & renverſent les forêts, ſoufflent plus doucement dans la plaine : ou telles encore les vagues qui grondent & mugiſſent contre les écueils, reviennent expirer mollement ſur la ſurface des ondes. La

fureur de Renaud terrible à l'ennemi qui lui résiste, est désarmée par sa fuite.

Sa valeur qui dédaigne des victimes tremblantes & fugitives le ramene sur l'infanterie : soutenue jusqu'alors par les Arabes & par les Africains, leur désastre l'a laissée sans défense. Renaud & ses impétueux guerriers se précipitent sur elle, l'enfoncent & la renversent.

La tempête, avec moins de rapidité, abbat les épis qui cedent & plient sous ses efforts. Tout nage dans le sang, tout est couvert d'armes brisées, de cadavres déchirés & palpitans. Ce qui échappe au fer, expire sous les pieds des chevaux.

Renaud pénetre jusqu'au lieu où assise sur son char doré, les armes à la main, Armide étoit entourée de la foule de ses amans. Ses yeux ont bientôt reconnu son fatal ennemi. Elle arrête sur lui des regards où regnent la tendresse & la haîne. Elle se glace, elle s'enflamme tour-à-tour.

Le Héros reste un moment interdit à sa vue : il veut s'éloigner, mais les rivaux

conjurés fondent ſur lui, les uns l'épée à la main, les autres la lance en arrêt. Elle-même a déja une fleche toute prête : le dépit hâte ſes mains trop lentes, l'amour les retient & les arrête.

L'amour révolté dans ſon ſein, y rallume le feu qu'elle y tenoit caché. Trois fois elle eſſaie de tendre ſon arc, trois fois ſes mains tremblantes ſe refuſent à ce cruel emploi. Enfin le dépit l'emporte : l'arc eſt tendu, le trait vole, mais le repentir vole après lui.

Elle voudroit qu'il reculât; elle voudroit qu'il revînt percer ſon propre cœur. Etrange effet de l'amour dédaigné ! que ſeroit-ce s'il étoit vainqueur ? mais bientôt elle gémit de ſa foibleſſe, & la fureur à ſon tour triomphe dans ſon cœur déchiré. Elle flotte partagée entre le deſir & la crainte, & ſuit ſon trait des yeux.

Il va frapper la cuiraſſe du Héros, s'y enfonce & s'y arrête. Renaud s'éloigne : Armide croit qu'il la mépriſe; furieuſe, elle lui lance des fleches toujours impuiſſantes,

Amour cependant rouvre ſes bleſſures & les rend plus profondes.

» Il ſera donc, dit-elle, toujours im-
» pénétrable à mes coups ? Sans doute,
» comme ſon cœur, ſon corps eſt ceint
» d'un rempart de diamant. Ni mes fleches,
» ni mes regards ne ſauroient l'atteindre
» & le bleſſer. Sans armes je ſuis vaincue ;
» les armes à la main je la ſuis ; encore
» amante, ennemie, je ſuis également l'ob-
» jet de ſes dédains.

„ Vaines reſſources ! charmes impuiſ-
„ ſans ! malheureuſe ! ah ! tout cede à ſon
„ pouvoir, & les forces des mortels & les
„ ſecrets de la magie. Déja tous les héros
„ armés pour ma vengeance ont plié ſous
„ ſes efforts ou expiré ſous ſes coups. „

Seule, ſans défenſe, elle ſe croit déja captive & chargée de fers honteux. Dans ſa frayeur, elle oublie & ſon arc & ſes fleches, & l'art des enchantemens. Tel à la vue de l'aigle, prêt à le déchirer, le cygne timide tremble & ſe tapit contre terre.

Mais Altamore voit le danger qui la

menace : pour voler à ſon ſecours, il abandonne ſes Perſans, qui déja plient, & que ſa préſence arrête à peine. Il oublie ſa gloire ; il oublieroit l'univers entier, pour ſauver l'objet qu'il adore.

Il protége le char mal-défendu, & ſon fer lui ouvre un large paſſage. Cependant ſes ſoldats ſont égorgés & mis en fuite par Renaud & par Bouillon. Il le voit, il en gémit ; mais plus amant que guerrier, il aſſure la retraite d'Armide, & revient donner aux ſiens un tardif & inutile ſecours.

Il ne retrouve par-tout que la terreur & la mort : mais la droite des Infideles triomphe, & les Chrétiens fuient vaincus & diſperſés. L'un des Roberts, ſanglant, percé de coups, ſauve à peine ſa vie : l'autre eſt dans les fers d'Adraſte. Ainſi la fortune partageoit les ſuccès & les revers.

Godefroi rallie ſes ſoldats & les ramene au combat : les deux ailes victorieuſes ſe rencontrent & ſe heurtent ; toutes deux teintes de ſang, toutes deux enivrées d'un premier triomphe, elles ont à défendre leur

gloire & leurs lauriers : le ſort entre elles balance incertain.

Cependant Soliman, du haut de la tour, contemploit cette ſcene de carnage & d'horreur : d'un œil inquiet il ſuivoit les mouvemens des deux armées, les jeux de la fortune & ſes retours ſoudains.

Il demeure un moment interdit, immobile : bientôt ſon courage s'enflamme : il veut auſſi partager les dangers & cueillir les lauriers que cette plaine ſanglante offre à ſa valeur. Soudain il s'arme : ,, Allons, ,, allons, s'écrie-t-il, partons ſans différer, ,, c'eſt aujourd'hui qu'il faut ou vaincre ,, ou mourir. ,,

Peut-être le ciel, qui veut briſer les derniers appuis des Infideles, & livrer aux Chrétiens leurs dernieres victimes, lui inſpire lui-même cette fureur : peut-être un ſecret preſſentiment le pouſſe à braver la mort qui le menace. Ardent, impétueux, il ouvre la porte, & préſente aux Chrétiens la foudre & le trépas.

Seul il s'élance, ſeul il défie mille bras

qui s'arment contre lui : déja il eſt au milieu des ennemis. Entraînés par ſon ardeur, tous les ſiens, & Aladin lui-même, ſe précipitent ſur ſes pas. Le lâche oublie ſes craintes, le prudent s'abandonne, tout eſt animé, moins d'eſpérance que de rage.

Que de Chrétiens expirent ſous les coups du Sultan ! Plus rapide que l'éclair ſon bras donne une mort inattendue. La terreur vole devant lui, & déja les Fideles de Syrie tremblans, déſeſpérés, vont paſſer du déſordre à la fuite.

Avec moins d'épouvante & d'effroi, les ſoldats de Raymond gardent encore leurs rangs. Surpris, accablés, ils voient le danger ſans le braver ni le fuir. L'épée de Soliman s'enivre de ſang, elle dévore les Chrétiens. L'aigle avec moins de fureur s'acharne ſur ſa proie ; un loup furieux fait moins de carnage dans une bergerie.

Aladin & ſes guerriers marchent ſur ſes traces, & comme lui portent la terreur & la mort. Mais le généreux Raymond vient ſoutenir ſes ſoldats : il voit Soliman, il

reconnoît ſon vainqueur, il le reconnoît, & le brave.

O fatale vieilleſſe! il retombe encore une fois ſous la main qui l'a terraſſé. Au même moment, cent boucliers ſe levent pour le défendre, cent bras ſe levent pour l'accabler. Mais le Sultan s'éloigne, & abandonne un ennemi qu'il croit mort, & qu'il dédaigne.

Il porte ailleurs ſon fer meurtrier; il frappe, il égorge, & ſe ſignale par d'incroyables exploits; mais les victimes manquent à ſa rage: toujours altérée de ſang, elle l'entraîne à d'autres combats.

Il ſe précipite à travers les ruines des remparts, & vole au champ de bataille. Mais ſes ſoldats ſont toujours animés de ſa fureur, & les Chrétiens toujours pleins de la terreur qu'il leur a inſpirée. L'Infidele veut achever ſon triomphe; le Chrétien ne ſonge qu'à reculer ſa défaite.

Déja les Gaſcons plient; déja les Fideles Syriens ſont diſperſés. En fuyant, ils paſſent non loin de l'aſyle où repoſe le généreux

Tancrede : leurs cris parviennent jusqu'à lui ; tout foible qu'il est, il se leve & promene ses regards sur Solime. Il voit le Comte de Toulouse étendu sur l'arène, ses troupes éperdues & fugitives.

La valeur ranime ses forces languissantes, & enflamme le reste de son sang. D'une main il saisit son bouclier, dont l'énorme poids ne surcharge point sa foiblesse ; de l'autre il prend son épée, & court au combat.

» Où fuyez-vous, s'écrie-t-il ? malheu-
» reux ! Vous laissez votre maître aux fers
» du Sarrasin ! les armes de Raymond sus-
» pendues dans ses temples y seront donc
» les monumens de sa gloire & de votre
» honte ! Allez, retournez en Gascogne ;
» dites au fils de votre Comte que son pere
» est mort, & que votre fuite a trahi sa
» vieillesse. » Il dit, & tout foible qu'il est, & sans cuirasse, il sert de rempart à mille guerriers armés & pleins de vigueur.

De son immense bouclier il couvre Raymond ; là, viennent expirer tous les traits

qu'on lui lance, & tous les coups qu'on lui porte. De ſon épée, le héros écarte les Infideles, & le vieillard reſpire ſous ſon ombre.

Bientôt il ſe releve tout brûlant de colere & de honte : il promene autour de lui des regards étincelans, & cherche le barbare qui l'a frappé. Il le cherche envain ; il frémit, & tourne contre les autres ſa vengeance & ſa rage.

Tous les ſiens revolent ſur ſes pas, & s'enflamment du courroux qui l'anime. L'audace renaît au cœur des Chrétiens ; la terreur paſſe aux Infideles, & avec elle la fuite & le trépas. Raymond pourſuit le cours de ſes vengeances, & cent victimes expient l'affront qu'il a reçu.

Pendant qu'il abat les plus nobles têtes, le ſort offre à ſes yeux l'uſurpateur de Solime : il lui décharge ſur le front un coup terrible, & redouble vingt fois. Le vieux Monarque tombe, & mord en expirant la terre ſur laquelle il a régné.

Privés de leur double appui, les barbares

s'abandonnent à leur terreur ou à leur déſeſpoir : les uns furieux ſe livrent eux-mêmes au fer des Chrétiens ; les autres vont chercher dans la tour un refuge inutile. Le vainqueur y entre avec le vaincu, & acheve ſa glorieuſe conquête.

La tour eſt priſe ; ſes défenſeurs expirent ſur les degrés. Le Comte de Toulouſe monte au ſommet, & à la vue des deux armées, il y arbore la Croix triomphante. Cependant Soliman eſt déja loin des remparts, & bientôt au milieu de la mêlée.

Il foule une plaine enſanglantée & des monceaux de cadavres. Tout préſente à ſes yeux l'empire de la mort & ſes funeſtes triomphes. Il voit un courſier qui erre ſans maître & ſans guide : il ſaiſit les rènes, s'élance ſur ſon dos & vole au combat.

Sa préſence rend aux Sarraſins effrayés le courage & la vigueur : il ne brille qu'un moment, mais il brille comme la foudre qui laiſſe ſur les débris des plus ſuperbes édifices l'empreinte éternelle de ſon paſſage. Que de victimes expirent ſous ſes coups !

Il en eſt deux dont le ſouvenir doit vivre au-delà des tems.

Gildippe! Odoard! ſi mes vers peuvent aller aux ſiecles futurs, vos exploits, vos malheurs iront avec eux : tous les âges vanteront votre tendreſſe & vos vertus ; & les fideles amans arroſeront mes vers de larmes qu'ils donneront à votre trépas.

Gildippe ſe précipite au milieu du carnage ; de deux coups, elle atteint Soliman dans le flanc, & perce ſon bouclier. Le cruel qui la reconnoît : » Voilà, s'écrie- » t-il, ce couple ſans pudeur & ſans vertu ! » malheureuſe ! ton aiguille & ton fuſeau » te ſerviroient mieux que ton épée & ton » vil amant. »

Il dit : & plus furieux il lui porte un coup déſeſpéré : ſon fer déchire ce ſein qu'amour ſeul devoit bleſſer de ſes traits. Soudain elle laiſſe tomber les rènes de ſon courſier, languit & chancelle. Odoard, le malheureux Odoard accourt pour la défendre, & n'arrive que pour la venger.

Que fera-t-il dans ſon infortune ? la fu-

reur, la tendresse le partagent & le déchirent. Il veut soutenir son épouse expirante, il veut punir son meurtrier. L'amour accorde la tendresse & la vengeance : d'une main, il embrasse sa chere Gildippe ; de l'autre, il cherche à percer Soliman.

Mais trop foible pour remplir ces deux devoirs à la fois, il voit tromper également, son amour & sa haîne. Le Sultan lui coupe ce bras sur lequel s'appuie sa fidele compagne : elle tombe & lui-même tombe avec elle.

Tel, sous les coups de la coignée, ou sous les efforts de la tempête, l'orme expire avec la vigne qui lui est unie, & semble gémir sur ces pampres qui couronnoient sa tête & sur les raisins qu'écrase sa chûte.

Tel périt Odoard : il ne sent, il ne plaint que le malheur de la tendre Gildippe. Ils voudroient se dire un dernier adieu ; les paroles expirent sur leurs levres & ils ne peuvent s'adresser que de tristes soupirs. Tous deux ils se regardent, tous deux ils se pressent encore & s'embrassent. Un même instant voit fermer leurs paupieres, &

leurs ames s'envolent ensemble au céleste séjour.

Soudain la renommée déploie son vol, & va semer cette funeste nouvelle. Renaud en est instruit, & par les cris, & par un messager trop sûr. Le courroux, le devoir, la douleur, l'attachement, tout allume dans son cœur l'ardeur de les venger. Mais le fier Adraste vient s'offrir à lui & présente à sa valeur un autre ennemi à combattre.

» Voilà, s'écrie le barbare, la victime » que demande mon bras ! je te reconnois » à tes armes ; je t'ai cherché tout le jour ; » cent fois je t'ai vainement appellé par » ton nom : je vais porter ta tête aux pieds » de ma Divinité, & remplir mes vœux & » sa vengeance. Viens, ennemi d'Armide, » viens faire avec son défenseur assaut de » fureur & de courage ! »

Il dit : & décharge un coup meurtrier sur la tête du Héros. Le casque résiste ; mais Renaud chancelle : lui-même à son tour, il enfonce dans le flanc du barbare

une mortelle bleſſure. Il tombe, ce géant formidable, ce Monarque indompté, & un ſeul coup a l'honneur de ſa chûte.

A cet aſpect, tous les cœurs ſont glacés d'horreur, d'épouvante & d'effroi. Soliman, Soliman lui-même ſe trouble & pâlit. Trop sûr de ſa perte, il balance, il héſite, & pour la premiere fois ſon cœur eſt étonné. O ciel! tout reconnoît tes loix, tout obéit à ton inviſible bras.

Il voudroit combattre, il voudroit ſe précipiter ſur Renaud; mais il ne retrouve plus ſon ardeur premiere; il ne retrouve plus ſes forces & ſa vigueur: une terreur ſecrette éteint ſa fureur & amortit ſon audace.

Tel un malade, dans le délire d'un ſommeil agité, croit faire pour courir de pénibles efforts: mais ſes mains & ſes pieds ſe refuſent à ſes vœux: il voudroit parler, mais ſa langue reſte immobile & glacée. Mille penſées roulent dans le cœur de Soliman: aucune cependant n'eſt pour la retraite ni pour la fuite.

Renaud fond ſur lui avec la rapidité de

l'éclair, & paroît à ses yeux, plus grand, plus terrible qu'un mortel. Soliman résiste à peine, mais il conserve en mourant tout son courage & toute sa fermeté. Il ne tente point de se dérober aux coups qui le menacent; il ne lui échappe pas un gémissement: tout en lui respire encore la grandeur & la fierté.

Ainsi ce nouvel Antée, qui, dans le cours d'une longue guerre, tomba souvent & se releva toujours plus terrible, tombe pour ne se relever jamais. Tout retentit du bruit de sa chûte. La fortune, d'une main incertaine, ne balance plus la victoire: elle-même se fixe au milieu des Chrétiens, & combat sous leurs drapeaux.

La troupe immortelle, la derniere espérance de l'Orient, fuit elle-même & dément l'orgueil de son nom. Emiren arrête dans sa fuite celui qui porte l'étendard du Calife: » Malheureux! s'écrie-t-il, n'est-ce pas toi » qu'entre mille j'avois choisi pour porter » l'enseigne de mon maître?

» Rimédon! je ne te l'avois pas confiée

» cette enſeinge, pour la faire reculer.
» Lâche ! tu vois ton Général, ſeul au
» milieu des ennemis, & tu l'abandonnes !
» que veux-tu ? la vie, reviens avec moi ;
» la route que tu prends conduit à la mort.
» Combattre eſt ta ſeule reſſource, & le
» chemin de l'honneur eſt le chemin de la
» vie. »

Rimédon revient la rage dans le cœur & la honte ſur le front : la menace à la bouche, le fer à la main, Emiren ramene les autres, & la crainte de la mort leur fait braver la mort même. A la vue de ſes troupes qui ſe raillient, ſur-tout à la vue de Tiſapherne, qui combat toujours, le Général ſent renaître ſon eſpoir.

Ce jour a été pour Tiſapherne un jour à jamais glorieux : les Normands ont été abattus, renverſés ſous ſes coups. Garnier, Roger, Gerard ont expiré de ſa main. Sûr d'une immortalité que lui ont acquis ſes exploits, il dédaigne la vie, & ſe précipite au milieu des plus grands dangers.

Il voit Renaud, il le reconnoît, quoique

ſa cotte-d'armes ait perdu ſa couleur, quoique ſon aigle ſoit tout enſanglanté : » Voici, dit-il, le moment le plus redou- » table : ô ciel ! ſeconde mon audace. » — Armide ! ſois témoin de mes efforts. » O Mahomet ! ſi je triomphe, je fais vœu » de ſuſpendre les armes de l'impie dans ta » Moſquée. »

Ses vœux inutiles ſe perdent dans les airs, & le ſourd Mahomet n'entend point ſa priere. Cependant il réveille ſon courroux & l'allume du feu de l'amour. Tel le lion farouche ſe bat les flancs & s'excite au carnage. Plein d'une force & d'une fureur nouvelles, il fond ſur Renaud.

Renaud fond ſur lui : Chrétiens, Sarraſins, tous reculent, tous oublient le combat pour contempler un combat plus terrible.

Tiſapherne ne fait que frapper, mais Renaud frappe & fait des bleſſures. Le ſang de l'Infidele coule, ſon caſque eſt briſé, ſon bouclier l'abandonne : Armide voit ſon vengeur preſque abattu : par-tout regnent

la crainte & la terreur. Un moment va rompre le nœud fragile qui raſſemble le reſte de ſes défenſeurs.

Déja la ſolitude eſt autour de ſon char : ſa vengeance eſt trahie. Elle craint les fers, elle abhorre le jour : éperdue, furieuſe, elle deſcend, monte ſur un courſier & fuit ; mais elle emporte avec elle ſon courroux & ſon amour.

Telle fuyoit la Reine d'Egypte laiſſant ſon Antoine lutter contre le trop heureux Octave. Injuſte à lui-même, mais fidele à l'amour, Antoine abandonnoit la victoire pour ſuivre l'objet de ſa flamme. Tiſapherne auſſi voudroit ſuivre la fugitive Armide, mais Renaud l'arrête.

En perdant la vue de la beauté qu'il adore, l'Infidele croit avoir perdu la clarté du jour : déſeſpéré, il ſe tourne contre ſon ennemi & lui décharge un coup affreux ſur le front. Le Héros chancelle & plie. Ainſi, dans les flancs de l'Etna, l'enclume tremble ſous le lourd marteau du Cyclope.

Mais bientôt il ſe redreſſe, & de ſon

épée

épée il perce la cuiraſſe de Tiſapherne & lui enfonce la pointe dans le cœur : elle reſſort entre ſes épaules & ouvre à ſon ame fugitive une double iſſue.

Le vainqueur s'arrête & cherche encore des Chrétiens à défendre, ou des Sarraſins à combattre. Mais tout a fui, tout eſt en déſordre, & les étendards roulent ſur la pouſſiere. Il ſuſpend le carnage ; le feu qui l'animoit ſemble s'éteindre : calme & tranquille, il ſe rappelle cette beauté qui fuit ſeule & déſeſpérée.

La pitié, la généroſité l'intéreſſent à ſon ſort : il ſe ſouvient qu'en la quittant il promit d'être encore ſon Chevalier, & ſoudain il vole ſur ſes pas. Cependant Armide s'eſt enfoncée dans un lieu ſolitaire où tout paroît favorable aux ſiniſtres deſſeins que lui a inſpiré ſon déſeſpoir.

Elle rend graces au haſard qui a conduit ſes pas errans dans cet aſyle funeſte & ſombre. Elle deſcend, jette ſon arc, ſon carquois & ſes traits : „ Armes malheu-„ reuſes ! dit-elle, armes impuiſſantes ! qui

„ avez trahi ma vengeance, je vous abandonne; reftez enfévelies dans ces déferts.....

„ Ah! parmi tant de fleches, n'en fera-t-il point une qui puiffe fe baigner dans le fang? ... le cœur du barbare a été pour vous impénétrable; ofez du moins percer la fein d'une femme.... je vous livre le mien nu & fans défenfe; qu'il expie votre foibleffe & votre honte.... hélas! il n'eft que trop tendre.... amour le fait, jamais il ne put réfifter à fes coups.

„ Donnez-moi la mort & je vous pardonne .... malheureufe Armide, quel fort eft le mien s'il ne me refte que vous & mon défefpoir!.. puiffe du moins la mort guérir les bleffures de mon cœur, & ma flamme s'éteindre avec ma vie! ...

„ Heureufe! fi ce poifon funefte ne vient point avec moi infecter les enfers!... amour! amour! abandonne enfin ta proie! que ma vengeance, que ma fureur feules me reftent & foient les compagnes éternelles de mon ombre! .... ou plutôt

„ que des ſombres royaumes elles reviennent „ tourmenter le cruel qui m'a dédaignée! „ que dans l'horreur des nuits elles troublent „ ſon ſommeil & répandent autour de lui „ la terreur & l'effroi! „

Elle ſe taît : & réſolue de mourir, elle choiſit le trait le plus perçant. Renaud arrive, Renaud la voit prête à finir ſa cruelle deſtinée, déja le fer à la main, déja le viſage couvert de la pâleur du trépas : il s'élance, il ſaiſit ce bras qui va enfoncer la pointe mortelle.

Armide ſe retourne ; elle voit Renaud. Elle pouſſe un cri : ſes regards, avec dédain, fuient un viſage qu'elle adore. Elle tombe & s'évanouit. Tel un lys à demi-coupé, penche languiſſamment ſa tête. Renaud la ſoutient d'une main, de l'autre il dénoue les nœuds de ſa robe.

Des larmes de la pitié, il mouille & les joues & la gorge de cette beauté infortunée : elle revient à elle-même, & ſouleve une paupiere toute humide des pleurs de ſon amant. Telle une roſe flétrie ſe ranim

humectée des larmes de l'aurore. Trois fois ses yeux s'ouvrirent, trois fois ils se fermerent pour ne pas voir cet objet de haîne & de tendresse.

D'une main languissante, elle essaie de repousser le bras vigoureux qui la soutient. Ses efforts redoublés ne font que serrer encore le nœud qui l'embrasse. Enfin arrêtée dans ces liens qui jadis lui furent si chers, qui peut-être le sont encore, elle verse un torrent de larmes, & toujours obstinée à ne pas regarder le Héros, elle lui adresse ce discours.

„ Barbare! qui t'amene en ces lieux? „ toujours également cruel, & dans ta fuite „ & dans ton retour, tu me donnes la „ mort. & tu veux prolonger ma vie! „ c'est toi qui cherches à sauver mes jours!.. „ à quels affronts, hélas! à quels supplices „ réserves-tu la malheureuse Armide?.... „ je connois des secrets que le traître „ ignore.... mais que peut une infortunée „ qui ne peut pas même mourir?

„ Sans doute ta gloire seroit offensée,

,, ſi on ne voyoit pas enchaînée à ton ,, char une femme qu'ont trahi tes ſermens & que ta force accable ? Sans ,, doute le titre de ſon vainqueur ſera le ,, plus beau de tes titres ?.... il fut un tems ,, où je te demandai la paix & la vie.... la ,, mort ſeule aujourd'hui peut flatter ma ,, douleur.... mais ce n'eſt pas à toi que je ,, la demande. Barbare ! la mort même me ,, ſeroit affreuſe, s'il falloit la tenir de ta ,, main !

,, Va ! je ſaurai moi ſeule me ſauver de ,, tes fureurs. Captive & chargée de fers, ,, les armes, le poiſon, les précipices, le ,, lacet funeſte, manqueront à mon déſeſ- ,, poir : mais pour mourir, il me reſte des ,, moyens que tu ne pourras m'ôter. J'en ,, rends graces au Ciel qui me les inſpire. ,, Garde tes vaines careſſes.... le perfide ! ,, comme il ſe joue encore ! comme il ,, tente de ſurprendre ma crédulité ! ,,

Renaud mêle les pleurs de la pitié aux larmes que l'amour & le dépit font couler de ſes beaux yeux. ,, Armide, lui dit-il,

,, calme ton cœur agité. Ce ne ſont point ,, des dédains, c'eſt le trône que je te ,, réſerve. Moi ton ennemi!.... je ſuis ,, toujours ton Chevalier & ton eſclave.

,, Lis dans mes yeux, ſi tu refuſes d'en ,, croire mes paroles, tu y ve rras la pureté ,, de mon zele. Je jure de te replacer au ,, trône où regnerent tes ayeux : ou plu- ,, tôt, ſi le Ciel daignoit répandre dans ,, ton ame ſes divines clartés, & t'arra- ,, cher le bandeau de l'erreur, il ne feroit ,, point dans l'Orient de puiſſance égale à ,, la tienne.,,

A ces prieres, à ces tendres diſcours, il mêle des larmes & des ſoupirs. La colere s'éteint dans le cœur d'Armide; il n'y reſte que les feux de l'amour. Telle la neige ſe fond aux rayons du ſoleil ou au ſouffle des zéphirs : » Commande à ton eſclave, lui » dit-elle, décide de ſon ſort; tes deſirs » feront ſes loix. »

Cependant Emiren voit l'enſeigne de ſon maître étendue ſur la pouſſiere : il voit le brave Rimédon expirant ſous les coups de

Godefroi, & tous ses guerriers renversés ou fugitifs. Le désespoir ranima encore sa valeur : il va chercher la mort, mais il ne veut la recevoir que d'une main qui puisse illustrer sa défaite.

Il voit dans Godefroi seul un rival digne de lui. Soudain il se précipite & marche à lui sur des monceaux de victimes qu'il immole à sa vengeance : „ Je viens, „ lui crie-t-il de loin, je viens mourir sous „ tes coups : mais en tombant je tâcherai „ du moins de t'écraser sous ma chûte. „

Il dit : & tous deux ils fondent l'un sur l'autre. Codefroi a son bouclier percé, & reçoit une blessure dans le bras gauche ; mais soudain il atteint Emiren à la joue : le Sarrasin chancelle, se redresse & retombe ensuite frappé du coup mortel.

La plaine n'offre plus que de tristes restes de cette immense armée : Bouillon poursuit sa victoire ; mais bientôt il s'arrête à la vue d'Altamore sanglant, & qui se défend avec les débris de ses armes rompues & fracassées. Cent bras le menacent, cent lances le

frappent à la fois : „ Arrêtez Chrétiens, „ s'écrie Bouillon, & toi rends-moi tes „ armes, je ſuis Godefroi. „

Ce Guerrier, qui jamais n'avoit avili ſon grand cœur par une baſſeſſe, au ſeul nom d'un Héros ſi fameux & ſi redouté : „ Je „ me rends, lui dit-il : je dois cet hom„ mage à ta valeur. Mais la défaite d'Alta„ more augmentera tes richeſſes en aug„ mentant ta gloire.

„ Une tendre épouſe t'offrira, pour prix „ de ma liberté, toutes ſes pierreries & „ tout l'or de mes états. Le Ciel, lui „ répond Godefroi, ne me fit point un „ cœur avare. Garde les tréſors de l'Inde & „ de la Perſe ; je ne ſais point mettre un „ prix à la vie de mes ennemis. Je ſuis venu „ conquérir & non pas trafiquer dans „ l'Aſie. „

Il dit ; & confie Altamore à ſes Gardes. Lui-même il pourſuit les infidèles : ils fuient dans leurs retranchemens, qui ne peuvent plus les défendre. Bientôt ils ſont inondés de carnage : la mort erre dans toutes les

tentes, & ce pompeux amas d'inutiles richeſſes que traînoit après lui l'Egyptien, nage dans les flots de ſon ſang.

Godefroi triomphe; le jour luit encore: il marche vers la cité dont il a briſé les fers, pour y offrir à l'Eternel l'hommage de ſa victoire. Les mains toutes teintes du ſang qu'il vient de répandre, il entre dans le temple avec ſes guerriers, il y ſuſpend ſes armes; & proſterné ſur la tombe ſacrée, il y acquitte ſa reconnoiſſance & ſes vœux.

FIN.

